



Spiral

Paul Halter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Spiral

PAUL HALTER

RACEOT  THRILLER

Spiral

PAUL HALTER

Collection dirigée par Guillaume Lebeau

RAGEOT * THRILLER

Couverture : © Adrianna Williams/Photonica/Getty
Images.

978-2-700-23977-5

© RAGEOT-ÉDITEUR – PARIS, 2012.

Tous droits de reproduction, de traduction et
d'adaptation réservés pour tous pays.
Loi n° 49-956 du 16-07-1949 sur les publications
destinées à la jeunesse.

1. Où l'on parle de l'escalier en spirale

Dans la salle du gymnase Maurice-Genevoix à Montrouge, on aurait entendu voler une mouche. Ou presque. Les anneaux gémissaient légèrement sous les efforts de Quentin Leroux, qui exécutait un enchaînement difficile. Parfaitement maîtrisé jusqu'ici, il faut le dire, d'autant qu'il venait de réussir une impeccable croix de fer, sous le regard admiratif de l'assemblée. Il était du reste le seul de son âge, au club – Quentin avait seize ans –, à réussir cette figure. Son entraîneur souriait, sans pouvoir cacher sa fierté. Il ne lui restait plus qu'à exécuter une sortie salto, simple formalité pour un gymnaste de son talent, avant d'entendre crépiter les applaudissements.

C'est alors que, dans ce silence presque religieux, les Beatles se mirent à brailler : « She loves you, yeah, yeah, yeah... » En douceur au début, puis avec une intensité accrue.

Cette musique, il la connaissait bien. C'était la sonnerie de son portable. Son choix avait d'ailleurs fait l'objet d'une polémique parmi ses amis. À part sa copine Mélanie, presque tous l'avaient jugé ringard. Mais il avait tenu bon, car il adorait cet air-là. Quoi qu'il en soit, une grande partie de l'assistance était en mesure d'identifier la musique rageuse qui montait de sa veste de training, posée près de l'entraîneur. Or celui-ci, homme très à cheval sur la discipline, avait toujours exigé que les portables restent éteints et ne quittent pas le vestiaire. La gymnastique, professait-il, était une discipline qui exigeait une concentration parfaite et ne souffrait aucune distraction.

Et il n'avait pas tort dans le fond, convint Quentin, alors qu'il se laissait tomber sur le tapis de réception sans avoir exécuté son salto.

Les Beatles s'étaient tus. L'admiration peinte sur les visages s'était muée en sourires moqueurs. Tandis qu'il s'emparait de sa veste, penaud, tête baissée, son entraîneur lui jeta ironiquement :

– Pas mal, Quentin. Tu as fait des progrès. Mais un peu plus de sérieux ne gâterait rien !

Le jeune homme regagna le vestiaire, en maudissant celle qui avait eu l'idée saugrenue de l'appeler à cet instant. Il était sûr que c'était Mélanie. Elle avait un don particulier pour l'appeler au mauvais moment.

Et il ne se trompait pas : l'écran de son mobile affichait une petite enveloppe à côté du nom de MÉLANIE.

Il prit une douche sans se presser et attendit d'être dans la rue pour consulter sa messagerie, qui lui dit en grésillant : « Mauvaise nouvelle, Quentin. Viens vite me rejoindre au Brook. Je t'attends. Bisous. »

Il secoua la tête, toujours furieux et légèrement inquiet. Mélanie avait la manie de l'exagération et un comportement fantaisiste. Mais elle n'avait pas l'habitude de dramatiser. Il commença par composer son numéro, puis se ravisa. Inutile de montrer qu'il s'en faisait. Sa réputation de garçon blasé aurait pu en pâtir.

Pourquoi s'en faire, d'ailleurs ? songea-t-il en promenant ses regards dans la rue animée et dorée de soleil. En ce début d'après-midi du 19 juin, l'été ouvrait grand ses portes sur des vacances qui s'annonçaient prometteuses.

D'un pas tranquille, il prit la direction du *Brooklyn*, leur quartier général, un bar sympa situé à deux pas, juste à la sortie du lycée. Parvenu à l'intersection, il aperçut son amie devant l'établissement. Elle lui tournait le dos et semblait l'attendre. Non sans une pointe d'émotion, il admira sa souple chevelure blonde qui tombait sur sa taille svelte. Il ne lui connaissait pas ce chemisier violet, mais il lui allait bien. Il s'approcha d'elle à pas de loup, puis il lui banda les yeux de ses mains.

– Hello, Mélanie, c'est moi !

Le visage surpris qui se tourna vers lui était ravissant, il ressemblait un peu à celui de son amie... *mais ce n'était pas le sien !*

Après l'avoir considéré quelques instants, la jeune fille lui répondit, rieuse :

– Je m'appelle Mélanie, mais j'ai peur de ne pas vous connaître...

Quentin recula, déconfit.

– Excusez-moi. Je... je vous ai pris pour quelqu'un d'autre ! Une certaine Mélanie Rivière qui...

– C'est bien ce qu'il m'a semblé...

Elle n'était pas froissée, elle paraissait même franchement amusée. Il est vrai que Quentin n'avait rien de repoussant, avec sa masse de cheveux châtain, ses yeux clairs, son petit sourire en coin irrésistible, surtout lorsqu'il était embarrassé – ce qui était le cas à cet instant. Plutôt grand, il dégageait une impression de puissance tranquille, résultat de plusieurs années de pratique assidue de la gymnastique.

– Je suis désolé, bredouilla-t-il. J'étais persuadé que... Si j'avais su, je n'aurais pas...

– Bondi sur moi comme un fauve ? J'espère que ce n'est pas

votre habitude !

– Bien sûr que non ! Mais comment me faire pardonner ?

La jeune fille lui répondit par un sourire de sphinx. Puis, avec un geste de la main, elle lâcha d'un ton mystérieux :

– À une prochaine fois, peut-être.

Là-dessus, elle tourna les talons. Quentin la regarda s'éloigner en émettant un petit sifflement, se demandant s'il ne venait pas d'avoir une touche. Puis il haussa les épaules et s'engouffra dans le *Brook*.

Quelques instants plus tard, à une table du fond, il rapportait sa méprise à son amie d'un air parfaitement détaché, pensant susciter sa jalousie.

Mélanie n'eut pas la réaction attendue. Elle affecta simplement une mine amusée avant de replonger dans ses pensées. Quentin la sentait lointaine et tourmentée. Ses grands yeux bleus avaient une expression inquiète, assez inhabituelle. Elle avait seize ans comme lui, mais paraissait plus âgée ce jour-là. Il l'avait toujours connue rieuse et insouciante. Leur relation remontait à trois ou quatre mois, ce qui, aux yeux de leurs amis, leur conférait un statut de couple bien établi. Après avoir vidé son verre de Coca, Quentin estima que le moment des explications était venu.

– Eh bien, je t'écoute, ma puce. Quelles sont ces mauvaises nouvelles ? Tu repiques ta seconde ? Tes parents déménagent ?

La jeune fille haussa les épaules. Après avoir écarté une mèche blonde de son visage, elle se tourna vers la baie vitrée.

– Je n'ai pas envie de rire, Quentin. Ce qui m'arrive n'est pas drôle. Je t'ai déjà parlé de ce stage de voile que je comptais faire début juillet en Bretagne ?

– Oui. Je sais que tu y tiens beaucoup.

– Eh bien il est annulé.

– Mince alors ! Toi qui aimes tant la mer, mademoiselle Rivière !

– Très drôle. La mer, reprit-elle avec un regard assombri, je vais quand même en profiter, mais pas dans les conditions souhaitées...

– Explique-toi, alors...

– Je vais devoir passer quinze jours chez l'oncle Jerry. Mes parents qui partent faire un trekking au Maroc ne veulent pas me laisser seule et ont décrété que j'irais chez lui. Je n'ai pas le choix. Impossible de discuter avec mon père. Si tu savais à quel point il est vieux jeu !

– Comme ce tonton Jerry, j' imagine ?

Mélanie tourna de grands yeux inquiets vers son ami.

– Tu ne le connais pas, Quentin. Sinon, tu n'en parlerais pas avec tant de légèreté !

– Tu ne m'as jamais parlé de lui.

– La dernière fois que je l'ai vu, j'avais huit ans. J'en ai gardé un souvenir détestable. Et je pèse mes mots.

Après un silence étonné, Quentin demanda :

– Mais encore ?

Mélanie réfléchit longuement avant de répondre dans un soupir :

– Déjà, si tu voyais le décor ! Imagine un vieil hôtel abandonné, accroché au bord d'une falaise, battu par les vents et hanté par le cri des mouettes ! Un monde hostile, hérissé de rochers, isolé de tout... Il y a juste un village minuscule à trois ou quatre kilomètres.

– Et où se trouve cet endroit charmant ?

– Quelque part près de Dinard.

– Ce n'est pas le bout du monde !

– Non. Mais il y a aussi *et surtout* l'oncle Jerry.

– Sévère comme ton père ?

– Oh non ! Pas du tout. C'est plutôt le genre douxereux. Et bizarre... D'abord quelle idée d'avoir racheté ce vieil hôtel abandonné pour en faire sa résidence principale !

– Il y a des gens qui aiment la solitude.

Mélanie répondit en comptant sur ses doigts.

– Un, il est célibataire. Deux, il passe son temps à lire, à rêvasser, à réfléchir à on ne sait quoi. Et il a toujours un horripilant petit sourire moqueur.

– Et il est riche, ce monsieur Jerry Rivière ?

– Euh... oui, enfin non. Je veux dire non pour le nom.

– Pardon ?

– Son nom est Lemaître, Jerry Lemaître. En fait, c'est le frère de ma mère. Pour ce qui est d'être riche, oui, je le pense. Car il doit vivre de ses rentes.

– Physiquement, comment est-il ?

Mélanie marqua une hésitation, comme pour mieux rassembler ses souvenirs.

– Mince, la quarantaine, cheveux roux, un peu dégarni, de grands yeux brillants, une certaine prestance, je dois dire, de bonnes manières.

– Je ne vois là rien de détestable, réfléchit Quentin. À moins d'avoir une aversion pour les rouquins !

Mélanie leva vers lui des yeux empreints de gravité :

– Tu ne comprends pas, my love ! J'ai passé quinze jours seule avec lui, dans cet endroit sinistre, et j'en suis revenue

terrorisée ! quinze jours ! Et quinze nuits épouvantables, grelottant de peur dans une chambre isolée, au sommet d'une tour... Avec pour toute compagnie les plaintes du vent, les grincements dans l'escalier et des bruits inexplicables... Certes, il me rassurait chaque matin, mais c'était parfaitement hypocrite. Je suis sûre que c'était lui qui s'amusait à me faire peur !

– Simple supposition. Et c'est tout ?

– Oui. Mais essaye de comprendre, je n'avais pas dix ans !

Avec un sourire protecteur, Quentin prit la main de son amie.

– Je crois surtout que ton imagination t'a joué des tours.

– Tu parles comme mes parents quand je leur ai tout expliqué à mon retour !

Quentin réfléchit avant de rendre son verdict.

– Le problème avec vous, les nanas, c'est que vous réfléchissez toujours avec vos tripes.

Mélanie secoua la tête.

– Épargne-moi ton petit numéro de macho. Malgré tes gros bras, ça ne te va pas du tout !

– Réfléchis, ma puce. Prends un peu de recul, et tu comprendras qu'il ne s'agit que d'une impression provoquée par l'isolement et une atmosphère particulière. Il est probable que l'oncle Jerry n'était pour rien dans tes angoisses. À mon avis, il y a autre chose...

– Que veux-tu dire ?

– Qui sait, tu souffres peut-être d'une phobie ?

– Une phobie, tu crois ?

Un nouveau silence s'installa, au terme duquel Mélanie finit par hocher la tête.

– Possible, avoua-t-elle en déglutissant. C'est peut-être à cause de cet escalier en spirale, celui qui mène à la chambre de la tour. Il paraissait interminable, et me donnait le tournis... comme celui de la maison de mes grands-parents.

– Je crois que nous y sommes ! déclara Quentin d'un air entendu.

Mélanie avait un regard fixe, comme si elle était sous l'emprise d'une angoisse rétrospective. Après un silence, elle poursuivit :

– Je dormais toujours en bas, parce que j'avais peur du grenier, surtout depuis que nous avions vu *La Belle au bois dormant*. Tu te souviens de ce dessin animé ?

– Bien sûr, je connais mes classiques. Je préfère tout de même ce que font Pixar ou les studios Ghibli aujourd'hui !

– À un moment, la princesse Aurore, envoûtée par la

méchante sorcière, suit une étrange lueur verte qui la mène à un sinistre donjon. Elle monte un interminable escalier en spirale, poussée par une force mystérieuse. Elle sait que la sorcière l'attend en haut pour la piéger, mais elle continue de gravir les marches, une à une, inexorablement. Cette scène m'a inspiré une terreur sans nom, et le soir, c'était plus fort que moi, il fallait à tout prix que je jette un coup d'œil dans le grenier avant de m'endormir. Pour être certaine que l'horrible sorcière ne s'y trouvait pas. Sinon j'étais incapable de trouver le sommeil. Pour ne pas réveiller mes grands-parents, j'empruntais un escalier en spirale menant directement aux combles. C'était une véritable épreuve. Je transpirais à grosses gouttes. À chaque marche, j'avais l'impression de me rapprocher de la sorcière tapie dans les ténèbres. C'était comme dans un cauchemar. J'essayais de reculer, mais une force mystérieuse me propulsait dans cette spirale infernale... Je croyais distinguer une petite lueur verte tout en haut, dans le grenier... Évidemment, il n'y avait rien. Ni lumière ni sorcière.

Quentin observa un nouveau silence, puis déclara :

– Comme dit mon prof de maths, poser correctement le problème, c'est le résoudre à moitié. Tu as bien fait de m'en parler, non ?

– Oui, tu as raison, soupira Mélanie.

– Et puis, n'oublie pas que je suis là. (Il désigna son portable.) Tu pourras m'appeler quand tu veux. Je le laisserai allumé en permanence. Tu pars quand ?

– Le 1^{er} juillet.

– Tu m'appelleras dès ton arrivée, hein ?

Une lueur de tendresse brilla dans les yeux de Mélanie :

– D'accord, my love. C'est la première chose que je ferai !

– Parfait. De mon côté, si j'ai le temps, j'essayerai de te rendre une visite éclair.

La jeune fille parut soudainement alarmée :

– Non, surtout pas ! Je... je ne crois pas que l'oncle Jerry apprécierait !

– Comme tu veux.

– Tu me le promets, Quentin, n'est-ce pas ?

– Tu me connais, je n'ai qu'une parole, affirma-t-il.



Douze jours plus tard, sur le quai de la gare Montparnasse, ils se quittèrent après avoir échangé un baiser passionné. Tandis

que le train s'ébranlait dans un grincement d'essieux, Mélanie lui adressa un dernier signe derrière la vitre de son compartiment.

Quentin remonta le quai, soucieux malgré lui. Il était loin d'éprouver l'assurance qu'il avait affichée ces jours-ci, tandis qu'il s'employait à la rassurer de son mieux. Et puis il y avait cette image qu'il ne parvenait pas à chasser de son esprit : celle d'une spirale mouvante, absorbant une Mélanie qui se débattait désespérément et l'éloignant de lui à jamais.

2. La troisième victime

Quelque part au sud de Plancoët, dans la campagne bretonne, une voiture remontait à vitesse réduite une route déserte et sinueuse. L'horloge de bord indiquait neuf heures. Les deux passagers présentaient une mine aux couleurs du ciel : grise et maussade. Bien qu'à perte de vue il n'y eût que cailloux et bruyère, ils scrutaient les alentours comme s'ils s'attendaient à voir surgir un korrigan ou quelque autre créature effrayante.

Le brigadier Gaspar Lambert tenait d'une main ferme le volant qui tressautait au rythme des nombreux nids-de-poule. Blond, le menton en galoche, le regard inexpressif, il était plus jeune que son supérieur, le lieutenant Patrick Le Goff, un gaillard brun d'une trentaine d'années, à l'air décidé. Un homme assez séduisant quand il se donnait la peine de sourire, mais ce n'était pas le cas ce matin-là.

Et pour cause. Un paysan venait de leur signaler la présence d'un cadavre de femme, sur le bas-côté de la route qu'ils longeaient.

– Je ne vois toujours rien, se lamenta le brigadier Lambert en se frottant le menton. Si ça se trouve, ce type nous a raconté des salades. Dire que nous n'avons même pas eu le temps de prendre un café !

– Ce sont les risques du métier, répliqua son supérieur, philosophe. Mais je ne pense pas que nous soyons venus pour rien.

– Ah ! Et qu'est-ce qui vous rend si sûr de vous, chef ?

Le Goff tapota le bout de son nez.

– Mon petit radar perso, Gaspar. Le fameux flair des grands détectives...

– Ce n'est pas la modestie qui vous étouffe, vous !

– Il faut toujours avoir confiance en soi, Gaspar. C'est essentiel dans notre profession, retiens bien ça.

– Et moi, ce matin, voyez-vous, j'aimerais que votre radar soit détraqué, et qu'on s'arrête au premier bar pour avaler un petit noir bien serré !

– Tu vas devoir attendre, je le crains.

– Comment ? sursauta le brigadier. Vous avez aperçu quelque chose, chef ? Moi, je ne vois rien...

– Pas encore. Mais nous approchons de l'endroit signalé par le témoin. Nous venons de dépasser le deuxième calvaire.

– Eh bien je vous fiche mon billet que ce type-là nous fait

marcher ! Il a dû forcer sur la bouteille. J'ai senti des relents de calva lorsqu'il est venu au poste. Moi aussi, j'ai du flair, vous savez...

– Peut-être. Mais tu sembles oublier qu'en l'espace de quelques semaines, on a découvert deux cadavres de femmes dans la région, répliqua Le Goff, songeur. La première, souviens-toi, c'était près du phare abandonné et...

Le lieutenant se tut soudain, les yeux ronds, puis jeta :

– Bon sang, c'est là ! Tu peux arrêter la mécanique, Gaspar !

Docilement, le jeune brigadier rangea le véhicule sur le côté, près de la forme sombre et inerte qui gisait en contrebas de la route.

« Adieu café ! » songea-t-il, dépité. Mentalement, il félicita son chef, car il fallait avoir le coup d'œil. Il aurait pu passer ici plusieurs fois de suite sans apercevoir la victime dont le corps se confondait avec le creux sombre du fossé. Quelques mètres plus loin, il y avait un vélo renversé, qui n'était pas plus visible depuis la route.

Les deux hommes s'immobilisèrent un instant devant le cadavre de la jeune femme, couchée sur le dos dans l'herbe mouillée de rosée, le visage partiellement masqué par ses longs cheveux auburn. Elle devait avoir vingt-cinq ans et semblait assez sportive, si l'on en croyait ses vêtements, son vélo et le sac à dos qu'ils venaient d'apercevoir, abandonné un peu plus loin.

– Sans doute une randonneuse, diagnostiqua le brigadier après un silence.

– Bonne déduction, opina son supérieur en s'agenouillant devant la malheureuse. Sinon, quoi d'autre ?

– Ça fait un moment qu'elle est là...

– Décidément, on ne peut rien te cacher, Gaspar, fit Le Goff avec une note d'ironie. Tu n'as rien à envier aux fameux Experts de la télé !

– Sauf le soleil et les pin up de Las Vegas...

Sans relever, le lieutenant ajouta :

– Je dirais deux semaines au moins. Et ce n'est pas tout, elle a été étranglée comme les deux autres.

Tout en poursuivant son examen, Le Goff commenta :

– Tu te souviens de celle qui a été découverte à la mi-avril, au cap Fréhel, près du phare abandonné ? C'était une Irlandaise, Jane Corridan, qui faisait du tourisme dans la région.

– Oui, j'en ai entendu parler, mais je n'étais pas de la partie.

– Nous n'avons pas découvert le mobile de ce meurtre. Et pas

le moindre indice. Un crime parfait, comme le suivant, début mai, de cette étudiante bordelaise, Jacqueline Leborgne, qui avait loué un petit meublé à Saint-Malo. On l'a retrouvée dans la campagne alentour, derrière la clôture d'un bocage. Étranglée de la même manière que l'autre. Regarde, il n'y a rien, a priori, à part les traces de strangulation. Comme les deux autres, elle n'a pas été violentée. Et toujours pas l'ombre d'un mobile.

– Un pervers qui tue simplement pour le plaisir de tuer ? fit Gaspar Lambert en jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule de son chef.

– Ça m'en a tout l'air... Et ceux-là, c'est la pire espèce, ceux qu'on a le plus de mal à coffrer !

– Eh bien, ça promet, chef ! soupira Lambert en soulevant le bord de sa casquette.

Plongeant la main dans la veste de la victime, Le Goff retira quelques papiers qu'il examina en silence. Puis il déclara :

– Elle a probablement été assassinée pendant un week-end.

– Ah ? Qu'est-ce qui vous fait dire ça, chef ?

– Il y a là un document qui indique qu'elle enseignait l'anglais dans un collège de Rennes. Donc logiquement, pendant la semaine...

– ... Elle aurait difficilement pu se libérer pour faire une rando.

– Mouais. Mais cela ne nous avance pas beaucoup. Quelque chose me dit que nous allons avoir du mal à coincer ce type-là...

Le brigadier balaya d'un regard inquiet l'immensité désolée qui les environnait, comme pour mieux mesurer l'ampleur de leur tâche, puis il approuva :

– C'est vrai, ça ne va pas être de la tarte. Dites, chef, vous n'auriez pas déjà un indice ?

Le lieutenant Le Goff se redressa et s'absorba à son tour dans la contemplation de la campagne. Puis il hocha la tête, une lueur dans le regard.

– Un indice, non. Une petite idée, oui.

3. La lettre

Le soleil pénétrait à flots dans la chambre. Le regard perdu dans le vague, Quentin était allongé sur son lit, tout habillé, les bras croisés derrière la nuque. La pièce présentait pourtant de nombreux points d'intérêt, comme ce poster de Michael Jackson, ou celui d'Angelina Jolie. Sa guitare électrique et son ampli Fender étaient encore branchés et un Tigrou en peluche couvert de médailles – les siennes, qui marquaient ses exploits sportifs – le fixait.

Rien de tout cela ne retenait son attention. Son regard était rivé sur un objet de taille beaucoup plus modeste : son mobile, à portée de main, toujours obstinément silencieux.

Depuis une semaine, il attendait des nouvelles de Mélanie. Mélanie qui lui avait pourtant promis de se manifester dès le soir de son arrivée.

Mais rien, pas un appel. Pas même un SMS.

Le premier soir, il ne s'était pas trop inquiété. Elle était sans doute fatiguée par son voyage. Le lendemain, évidemment, l'excuse ne tenait plus. Le pire, c'étaient les fausses alertes, lorsque ses amis lui téléphonaient. Dès que son portable frémissait des premières notes de « She loves you, yeah, yeah, yeah », il bondissait sur l'engin, les mains fébriles et le cœur gonflé d'espoir.

Il avait reçu une vingtaine d'appels, et chacun de ces appels avait été une déception. Il en était si irrité qu'il avait exigé de ses correspondants qu'ils ne le dérangent plus jusqu'à nouvel ordre. Certains d'entre eux l'avaient mal pris. Peu lui importait désormais.

Le deuxième jour, il avait envisagé d'appeler Mélanie, avant de se raviser dans un élan de fierté. C'était à elle de faire le premier pas, et non à lui. Cette ferme décision, pourtant, s'était évanouie le jour suivant. Il avait fait une première tentative juste après le petit-déjeuner. Et il avait atterri, comme il le redoutait, sur sa messagerie. Il avait raccroché, furieux.

À sa deuxième tentative, il lui avait laissé un message, qui était resté sans suite.

Le troisième jour, il lui avait envoyé un SMS, puis d'autres encore, cette fois avec accusé de réception. Le service lui avait fait savoir que seul l'un d'entre eux était parvenu à destination. Ce qui était encore plus étrange qu'un échec total ! L'hypothèse que le secteur n'était pas couvert par le réseau ne tenait plus.

Mélanie avait au moins reçu un de ses messages. Si elle l'avait voulu, elle aurait pu lui répondre par n'importe quel autre moyen : téléphone fixe, agence postale ou autres.

Il en était arrivé à envisager le pire : elle ne voulait *plus* lui parler. Il n'était pas exclu qu'elle ait rencontré un autre garçon qui, profitant lâchement de l'ambiance favorable des vacances, soleil et bord de mer, était parvenu à faire chavirer son cœur. Il fallait être logique : cela arrivait à n'importe qui !

Réflexion faite, un tel événement se produisait rarement si vite. Qu'elle tombe amoureuse d'un autre au bout de deux ou trois jours, à la rigueur... Mais dès le soir de son arrivée ? Non, c'était impossible. Rien n'expliquait qu'elle ne lui ait pas donné de ses nouvelles.

Restait l'éventualité d'un accident. Son train qui aurait déraillé, par exemple. Cela aussi, il l'avait envisagé et avait écumé le Net. Là non plus, rien à signaler. Une dépêche sur un site d'information l'avait fait frémir l'espace de quelques secondes. On y évoquait le meurtre d'une jeune femme, étranglée, dans la région de Dinard. Fort heureusement, la victime avait été identifiée : une certaine Lætitia Bléger, professeur d'anglais, âgée de vingt-huit ans.

Quentin poussa un profond soupir, songeant à cette interminable semaine d'angoisse. Puis il jeta un regard furieux sur le petit boîtier noir à ses côtés. Dire que son bien-être, à présent, dépendait de cet instrument de malheur, qui restait désespérément muet !

À plusieurs reprises, il s'était fait violence pour ne pas le fracasser contre le mur. Quelle satisfaction de le voir voler en éclats ! Mais passé cet instant de vengeance, c'eût été encore pire.

Jamais, de sa vie, il ne s'était senti aussi impuissant. Il ne pouvait qu'attendre, attendre, et attendre encore...

Les nerfs à vif, il bondit sur son lit lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit. Sa mère parut dans l'embrasure.

- Maman ! gronda-t-il. Tu pourrais frapper avant d'entrer !
- Hou là là ! Tu n'as pas l'air dans ton assiette, toi !
- Qu'est-ce que tu veux ?
- Rien. Juste te donner une lettre.
- Une lettre... pour moi ?
- Non, pour le pape !

Amusée, elle lui lança une épaisse enveloppe, puis s'éclipsa.

Le cœur de Quentin ne fit qu'un tour lorsqu'il reconnut l'écriture de son amie. Elle ne lui avait jamais écrit de lettre, mais elle lui avait déjà donné à relire quelques-unes de ses

dissertations. De plus, « Ta puce adorée » en guise d'expéditeur ne laissait aucun doute.

Il n'en revenait pas : Mélanie ne lui avait pas laissé le moindre message en huit jours, toutefois elle lui avait écrit ! Une lettre volumineuse qui plus est... Près de dix feuillets, couverts d'une écriture serrée. Autant dire un vrai roman !

Que s'était-il passé pour justifier cette prose volumineuse ?

Tétanisé par la surprise, il tenait ces feuilles comme si elles lui brûlaient les doigts. Sa douce écriture qui courait sur les pages, fluide, élégante, harmonieuse telles des volutes de fumée. C'était comme s'il la tenait dans ses bras... Elle était là, à côté de lui, et elle l'aimait toujours, ainsi qu'en témoignait ce « My love » en début de page.

Il prit le temps de jeter un coup d'œil sur le cachet de la poste. Il indiquait la date d'hier. Les nouvelles étaient toutes fraîches...

Mais quelles nouvelles ?

Après avoir inspiré profondément, il se plongea dans sa lecture.

4. Étrange disparition

7 juillet

My love,

Oui, je sais ce que tu penses, mon cœur, je sais que tu as dû t'inquiéter et me maudire, mais je n'ai pas réussi à te joindre plus tôt ! Impossible ! Là où je suis, il n'y a aucune couverture réseau. Je ne suis parvenue à t'appeler qu'une fois. Quelques secondes à peine. Depuis, plus rien. L'oncle Jerry possède un téléphone fixe, mais sa ligne est détraquée. Elle fonctionne une fois sur dix, d'après lui. Moi, je n'ai jamais réussi à m'en servir.

Quand je suis allée au village, j'ai voulu te téléphoner depuis la poste, cela n'a pas été possible non plus. Bref, je me suis dit qu'il ne me restait plus qu'à t'écrire. C'est une bonne chose, car cela laissera une trace de ce qui m'est arrivé.

Quelle histoire ! C'est à peine croyable ! Au point que je me demande si je n'ai pas rêvé, surtout le soir où j'ai vu l'inconnu pénétrer dans la tour...

Mais d'abord, il faut que je te décrive le vieil hôtel sinistre où je me trouve. Je crois que je n'ai rien exagéré en t'en parlant la dernière fois. Je l'ai même trouvé pire que dans mes souvenirs !

Il faisait beau à Paris, souviens-toi, lorsque je suis partie. J'ai changé de train deux fois, avant d'arriver à la gare des Sept-Chemins. Un grand nom pour un village perdu, dont la gare fait figure d'attraction principale. Des maisons blotties autour de l'église, des calvaires çà et là, il n'y a rien d'autre. C'est à cette gare que devait m'attendre l'oncle Jerry. Il est arrivé avec une demi-heure de retard.

J'étais seule sur le quai, seule à être descendue dans cette gare, et j'avoue que je n'ai pas vu grand monde par la suite non plus. On dirait que les gens se terrent dans leurs maisons. De solides maisons en granit, bâties pour défier les tempêtes. Et ça se comprend, car ça souffle, par ici !

Donc l'oncle Jerry est arrivé, souriant, détendu. Me fixant de ses yeux légèrement globuleux, tout sucre tout miel, il s'est aussitôt excusé pour son retard. Il avait crevé en cours de route. Puis il m'a fait monter dans sa voiture, une belle Rover. Entre parenthèses, c'est la seule chose moderne qu'il possède !

La route qui mène chez lui est si mauvaise que j'ai fini par croire à son histoire de pneu crevé. Il n'y a que trois ou quatre

kilomètres de la gare à chez lui, mais ils m'ont paru interminables. Il roulait comme une tortue. À pied, on serait allés aussi vite !

La nuit tombait lorsque nous sommes arrivés. Je n'oublierai jamais cet instant. J'avais l'impression d'être au bout du monde. La mer, à peine visible dans l'obscurité, grondait, menaçante. Partout, de gros rochers se dressaient comme des sentinelles. Et juché sur un promontoire, ce vieil hôtel hérissé de pignons, livré aux vagues et aux tempêtes, ressemblait à un phare s'avancant dans la mer. Une sorte de manoir anglais, tarabiscoté, massif, tout en briques, construit sur trois niveaux, et flanqué d'une tour côté ouest qui semble coiffée d'un chapeau de sorcière. C'est elle qui contient ce fameux escalier en spirale. Elle a d'ailleurs une histoire. J'y reviendrai. En tout cas, sa seule vision me fait frémir !

Une femme d'une trentaine d'années est venue nous accueillir. Une certaine Jeanne Crémier. Grande, mince mais vigoureuse, avec des cheveux noirs coiffés en chignon. Pas vilaine, si ce n'est son regard un peu fuyant. Et pas très causante non plus. L'oncle Jerry me l'a présentée comme sa secrétaire, mais elle est habillée comme une bonne – robe noire, tablier blanc – et c'est de toute évidence la fonction qu'elle occupe, car je ne l'ai jamais vue faire autre chose que le service et le ménage.

Après m'avoir débarrassée de mes affaires, elle m'a préparé une tasse de chocolat qui m'a réchauffée. Je me sentais glacée dans cette vieille bâtisse. Puis l'oncle Jerry m'a proposé de faire le tour du propriétaire. Hypocritement, je lui ai répondu que rien ne me ferait davantage plaisir.

– Je savais que tu mourais d'envie de revoir ces lieux après tant d'années, m'a-t-il déclaré avec un sourire complice. Car tu n'es jamais revenue depuis, n'est-ce pas ? Voyons, cela remonte à combien de temps ?

– À huit ans, mon oncle.

– Mon Dieu, comme le temps passe ! Tu as bien changé. J'ai eu de la peine à te reconnaître... Tu es une grande fille, maintenant. Presque une adulte !

– Vous trouvez, mon oncle ?

– Quand je pense à la petite fille qui passait ses premières vacances au bord de la mer... Tu étais tellement impressionnée.

– Oui, un peu.

– Je crois même me souvenir que ton père m'en avait parlé après ton retour. Je suis très content de te revoir, Mélanie. Tu vas passer de très belles vacances, j'en suis sûr. Et cela te

changera de la capitale... Bon, suis-moi.

Nous avons commencé par visiter le rez-de-chaussée. Je passe sur les communs, la salle à manger, vaste et vieillotte, avec des rideaux de dentelle à toutes les fenêtres, comme s'il neigeait à l'extérieur. Le salon, avec ses murs lambrissés de vieux chêne, est plus chaleureux. Il y a d'épais tapis, un canapé, des fauteuils confortables et une belle cheminée garnie de carreaux de faïence décorés de scènes champêtres. À côté, un grand miroir mural au cadre vieil or regarde les fenêtres. Un piano occupe un angle de la pièce. La porte du fond donne sur la bibliothèque personnelle de mon oncle, qui fait également office de bureau. C'est là que nous nous sommes rendus ensuite.

– Tu vois, a-t-il commenté, tu ne risques pas de t'ennuyer. Il y a de la lecture...

En effet, des rayonnages de livres couvraient les murs. Les romans policiers étaient largement majoritaires. Agatha Christie, Ellery Queen, Dickson Carr régnaient en maîtres. Il y avait également une abondante documentation sur les grandes affaires criminelles.

– C'est un peu mon violon d'Ingres, a-t-il précisé avec un sourire d'excuse. Je passe même pour un spécialiste du genre ! Il faut bien s'occuper, c'est un coin perdu, ici. Tu t'en rendras vite compte, d'ailleurs !

– Je crois que je m'en suis déjà aperçue.

– Tu aimes les romans policiers ?

– Oui, assez. Mon préféré, c'est *Dix petits nègres*. Et pour ne rien vous cacher, mon oncle, le décor de cette histoire me fait penser à... à cet hôtel !

– À la bonne heure ! Tu vas pouvoir jouer au détective dans un cadre idéal ! Quand je te disais que tu n'allais pas t'ennuyer !

Là-dessus, nous avons passé en revue les deux étages consacrés aux chambres d'hôtes. Il y en avait quatre sur chaque niveau. J'ai été un peu surprise de constater qu'elles étaient prêtes à accueillir des clients alors qu'il ne reçoit personne. Je lui en ai fait la remarque.

– Oui, a-t-il répondu, tu as raison, ma petite Mélanie. Ma maison n'est pas signalée dans le guide des gîtes. Mais parfois, je reçois des invités...

Alors que je le regardais en quête d'explications, il a répété d'un air mystérieux :

– *Parfois*... Et peut-être même très bientôt. Je t'en parlerai plus tard. Bon, nous avons fait le tour. Ah non, il y a encore la pièce du haut ! Celle où tu as dormi lors de ton dernier séjour,

tu t'en souviens ?

– Très bien, mon oncle ! Visitons-la demain, quand il fera jour. J'espère que vous n'avez pas prévu de m'y faire dormir ?

D'un air paternel, il a secoué la tête :

– J'ai bien compris que tu n'y tenais pas. Tu peux t'installer dans la pièce de ton choix. Peut-être avec vue sur la mer ?

– Oui, pourquoi pas. Je n'ai pas l'occasion de la voir souvent !

Entre parenthèses, je ne sais pas si ce fut un choix heureux, car j'ai eu du mal, les nuits suivantes, à m'habituer au bruit du ressac.

– Alors c'est d'accord. Tu vas prendre celle qui est juste en face de la mienne. Comme ça, tu ne craindras rien. En contrepartie, j'aimerais te demander une faveur...

– Oui, mon oncle ? ai-je demandé, soudainement sur mes gardes.

– Tu pourrais cesser de me vouvoyer et m'appeler oncle Jerry !



J'ai passé une nuit sans histoire, et j'étais franchement en forme le lendemain matin. Le ciel était dégagé. J'ai ouvert les fenêtres en grand et respiré l'air vif et iodé à pleins poumons. Beau tableau que cette mer bleue, assez calme, ourlée par les fines crêtes blanches des vagues. Même les mouettes me paraissaient sympathiques.

Au salon, quand Jeanne m'a servi un copieux petit-déjeuner, elle ne semblait pas au meilleur de sa forme. Elle toussait sans arrêt. Dès que mon oncle est arrivé, je lui ai demandé la permission de téléphoner. Il m'a répondu :

– Bien sûr. Mais je te préviens, mon téléphone est très fantaisiste. Il n'en fait qu'à sa tête ! Je crois qu'il y a un mauvais contact sur la ligne. Les gens de France Télécom m'ont promis de s'en occuper, je les attends toujours...

Après avoir constaté que son poste fonctionnait aussi mal que mon portable, j'ai décidé d'aller jeter un coup d'œil dans mon ancienne chambre, en haut de la tour. J'appréhendais de monter ce fameux escalier en spirale, mais, en cette matinée clémente, j'ai réussi à chasser mes vieux démons.

On accède à la tour depuis l'extérieur par une porte voûtée. L'endroit était humide et chichement éclairé par d'étroites fenêtres à carreaux, protégées par une grille en fer. Il y avait

des courants d'air, car certaines d'entre elles étaient entrouvertes. À chaque palier, on distinguait le contour d'une porte murée. Quant à l'escalier en fer, il tournait en colimaçon jusqu'à la porte de la chambre.

Elle n'était pas fermée à clé. Elle a gémi quand je l'ai ouverte. Un lit occupait le pan du mur de droite en entrant. À gauche, une chaise et une petite table supportant une lampe tempête. Et droit devant, côté nord, une fenêtre pourvue comme les autres d'une grille de protection.

Après m'en être approchée, j'ai pensé que ce n'était pas une mauvaise chose. La vue plongeante sur les dents noires des récifs, au milieu d'une mer écumante, était impressionnante. Comme pour me saluer, une mouette est passée près de moi, en poussant des cris rauques. Machinalement je lui ai fait un signe de la main.

L'endroit était bien entretenu et ne m'inspirait aucune crainte. Mais j'ignorais encore sa sinistre histoire, que l'oncle Jerry n'allait pas tarder à me révéler.

Rien de notable à signaler l'après-midi, ni le jour suivant, si ce n'est que l'état de Jeanne s'est aggravé. Elle n'a pas quitté sa chambre. Trois jours après mon arrivée, le 4 juillet, elle a fait savoir qu'elle voulait rentrer chez elle pour se soigner. L'oncle Jerry semblait fort contrarié.

– Quelle histoire pour un simple refroidissement ! Bon sang, elle n'aurait pas pu tomber malade une autre fois !

Là-dessus, il s'est emparé du téléphone, mais il a raccroché après plusieurs essais infructueux, en grommelant :

– Que le diable emporte ce maudit engin !

– Le mien ne marche pas beaucoup mieux, ai-je dit pour tenter de l'apaiser.

– Je n'ai jamais eu le temps de m'en occuper sérieusement. Ici, c'est le bout du monde !

Et il s'est mis à aller et venir devant la cheminée du salon, les mains dans le dos, l'œil furibond.

– Bon, a-t-il soudain tranché. Je vais devoir conduire Jeanne à la gare. Il y a un train en fin d'après-midi. Tu viendras avec nous ?

– Oh oui ! Comme ça, je ferai un tour à la poste !

– À la poste ? Pourquoi ?

– Moi aussi, j'aimerais bien passer un coup de fil.

Vers 17 heures, il a déposé Jeanne devant la gare. Il lui a souhaité un prompt rétablissement avec un sourire un peu forcé. Je suis sortie de la voiture en lui disant de ne pas m'attendre.

– J’ai envie de me balader. Je rentrerai à pied.
– Comme tu veux. Mais ne t’attarde pas. On annonce de l’orage pour ce soir. Il y a déjà assez d’une malade comme ça !
Vers 18 heures, j’ai pris le chemin du retour, dans le même état d’énervement que mon oncle : il n’y avait pas de cabine téléphonique à la poste et je n’ai pas pu t’appeler !
Sur le coup, j’en aurais pleuré. Tu te rends compte... Pas d’Internet, donc plus de Facebook, plus de portable ni de téléphone ordinaire ! Je n’ai jamais vu ça.



Une petite heure de marche plus tard, je n’apercevais toujours pas le manoir. Je commençais à avoir mal aux pieds.

Le ciel s’est assombri d’un coup. Une épaisse masse nuageuse grossissait, noire comme de l’encre, portée par un vent violent. J’ai hâté le pas, mais l’orage a éclaté avant que je ne parvienne à l’hôtel.

Il tombait des cordes. J’ai rapidement été trempée jusqu’aux os. De violents éclairs zébraient les ténèbres, au rythme de fracassants coups de tonnerre. Soudain, dans un spasme d’aveuglante lumière, l’hôtel m’est apparu, comme un spectre blanc.

Vision peu engageante, mais au moins je ne m’étais pas perdue ! J’ai gagné la grille en courant. Je me suis arrêtée pour souffler, et c’est alors que je l’ai aperçue...

Une silhouette sombre, dégoulinante de pluie, prenait comme moi la direction de l’hôtel. Il me semble qu’elle portait un imperméable. Homme ou femme ? Difficile à dire sous ce déluge. J’ignore même si elle m’a remarquée. En tout cas, je l’ai vue nettement s’engouffrer par la petite porte voûtée de la tour.

Alors je ne sais pas ce qui m’a prise. J’ai eu le sentiment d’une présence hostile, d’une intrusion... Je me suis lancée à sa poursuite. Je flairais le danger, mais je voulais en avoir le cœur net, comme pour exorciser mes angoisses de petite fille.

J’ai poussé la porte à mon tour et je me suis arrêtée un instant, écoutant des pas précipités et le grincement des marches métalliques. Un frisson d’angoisse m’a parcourue, mais je ne pouvais plus m’arrêter.

Je me suis élancée à mon tour dans l’escalier en spirale.

Le bruit de nos pas pressés se mêlait, amplifié par l’écho. Les marches gémissaient sinistrement. À intervalles réguliers, les fenêtres s’illuminaient frénétiquement, sur fond de ciel blanchi

par la foudre. Je me sentais comme aspirée par l'inférieure spirale. Puis j'ai entendu l'intrus ouvrir la porte de la chambre et la claquer vivement derrière lui. Quelques secondes plus tard, parvenue sur le palier, je me suis immobilisée, tétanisée par la peur.

J'étais absolument sûre d'une chose : l'inconnu était dans cette pièce. Il était impossible qu'il ait pu rebrousser chemin sans que je le remarque. L'escalier est trop étroit pour cela.

J'ai respiré un bon coup et j'ai appelé. Pas de réponse. Il avait décidé de faire le mort. Je me sentais incapable d'entrer dans cette pièce, qui me rappelait le grenier de mes grands-parents.

La créature tapie derrière cette porte, je l'aurais juré, le savait.

Je ne pouvais cependant pas me résoudre à rebrousser chemin et à la laisser filer.

Je me suis mise à appeler l'oncle Jerry de toutes mes forces.

Le couloir s'est illuminé soudain et j'ai entendu ses pas dans l'escalier. Je me suis alors traitée de triple idiote pour n'avoir pas pris le temps de chercher l'interrupteur ! En sanglotant, je lui ai exposé la situation. Il a tranquillement répété mes explications. Mais je sentais qu'il ne croyait guère à mon histoire.

– Donc en toute logique, si ce que tu dis est vrai, cette personne devrait toujours se trouver ici !

Sur ce, il a ouvert la porte, s'est avancé, a tourné l'interrupteur.

La lumière a révélé une pièce vide.

Il a jeté un coup d'œil sous le lit, ouvert la fenêtre, s'est assuré de la solidité des barreaux, puis a déclaré avec une moue désolée :

– Comme tu peux le constater, il n'y a pas âme qui vive dans cette chambre...

5. Le tire-bouchon

– Tu pourrais me donner un coup de main ?

Hébété, Quentin regarda sa mère qui venait d'apparaître sur le pas de la porte.

– Je te parle, tu m'entends ? reprit-elle avec force.

– Bien sûr, je ne suis pas sourd !

– Ma parole, elle t'a envoûté ! Tu ressembles à un zombie...

– De qui parles-tu, maman ?

D'un mouvement du menton, elle désigna les feuillets à côté de lui.

– De celle qui t'a écrit ces pages. Je me demande ce qu'elle peut te raconter !

– Ça, ce sont mes affaires. Qu'est-ce que tu veux ?

– J'ai besoin d'un homme pour déboucher une bouteille de vin. Moi, je n'y arrive pas.

– Déboucher une bouteille de vin ? À cette heure-ci ? s'irrita-t-il. Ça ne peut pas attendre ?

– Non. J'en ai besoin pour ma marinade. Mais si c'est trop te demander, je peux aller chez les voisins.

La porte se referma brutalement. Quentin considéra avec dépit la lettre de Mélanie, poussa un profond soupir puis sortit de sa chambre. Faisant irruption dans la cuisine, il demanda :

– Où est le problème ?

– Sur la table, répondit sa mère. Ce bouchon est dur comme du béton. Impossible de l'enlever.

Quentin s'empara de la bouteille, dans laquelle était encore planté le tire-bouchon. Une première tentative, vaine, lui arracha une grimace. La coinçant entre les jambes, il parvint à retirer le bouchon.

– Quelle force ! s'exclama sa mère avec une note d'ironie.

Sans répondre, Quentin examina attentivement l'extrémité du tire-bouchon.

– Une tige de métal à laquelle on a donné une forme hélicoïdale, commenta-t-il. Pas bête ! Je me demande qui a inventé ce truc...

– Je n'en ai pas la moindre idée, répondit sa mère avec un froncement de sourcils.

– À quoi ça te fait penser ?

L'étonnement de Mme Leroux s'accrut.

– À un tire-bouchon ! Où veux-tu en venir ?

– Vraiment, tu ne vois pas ?

Après un moment de réflexion, elle répondit en haussant les épaules :

– À des anglaises...

– Nous n'avons décidément pas la même perception des choses, maman.

– Autrement dit, je manque d'imagination, n'est-ce pas ?

– Je n'irai pas jusque-là. Mais tu as toujours eu du mal à prendre du recul pour considérer un problème.

– Très bien. Qu'aurais-je dû voir, alors ?

– Moi, cela me fait penser à un escalier en spirale, qui décrit exactement le même mouvement que cette tige métallique entortillée. Dans un sens ascendant ou descendant, selon qu'on monte ou qu'on descend l'escalier. En extrapolant, on pourrait parler de montée au ciel ou de descente aux enfers. Quoique cette notion soit purement subjective, car le danger peut très bien se trouver en haut et non en bas. Qu'en penses-tu ?

– Je pense que tu devrais te reposer, Quentin. Tu as l'air fatigué.

Avant de tourner les talons, il déclara avec un haussement d'épaules :

– Évidemment, tu ne peux pas comprendre...

De retour dans sa chambre, il s'installa confortablement sur son lit. Souriant, il songea à Mélanie avec tendresse et indulgence. Cette histoire de disparition dans la tour trahissait son caractère romanesque. Son amie lisait énormément. Quant à la peur de cet escalier qui avait hanté son enfance, il était clair qu'elle ne l'avait pas surmontée. Elle l'avouait elle-même dans sa lettre. Une rafale de vent, un éclair et un escalier qui grince avaient suffi à transformer une ombre en apparition terrifiante.

Après réflexion, il estima qu'elle aurait fait une mauvaise gymnaste. Certes, elle était vive, sportive, intrépide et aimait l'action. Mais cela ne suffisait pas. Cette discipline exigeait une parfaite maîtrise de soi, aussi bien mentale que physique. Dans les moments les plus critiques, dans les enchaînements les plus périlleux, il convenait de garder son sang-froid et toute sa lucidité ; savoir se concentrer, préparer soigneusement chaque mouvement, envisager la défaillance, prévoir des échappatoires, ne laisser aucune place au hasard.

Or Mélanie était spontanée, intuitive, et se fiait essentiellement à son sens de l'improvisation. Elle se lançait dans la mêlée sans réfléchir. Lui considérait chaque action de manière analytique avant de s'engager. En cela, ils étaient très différents. Il adorait par exemple les problèmes de sudoku et

pouvait rester des heures penché sur un exercice ardu. Il avait tenté d'y initier Mélanie. En vain. Au bout de quelques minutes, elle donnait des signes d'impatience. Paradoxalement, elle pouvait passer une journée entière à bouquiner, ce dont lui se sentait parfaitement incapable. Pourtant, son histoire l'intriguait...

Sans plus tarder, il s'empara du feuillet suivant et poursuivit sa lecture.

6. Un hôtel hanté

Inutile de t'expliquer dans quel état j'étais ! Trempée, grelottante, hagarde, et morte de honte.

L'oncle Jerry aurait pu se moquer de mes visions délirantes de gamine affolée, de mes sanglots. Il ne l'a pas fait. Au contraire, il m'a traitée avec beaucoup de bienveillance... comme l'aurait fait la crème des oncles avec sa nièce. J'ai eu droit à un bon repas chaud et il m'a parlé de tout autre chose. Sur le coup, je lui en ai été reconnaissante. Je ne lui ai pas refusé le cordial qu'il m'a proposé après le dîner. Et après cela, je me suis sentie beaucoup mieux.

Nous nous reposions devant la flambée qu'il venait d'allumer quand je me suis sentie obligée de m'expliquer :

– Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, mon oncle. J'étais persuadée d'avoir aperçu une ombre rôder, certaine aussi d'avoir entendu ses pas, et la porte claquer en haut...

– Tu n'es pas la première à qui ça arrive.

Je me suis redressée dans mon fauteuil.

– Pardon ?

Il a tristement hoché la tête avant de répondre :

– Je crois qu'il est temps que je te raconte l'histoire de cet hôtel. Il était à l'abandon depuis une vingtaine d'années lorsque je l'ai acheté. Plus personne n'en voulait !

Avec un sourire désabusé, il a ajouté :

– Il faut dire qu'il n'est pas spécialement bien situé. La vue est pittoresque, certes, mais l'accès malaisé, et l'endroit trop sauvage pour le touriste ordinaire. Sir Charles Melvin, un Anglais excentrique, pensait au contraire que cet isolement constituerait un atout pour une clientèle choisie. Il y fit donc édifier cet hôtel, au siècle dernier, au milieu des années 30. Il avait l'aspect que tu lui connais, l'escalier de la tour était alors accessible depuis chaque étage...

– Ah oui, j'ai remarqué qu'il y avait des portes murées !

– C'était initialement un escalier de secours. Quant à la pièce du haut, c'est une idée de sa femme, Charlotte, qui souhaitait avoir une pièce pour elle, dominant la mer, comme une princesse s'isolant au sommet de son donjon. Lorsque les travaux furent terminés, le couple vint s'y installer et attendit la clientèle. Mais celle-ci ne se bousculait pas. Les années passèrent, sans que la situation ne s'améliore. Sir Charles avait une fortune personnelle, il n'avait donc pas le couteau sur la

gorge. Le couple vécut ici, isolé au milieu des rochers, du vent et de la mer. Et un beau jour, la raison de Sir Charles chavira. Enfin c'est ce qu'on supposa, car il n'y avait apparemment pas d'autre explication. Pris de folie, il étrangla sa femme, dans la chambre du haut, où elle avait coutume de séjourner, avant de mettre fin à ses jours en se jetant du haut des falaises.

– Brrr, drôle d'histoire, ai-je bredouillé en me pelotonnant dans mon fauteuil.

– Attends, elle n'est pas terminée ! Bien des années plus tard, après la Seconde Guerre mondiale, un autre Anglais, dont j'ai oublié le nom, racheta l'hôtel. Il était décidé à tirer parti de son investissement. Il fit d'ailleurs rénover l'intérieur à grands frais. Hélas il ne connut pas plus de succès que son prédécesseur ! Ruiné, il finit par se suicider lui aussi. On ne sait pas grand-chose sur cette période, mais on raconte que certains clients se plaignaient d'être dérangés la nuit par des bruits étranges, des grincements, des pas mystérieux dans l'escalier en colimaçon. Selon certains racontars, c'était l'esprit de Charlotte Melvin qui venait hanter les lieux, pleurer sur son injuste sort et réclamer vengeance. Pour couper court à ces rumeurs, le troisième propriétaire, monsieur Loiseau, un Français cette fois, fit isoler la tour en murant les portes d'accès des étages. Sans succès. On percevait toujours ces bruits insolites et des clients prétendirent même avoir aperçu, à la nuit tombée, une étrange silhouette rôdant aux abords de la tour.

– Mais alors... La personne que j'ai vue... c'est le fantôme de cette madame Charlotte !

– Pas si vite, a coupé l'oncle Jerry en levant la main. Je termine l'histoire, le temps de préciser que ce Loiseau ne se suicida pas comme ses prédécesseurs. Néanmoins, il sombra dans un état dépressif et mourut dans un asile. Cela se passait à la fin des années 60. L'hôtel avait alors acquis une si mauvaise réputation qu'il faisait fuir non seulement les acheteurs éventuels, mais les promeneurs ! Jusqu'à ce que, au début des années 90, ton serviteur passe dans le secteur et tombe amoureux de cette ancienne demeure au charme désuet.

L'oncle Jerry souriait comme s'il venait de raconter une bonne blague. Moi, j'étais glacée jusqu'aux os.

– Il faut dire, a-t-il ajouté, que le prix qu'en réclamait l'agence était dérisoire. Et puis, je l'avoue, j'adore les histoires de fantômes !

– Mon oncle ! Comment avez-vous pu...

– Pas de « vous », s'il te plaît !

– Comment... comment as-tu pu installer une gamine de huit

ans dans cette chambre au passé sinistre !

– Aurais-tu la mémoire courte ? C'est toi qui as insisté pour y dormir, à cause de sa vue sur la mer !

– Tu en es vraiment sûr ?

Il a haussé les épaules.

– Je t'avais pourtant prévenue que le vent t'empêcherait de dormir ! Évidemment, je ne pouvais pas te raconter tout ça. Tu étais encore trop jeune. Tu as beaucoup insisté. Après, bien sûr, tu m'as supplié de changer. Mais c'était presque à la fin du séjour, souviens-toi.

Je me suis tue, résignée. Il disait sans doute la vérité. Après un nouveau silence, j'ai fait remarquer :

– Il n'en reste pas moins cette histoire de fantôme...

– Oui, une histoire, comme tu dis.

– Vous... Tu n'y crois pas ?

– Comme je te l'ai dit, j'adore les histoires de fantômes. Cela ne signifie pas que j'y croie pour autant !

Cuivré par les flammes dans l'âtre, son visage reflétait une jubilation qui semblait démentir ses propos.

– Et les bruits de pas dans la tour ? Je ne suis pas la seule à les avoir entendus, non ? Comment les expliquer ?

– Cette tour est une véritable caisse de résonance, livrée aux courants d'air. Le moindre grincement y est démesurément amplifié. L'escalier est solide, même s'il bouge par grand vent, tout comme la charpente. J'habite ici depuis des années, je suis bien placé pour le savoir !

– Admettons. Mais comment expliquer cette silhouette qui rôdait près de la tour ?

Il a esquissé à nouveau son horripilant petit sourire moqueur.

– Crois-tu qu'il soit nécessaire d'y revenir ? Ce que certains clients ont vu – ou cru voir – est discutable. Je suis sûr que le souvenir de cette femme assassinée y est pour beaucoup. Et tu conviendras que cet endroit a de quoi enflammer l'imagination. L'hypothèse d'un simple rôdeur reste tout à fait envisageable.

– Pourtant, mon oncle, j'ai bien vu quelqu'un entrer dans la tour et...

– En es-tu certaine ? Tu étais complètement affolée, et il y avait ce violent orage, ces coups de tonnerre, ces éclairs éblouissants... Tu ne penses pas qu'il y avait de quoi te perturber ?



Cette nuit-là, avant de m'endormir, j'ai longuement réfléchi aux explications de l'oncle Jerry. Je ne me sentais pas rassurée pour autant.

Le lendemain matin, l'incident semblait oublié. L'oncle Jerry s'est absenté longuement, ainsi que le jour suivant. Il semblait préoccupé. Comme il faisait plutôt beau, je suis allée me promener le long du littoral. Malgré l'air du large, qui m'a ragaillardie, je n'arrivais pas à chasser le souvenir de cette soirée éprouvante. Le fantôme de Mme Charlotte revenait régulièrement assaillir mes pensées. J'avais l'impression qu'elle me suivait, qu'elle m'épiait. Et au manoir, alors que j'étais seule, j'ai cru entendre des bruits étranges, voir une ombre... Mais à chaque fois, une rafale de vent me ramenait à la raison.

Le vent, toujours le vent ! Il siffle, il miaule, il fait trembler les vitres. Il joue avec mes nerfs comme un chat avec une souris...

L'après-midi du 6 juillet, en revenant de ma promenade, j'ai été surprise de trouver l'oncle Jerry en train de téléphoner.

– Oui... oui, c'est ça... Un traiteur... Je sais, je m'y prends un peu tard... Mais j'ai eu un imprévu et... Comment ? Je ne vous entends plus... Allô ? Répondez-moi s'il vous plaît ! Allô...

Il a raccroché nerveusement avant de s'écrier :

– Bon sang, cet appareil me rendra fou ! Je vais finir par le réduire en bouillie !

Lorsqu'il m'a aperçue, son visage s'est éclairé :

– Ah te voilà, ma chère ! Ça tombe bien, je voulais te parler.

– Le téléphone fonctionne ?

– Non, il vient de rendre l'âme une fois de plus !

– Dommage. J'aurais bien aimé passer un coup de fil.

– À ton petit ami, je sais. Mais il y a plus urgent. Je viens d'apprendre une mauvaise nouvelle : le médecin a prescrit une semaine de repos à Jeanne.

– Pourquoi est-ce si grave ?

– Pour des questions d'intendance, ma fille ! J'attends des invités pour la fin de la semaine ! Il va falloir s'occuper d'eux... J'ai plus ou moins réglé la question des repas avec un traiteur, il va néanmoins falloir les servir.

– Je... je pourrais peut-être t'aider ?

– Ah ! s'est-il exclamé en levant les bras au ciel. Je suis content que tu me le proposes. J'allais justement te le demander ! Mais ce n'est pas si simple. Te présenter comme ma nièce en vacances, ça ne ferait pas très sérieux.

– Ce sont des VIP ?

– Oui et non. L'idéal serait que...

Il s'est tu, tout en m'examinant de la tête aux pieds.

– Que tu te fasses passer pour Jeanne, a-t-il repris. Enfin pour ma domestique. Je suis sûr qu'avec un peu de maquillage, tu feras une femme de chambre crédible.

– Merci du compliment, ai-je répondu sèchement.

– Pardon, je ne voulais pas te froisser. Tu as très bien compris ce que je voulais dire. Et je ne serai pas ingrat, crois-moi. Tu seras largement rétribuée.

– Mm... Combien de temps ? ai-je marchandé.

– Trois, quatre jours, maximum. Attention, tu devras jouer le jeu à fond. Pas de familiarité entre nous. Tu devras m'obéir et me regarder avec respect et soumission !

Je n'ai pu m'empêcher de rire.

– Alors, a-t-il grogné. Ça marche ?

– Ça marche. Je crois même que je vais beaucoup m'amuser ! Mais dis-moi, ces invités, qui sont-ils ? Ce serait utile que je le sache afin de répéter mon rôle, non ?

– Des amateurs d'insolite et de mystère... Enfin il y a surtout mademoiselle Rose Lestranger, un médium aux pouvoirs étonnants. Grâce à elle, nous allons peut-être pouvoir démasquer le sinistre personnage qui sévit dans la région depuis quelques mois.

– Tu veux dire... l'étrangleur ?

Je n'ai pu réprimer un frisson lorsqu'il a hoché gravement la tête en signe d'approbation. Puis il a posé sur moi un regard étrange.

– Oui. Je fonde de grands espoirs sur mademoiselle Lestranger. Elle réussira sans doute là où la police a si lamentablement échoué. Elle est très douée. Je ne voudrais pas m'avancer, mais j'ai tout lieu de croire que l'assassin vit actuellement ses derniers instants de liberté.

7. La deuxième lettre

À la fin de sa lettre, Mélanie ne cachait pas son inquiétude et promettait à Quentin de lui donner de ses nouvelles dès que possible, sans doute par écrit, car son mobile ne passait toujours pas. Elle finissait par des petits mots doux qui le touchèrent profondément, sans le rassurer pour autant.

Un hôtel hanté, un fantôme vengeur, un étrangleur de la pire espèce... Dans quel guêpier Mélanie s'était-elle fourrée ?

Tout d'abord, il pensa qu'elle fabulait. À moins qu'il ne s'agisse d'une farce. Soudain, il repensa à la dépêche lue sur Internet, à propos de l'enseignante que la police avait retrouvée étranglée près de Dinard. Il bondit sur son ordinateur et tapa frénétiquement ÉTRANGLEUR et DINARD dans le moteur de recherche. Quelques secondes plus tard, il prenait connaissance des trois drames perpétrés dans la région en l'espace de deux mois.

Mélanie n'avait rien inventé. D'un revers de main, il épongea son front moite.

Il s'empara machinalement de son portable et composa une énième fois le numéro de son amie. Toujours la même rengaine : « Bonjour, je ne suis pas joignable pour le moment, mais laissez-moi un message... »

– Saleté d'appareil ! grommela-t-il, le regard mauvais.

L'idée de prévenir les parents de Mélanie l'effleura. Le problème, c'était qu'eux aussi étaient partis en vacances et qu'il n'avait pas leur numéro.

Il serra les poings. En ce siècle qui passait pour être celui de la communication, alors qu'il avait à portée de main un mobile performant, un ordinateur et une connexion haut débit, il lui était impossible de joindre quelqu'un qui se trouvait à moins de cinq cents kilomètres ! Au diable le progrès !

Sur ce constat d'échec, il relut la lettre attentivement. Tout semblait incroyable, à l'image de cette personne qui s'était évaporée dans la chambre de la tour, mais il était difficile de tout imputer à l'esprit romanesque de Mélanie.

Cela étant, son comportement l'intriguait. Entre autres, cette facilité avec laquelle elle avait accepté de jouer à la bonne. Elle était plutôt du genre à refuser par principe. Ensuite, le fait de vouvoyer son oncle. On aurait dit que ces lieux désuets déteignaient sur son caractère. Il croyait parfaitement la connaître, il avait désormais l'impression de la découvrir.

Quelques détails insignifiants, çà et là, ne cadraient pas avec la situation. Incohérences dues à l'angoisse de Mélanie ? Pourtant, la rédaction de l'ensemble était soignée. Son amie excellait à l'écrit, il le savait. Elle avait de qui tenir : sa mère était professeur de français.

Le jour suivant, à peine levé, il guetta fébrilement l'arrivée du facteur. Dès son arrivée, celui-ci subit la charge d'un véritable fauve qui lui arracha littéralement le courrier des mains.

L'opération se renouvela le lendemain. Cette fois-ci, le facteur dut douter de l'état mental de Quentin qui poussa un frénétique cri de joie après lui avoir une nouvelle fois raflé sauvagement le courrier. Perplexe, il suivit du regard le jeune homme qui rentrait chez lui au pas de course.

Tremblant d'impatience, Quentin se rua dans sa chambre, déchira l'enveloppe et dévora le contenu de la deuxième lettre de Mélanie.

8. Le message mystérieux

8 juillet, 22 heures.

Quelle drôle de journée ! Bien que je sois morte de fatigue, je profite de ce moment de calme pour t'écrire. T'écrire ? Comme c'est drôle ! Je n'aurais jamais imaginé que j'y prendrais tant de plaisir. Au début, j'ai cru que je n'y arriverais pas. Il y a tant de choses à dire... J'en avais mal au poignet ! Maintenant, je me suis habituée et j'ai vraiment l'impression d'être avec toi. En m'installant devant ma feuille blanche, j'ai l'impression que je vais te rejoindre. Je te sens penché par-dessus mon épaule, en train de lire ce que j'écris. Ce doit être formidable d'être romancier !

Mais trêve de bavardage. Quatre invités sont arrivés aujourd'hui. Un autre arrivera demain.

Avant de te parler d'eux, je vais revenir sur la nuit dernière, car le fantôme de Charlotte s'est de nouveau manifesté. À moins que je n'aie fait un cauchemar ?

La nuit, dans ma chambre, j'entends des bruits inquiétants, cette vieille bâtisse grince comme un navire en pleine tempête... C'est épouvantable !

Je mets un temps fou pour m'endormir, et les cauchemars prennent le relais aussitôt. La silhouette rôdeuse revient à la charge. Tantôt noire et ruisselante de pluie, tantôt blanche comme un spectre lorsque la foudre l'illumine...

Cette nuit-là, donc, j'en rêvais encore. Je la traquais dans l'escalier en spirale, mais elle parvenait à s'enfermer dans la chambre. Cette fois-ci, cependant, j'ai poussé la porte, bien résolue à l'affronter. C'est alors que la foudre est tombée avec violence et fracas. Une boule de feu jaillie de nulle part m'a aveuglée dans un fracas de fin du monde, et je me suis réveillée en sursaut.

Couverte de sueur, je suis restée quelques secondes immobile dans mon lit avant de reprendre mes esprits. Il faisait nuit noire et la rumeur de la mer grondait, obsédante comme une litanie.

C'est à cet instant que je les ai entendus... Des bruits de pas, au-dessus de moi... Des pas réguliers, comme le tic-tac d'un réveil... Au-dessus de ma chambre, il faut le préciser, il y a les combles et non la pièce maudite. J'ai pensé aussitôt au fantôme de Charlotte. Au bout d'un moment, les pas se sont éloignés. Voulant m'assurer que j'étais bien réveillée, je me suis pincée –

avec succès !

Peu de temps après, j'ai entendu couler de l'eau. Un bruit d'eau qui coule, dans la maison, à 3 ou 4 heures du matin... Étrange, non ? Et il ne s'agissait ni des vagues ni d'une gouttière qui chuchote, car il ne pleuvait pas. Cela a duré quelques minutes, puis le silence est revenu.

J'ai fini par me rendormir, en me persuadant que je n'étais plus à une bizarrerie près.

Le lendemain, au petit-déjeuner, j'en ai parlé à mon oncle. Évidemment, à la lumière du jour, mon histoire semblait bien fade. Souriant et paternel, il a commenté :

– Tu sais, moi aussi, au début, quand je me suis installé ici, j'entendais un tas de bruits bizarres la nuit. Et je n'arrêtais pas de faire des cauchemars. Il m'a fallu du temps pour m'y habituer. Cela dit, j'espère que tu es en forme. Car une rude journée nous attend. Et pour commencer, nous devons mettre au point ton personnage !

– Oui, monsieur, répondis-je en m'inclinant cérémonieusement. J'ai prévu de me faire des nattes, que j'enroulerai en chignon dans une résille noire si j'en trouve une.

– Ce ne devrait pas être un problème, a-t-il dit en souriant. As-tu des habits qui conviennent à ta nouvelle situation ?

– Heu... non. J'ai juste un jean et un pantalon corsaire.

Il a secoué la tête.

– Il va falloir trouver autre chose. Je vais jeter un coup d'œil dans les affaires de Jeanne.

– Je... je crois que sa chambre est fermée à clé.

– Ce n'est pas un problème, j'ai un passe !

Une heure plus tard, je contemplais d'un air critique, dans le grand miroir mural du salon, le reflet d'une jeune fille sérieuse, qui aurait pu avoir vingt ans. Tout de noir vêtue, avec tablier et bonnet blancs. La jupe était un peu trop longue, Jeanne a également de plus grands pieds que moi, mais cela valait mieux que le contraire ! Des semelles et le problème a été réglé.

– Tu es parfaite, a commenté l'oncle Jerry, à mes côtés.

Je me suis tournée vers lui en battant des paupières d'un air ingénu :

– *Monsieur* le pense vraiment ?

– Oui. Toutefois, n'en fais pas trop, ma petite Mélanie.

– Mélanie ou Jeanne ?

Il a réfléchi un instant avant de répondre :

– Mélanie, c'est plus sûr ! Car je ne suis pas à l'abri d'une gaffe !



Le premier invité est arrivé en milieu d'après-midi.

Le professeur Bourgeois est un homme charmant, je dois le dire. La quarantaine, de taille moyenne, l'air jovial et, derrière de fines lunettes cerclées d'argent, un regard à la fois vif et aimable. Veste à damiers noirs et blancs, chemise blanche impeccable et nœud pap' en soie bleue.

Après avoir fait les présentations, mon oncle m'a laissée en sa compagnie, au salon. J'ai appris qu'il était belge et qu'il enseignait les SVT au lycée de Charleroi. Il est très positif, adore sa femme, ses deux enfants, son métier, la lecture, le cinéma, les blagues, les blagues belges surtout, qu'il raconte si bien que j'avais du mal à rester sérieuse et à tenir mon rôle. C'est un grand lecteur de romans policiers et de mangas et un adepte de la chasse aux papillons.

Son visage s'est éclairé lorsque je lui ai appris que c'était également mon cas.

– La série Détective Conan est étonnante. Ces énigmes rivalisent d'ingéniosité avec les plus grands spécialistes du genre... Tenez, par exemple, cette incroyable disparition de la victime dans un téléphérique, qu'on retrouve quelques secondes plus tard au sommet d'une statue.

Je n'ai pas entendu la fin de l'histoire, car la sonnette de l'entrée a retenti. J'ai introduit un solide gaillard d'une trentaine d'années habillé d'une veste safari. Un bel homme, aux yeux gris et cheveux noirs coupés en brosse, qui répond au nom de Bill Morane. Lui aussi s'est montré charmant. Et même un peu plus... Visiblement, je ne le laissais pas indifférent. Je m'en suis rendu compte notamment lorsque l'oncle Jerry s'est retiré dans la bibliothèque en compagnie du professeur Bourgeois.

À sa demande, je lui ai servi un whisky. Enfoncé dans son fauteuil, il m'a posé beaucoup de questions, qui m'ont mise un peu mal à l'aise, compte tenu de mon rôle.

Il semblait amusé par mon embarras. Une sorte de magnétisme se dégageait de lui. Surtout lorsqu'il évoquait son étonnant parcours. Il avait beaucoup voyagé, exercé quantité de professions. Barman à Chicago, chercheur d'or au Venezuela, guide dans le désert de la Mauritanie et j'en passe. Un véritable aventurier qui ne manque pas de charme.

Ne crois pas que je cherche à te rendre jaloux, my love. J'essaie juste de décrire le mieux possible ce personnage

fascinant. Sa passion pour les voyages et les grands espaces était communicative. J'avoue que ses aventures dans le désert et dans la forêt amazonienne m'ont fait rêver.

Je me suis troublée lorsqu'il m'a jeté d'un air à la fois sérieux et désinvolte :

– Si un jour l'aventure vous tente, mademoiselle, faites-moi signe ! Il serait dommage qu'une personne telle que vous se prive des instants magiques que j'ai connus en...

Le troisième invité s'est manifesté à cet instant. Il s'agissait en fait d'une invitée et, d'emblée, j'ai compris que ce n'était pas la personne la plus agréable du lot. Elle se nomme Mme Harper, frise la soixantaine et ressemble à une autruche fâchée. Du haut de son mètre soixante-quinze, elle m'a toisée avec dédain. Tailleur violet, chapeau assorti, son élégance n'adoucissait cependant pas la rigidité qui émane de sa personne. Ses mains étaient longues, noueuses, comme celles d'un homme. Il s'est avéré qu'elle est professeur de piano.

Or, je te le rappelle, il y a un piano dans le salon. Elle s'y est installée en fin de soirée, à la demande de mon oncle pour jouer du classique, Beethoven, Bach ou je ne sais quoi.

L'oncle Jerry et le professeur Bourgeois sont venus la saluer puis se sont retirés, suivis par Bill Morane, sous un vague prétexte relatif à ses bagages, me laissant seule avec la vieille taupe. L'envie ne me manquait pas de filer à mon tour, mais je ne pouvais décemment laisser seule notre invitée qui s'échinait à donner le meilleur d'elle-même. Ses longs doigts noueux couraient sur le clavier avec une dextérité étonnante.

Cette musique m'horripilait, et sa conversation – lorsqu'elle s'est arrêtée de jouer – ne m'a guère paru plus agréable. Froide, sèche, soupçonneuse, comme un policier s'adressant à un suspect. Elle m'a posé un tas de questions qui m'ont déstabilisée.

– Vous me semblez bien jeune, mademoiselle, pour tenir ce genre d'emploi. J'imagine que vous avez de bonnes références.

– Euh... oui. Personne n'a jamais eu à se plaindre de moi.

– Pourriez-vous me les montrer ?

– Vous montrer... mes références ? Eh bien...

La vieille harpie me tenait dans ses serres. J'ai bredouillé :

– En quoi cela vous intéresse-t-il ?

– On ne sait jamais ! J'ai des relations, des amis qui pourraient être intéressés par vos services.

J'ai improvisé.

– Je ne pense pas que mon oncl... je veux dire mon employeur, apprécierait. Adressez-vous à lui directement, ce

sera plus sage.

« Et voilà, ai-je pensé. La balle est dans le camp de l'oncle Jerry. Qu'il se débrouille ! »

– Plus sage, a-t-elle répété en me transperçant du regard. N'êtes-vous pas un peu jeune pour parler de sagesse ? Savez-vous seulement ce que réserve la vie ? Non, vous ne pouvez pas le savoir. La jeunesse d'aujourd'hui ignore la privation, les épreuves, la souffrance...

Prenant un air de circonstance, j'ai répliqué :

– Mon existence n'a pas toujours été rose, madame.

– Je parle de LA souffrance, mademoiselle ! Et non de ces juvéniles égratignures sentimentales ! La souffrance d'une mère qui a perdu son fils !

Sur quoi, elle s'est remise à jouer avec frénésie, plaquant de sinistres accords qui m'ont donné la chair de poule.

– Pour certaines personnes, a-t-elle ajouté, la musique peut aussi être une souffrance. Surtout pour celles qui aiment la musique...

À ce moment, j'ai songé que ça ne tournait pas rond dans sa tête. Mais je ne devais pas tarder à comprendre.

En sortant prendre l'air, je suis tombée sur Bill Morane qui fumait une cigarette près de la tour. Je lui ai rapporté les étranges propos de Mme Harper. Il a souri.

– Je vois. Elle vous a paru un peu timbrée, n'est-ce pas ? Il faut la comprendre, elle n'a pas eu de chance dans la vie. Non seulement elle a perdu son mari très jeune, mais également son fils unique, décédé d'une crise cardiaque. Cela s'est produit alors qu'elle donnait un récital. Un événement tragique, qui lui a fait perdre la tête. Elle est persuadée, depuis, que c'est la puissance suggestive de son jeu qui a provoqué la mort de son rejeton...

Après un silence, il a ajouté :

– Et elle est persuadée de pouvoir entrer en contact avec lui par le biais d'un médium. C'est d'ailleurs la raison de sa présence. Elle veut profiter des talents de mademoiselle LeStrange, une personne aux pouvoirs étonnants dont on dit le plus grand bien.

– Et vous, pourquoi êtes-vous ici ? ai-je demandé tout de go.

Bill Morane m'a enveloppée d'un sourire mystérieux avant de répondre d'une voix changée :

– Je suis venu motivé par la vengeance. Une des filles étranglées par le salopard qui sévit dans la région était l'une de mes cousines. Si je parviens à lui mettre la main dessus, croyez-moi, il passera un sale quart d'heure !

Sa froide détermination m'a donné la chair de poule.

C'est alors que le dernier visiteur, le colonel Leroc, est arrivé. Étrange personnage, grand, corpulent, moustachu et bourré de tics. Je t'en dirai plus sur lui la prochaine fois, je suis fatiguée à présent, je vais aller à l'essentiel.

Après le dîner, j'ai surpris le nouveau venu en train de s'entretenir à voix basse avec Bill Morane dans le salon. Me trouvant sur le pas de la porte, je ne parvenais pas à entendre ce qu'ils se disaient. Mais j'ai vu le colonel Leroc remettre discrètement un pli à Bill Morane, pli que ce dernier a glissé prestement dans la poche de sa veste. Ils avaient l'air de deux comploteurs et cela m'a intriguée.

Un peu plus tard, en servant un whisky à Bill Morane, j'ai fait mine de trébucher et je l'ai renversé sur sa veste. Devant mon désarroi – je n'ai pas ménagé mes effets, tu peux me croire ! – il a éclaté de rire.

– Remettez-vous, mademoiselle ! Il y a des choses plus graves dans la vie !

– Donnez-moi votre veste, ai-je bredouillé. Je vais la nettoyer...

Et c'est ainsi que j'ai pris connaissance du message suivant :
LA MORT SURGIRA EN HAUT DE LA TOUR.

9. Les soupçons du lieutenant Le Goff

Ce matin-là, au commissariat de Dinard, le brigadier Lambert rejoignit le lieutenant Le Goff dans son bureau. Le nez plongé dans un dossier, ce dernier le salua d'un geste.

– Ce n'est pas encore demain qu'on sera au chômage ! commenta Gaspar Lambert.

– Non, effectivement, répondit son supérieur sans relever la tête.

– Quelque chose de sérieux sous le coude ?

Le Goff eut une moue embarrassée.

– Tout dépend du point de vue. Hier soir, un petit plaisantin s'est amusé à taguer la voiture du maire. Il a tracé ses initiales en grosses lettres jaunes. Sur fond noir, tu imagines ce que ça donne...

– Il y en a qui ont le sens de l'humour ! Ce qui n'est pas toujours le cas, vous en conviendrez. Vous auriez déjà une idée sur l'identité du petit farceur ?

– Vaguement, répondit le lieutenant avec humeur. Encore qu'il y ait plusieurs candidats. Mais bon sang, nous avons mieux à faire que passer sur le gril des gamins oisifs !

Le brigadier eut un sourire matois.

– C'est toujours cette histoire d'étrangleur qui vous turlupine, n'est-ce pas ?

– Bien sûr. Tant qu'on n'aura pas coffré ce type, il va continuer...

Après avoir pris place en face de lui, Lambert demanda :

– Et rien de neuf concernant sa dernière victime ?

– Non. Lætitia Bléger randonnait dans la région et a été surprise par ce sale type. C'est tout ce qu'on sait. Comme pour les autres, l'enquête sur sa vie privée n'a rien donné. Enfin je ne vous apprends rien, Gaspar. Vous êtes dans le secret des dieux...

– Pas vraiment, chef.

Le Goff fronça le sourcil :

– Quoi ?

– Vous m'avez dit que vous aviez une petite idée, mais c'est tout !

Le lieutenant Le Goff haussa les épaules.

– Ce ne sont que des soupçons... Lors de l'enquête sur le meurtre de Jacqueline Leborgne, on m'avait conseillé de consulter un érudit en affaires criminelles et collectionneur de

romans policiers, qui habite près de chez moi, dans un hôtel isolé en bord de mer, à l'ouest de Dinard. C'est à mi-chemin des lieux où furent découvertes nos trois victimes.

– Et que vous a-t-il dit ?

– Rien de particulier. L'homme m'a bien accueilli. Il partageait même mon point de vue. Pour lui, le criminel agit sans le moindre mobile. Il tue pour le plaisir de tuer...

– Mais alors j'comprends pas, chef. C'est quoi, votre idée ?

Patrick Le Goff pinça les lèvres, embarrassé.

– Je ne sais pas... Il y avait quelque chose d'étrange dans son attitude... J'ai eu l'impression qu'il parlait de lui-même.

10. Une singulière expérience

9 juillet, 18 heures.

My love,

Hier, j'ai confié ma lettre au traiteur lorsqu'il a apporté le dîner. Il m'a promis de la poster avant la prochaine levée, conquis, paraît-il, par mon sourire irrésistible !

Aujourd'hui, je vais de nouveau faire appel à ses services. Il sera là dans moins de deux heures. Je me hâte donc de te relater la suite des événements. Après la déclaration d'oncle Jerry cet après-midi, je crains le pire !

Tu l'auras compris, la découverte du message que le colonel a confié à Bill Morane m'a fait froid dans le dos. Et il n'a fait que confirmer mes craintes : cette tour et son escalier en spirale sont maudits !

Hier soir, j'ai été incapable de trouver le sommeil, d'autant que les invités n'ont cessé d'aller et venir dans les escaliers jusque tard dans la nuit.

L'angoisse me tenaillait, comme au temps de mon enfance. Je me suis souvenue de la peur terrible que m'inspirait le grenier de mes grands-parents, peur que je ne parvenais à exorciser qu'en me jetant dans la gueule du loup... Étrange réaction que de vouloir guérir la peur par la peur, tu ne trouves pas ?

Vers 2 heures du matin, donc, je suis sortie de ma chambre, tremblante d'effroi, attirée comme un aimant par l'escalier de la tour. J'avais la pénible impression d'être épiée par des yeux invisibles.

La tour était froide et humide, un véritable cachot. Mieux valait ne pas me faire repérer en allumant l'électricité. En guise de lampe de poche, j'ai utilisé l'écran de mon portable. C'est efficace, ce truc-là ! Cela me permettait en tout cas de voir où je mettais les pieds.

Pas à pas, j'ai monté les marches métalliques de l'escalier qui se lovait autour de moi comme un serpent... Tandis que je me rapprochais de la chambre de Charlotte, j'avais l'impression que les parois se rétrécissaient dangereusement sur moi...

Si son fantôme m'était apparu à ce moment-là, je n'aurais été qu'à demi surprise.

Il ne s'est pas manifesté cette nuit-là. J'ai retrouvé la pièce telle que je l'avais vue la dernière fois, vide de tout occupant.

Je me suis traitée de triple sotte, mais j'étais rassurée. J'avais conjuré le sort, je pouvais désormais me remettre au lit !

Le lendemain matin, après avoir servi le petit-déjeuner à nos invités, je suis sortie et me suis arrêtée devant les voitures de nos hôtes. Celle du colonel, une Coccinelle couleur ivoire, avec capote noire, me plaît beaucoup. Elle est à la fois amusante et élégante. Mais je trouve le choix du colonel étonnant, cette voiture ne s'accorde guère à sa personnalité. J'en étais là de mes réflexions lorsque je l'ai entendu déclarer :

– Belle voiture, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Je me suis retournée, surprise. C'était la première fois que le colonel Leroc m'adressait la parole d'un ton enjoué. Comme à l'ordinaire, son visage était déformé de tics – son œil droit cligne sans cesse –, mais il m'adressait un franc sourire, denrée rare sur son visage austère orné d'une superbe moustache en croc, presque blanche comme ses cheveux. Il portait une veste de tweed marron, qui tranchait sur un impeccable pantalon crème.

– Oui, je l'aime beaucoup, ai-je dit en répondant à son sourire. Quand j'aurai mon permis, j'achèterai la même.

Tout en opinant du chef, il a tapoté l'aile du véhicule.

– Et c'est du solide, croyez-moi. Fabrication allemande. Elle tourne comme une horloge !

Là-dessus, il m'a expliqué que lui aussi avait eu le coup de foudre en la voyant pour la première fois. Jusqu'ici, il avait toujours fait confiance aux marques françaises.

– Mais, a-t-il ajouté d'un air sentencieux, il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis !

Cette remarque l'a lancé sur un autre sujet, et sur d'autres encore. Si bien que j'ai fini par apprendre pas mal de choses sur lui. Comme tout militaire qui se respecte, il a des idées bien arrêtées. Sur la politique étrangère notamment. Pour lui, l'Europe dort sur un volcan et, plus que jamais, la vigilance s'impose. Au fil de ses anecdotes, j'ai compris qu'il n'avait participé à aucun conflit important et que cela le minait. Un peu frustré, en somme, ce brave soldat ! Il n'attendait qu'une occasion pour donner libre cours à son vif penchant pour l'action. Il m'a cité ceux qui, à ses yeux, lui paraissaient nuisibles et qu'il conviendrait de mettre au pas, voire d'écraser comme des mouches.

Puis il a évoqué l'étrangleur. Il avait des yeux de fauve à ce moment-là.

– Si ce sinistre personnage me tombe entre les pattes, vous pouvez me croire, il n'en sortira rien d'autre que de la chair à

pâté !

Me rappelant la conversation que j'avais eue avec Bill Morane, je lui ai demandé s'il était apparenté, lui aussi, à une des victimes.

Il a posé sur moi un regard inquisiteur, avant de me questionner :

– Quelqu'un vous a parlé ? Morane, peut-être ?

– Non, monsieur.

– Mon colonel, a-t-il rectifié sèchement.

– Euh... oui, mon colonel. Enfin non, personne. C'est une simple supposition.

– Elle est pertinente. De toute manière, ce n'est pas un secret d'État. Oui, l'une de ces trois malheureuses était ma nièce. Ce monstre nous l'a prise, et jamais nous n'aurons la paix tant qu'il n'aura pas été mis hors d'état de nuire !

Plus encore que Morane, le colonel Leroc semble nourrir une haine féroce pour l'assassin. Lorsque je lui ai demandé si d'autres invités étaient touchés personnellement par cette série d'assassinats, il a répondu avec aplomb :

– Pas que je sache. Madame Harper est venue uniquement pour rencontrer Rose LeStrange. Quant au Belge, il n'est là que pour son divertissement. Tout ce qui est étrange l'intéresse. Il m'a confié qu'un de ses amis, auteur de romans policiers, comptait sur lui pour trouver de nouveaux sujets d'inspiration. Autrement dit, si cette affaire tournait au vinaigre, il ne serait pas douteux qu'un jour, j'apparaisse, passablement caricaturé, dans un de ses thrillers !

– Mais... Pourquoi voulez-vous que ça tourne au vinaigre ?

– On ne sait jamais, mademoiselle. Ma longue expérience m'a appris qu'on n'a jamais rien sans rien.

– Oui, bien sûr. Et Rose LeStrange ?

– Elle n'est là que pour faire la lumière sur...

– Vous la connaissez ?

Sur le point de me répondre, le colonel s'est brusquement ravisé.

– Je vous trouve bien curieuse, mademoiselle !

– Oh excusez-moi, colonel ! Ce n'était pas une question personnelle. Je voulais juste en savoir plus sur elle ! Tout le monde en parle en termes si élogieux...

– Rassurez-vous. Vous n'allez pas tarder à la voir... Elle devrait être là en fin de matinée.

En effet, Rose LeStrange s'est manifestée juste avant le déjeuner. Un taxi l'avait accompagnée. C'est une belle femme, grande et élancée, d'une trentaine d'années, au front ceint d'un

ruban de soie turquoise. Ses longs cheveux noirs bouclés flottaient librement sur ses épaules, recouvertes d'une cape bordeaux qui touchait presque le sol. Une mise peu discrète, mais ce qui frappait le plus, c'était le regard pénétrant de ses grands yeux bleus, frangés de longs cils noirs. Un maquillage adroit en soulignait l'intensité.

Elle a été chaleureusement accueillie par les autres. Cependant, leur civilité n'a pas été payée de retour. Avec des allures de reine s'adressant à ses sujets, elle s'est plainte de l'état déplorable des routes bretonnes, comme s'ils en étaient personnellement responsables.

Chargée de ses bagages, je l'ai conduite à sa chambre, qu'elle n'a quittée qu'à l'heure du thé. Elle se sentait trop lasse pour prendre un déjeuner en commun, et m'a précisé qu'elle se contenterait de quelques toasts et d'un peu de champagne que j'aurais l'amabilité de lui servir dans sa chambre.

À 5 heures sonnantes, j'ai servi le thé à ces dames et l'apéritif à ces messieurs au salon. Porto pour mon oncle et le colonel, bière pour l'aventurier et le professeur Bourgeois. Les regards étaient rivés sur l'oncle Jerry, qui nous avait promis une déclaration. L'instant était solennel, la tension palpable. Je l'avoue, j'étais aussi curieuse que nos hôtes.

Très cérémonieusement, il a pris la parole :

– Nous connaissons tous la raison de cette réunion extraordinaire : démasquer l'assassin qui, depuis deux mois, sème la terreur dans notre région. Certains d'entre vous ont des raisons particulières de lui en vouloir. D'autres, comme moi, veulent simplement que justice soit faite. Ce sont là des sentiments légitimes. Mais pourquoi vous avoir réunis dans ce vieil hôtel isolé ? Je laisse la parole à notre invitée d'honneur, mademoiselle Rose Lestrangle, célèbre médium, qui est la mieux placée pour répondre à cette question.

L'interpellée s'est éclairci la voix avant d'intervenir, le regard perdu dans le vague :

– Bien que je ne sois jamais venue ici, je suis persuadée qu'il s'agit d'un endroit très favorable pour démasquer l'assassin. Il s'agit en effet d'un lieu maudit, jadis frappé par le malheur, où sommeillent les forces occultes. Depuis que Charlotte Melvin y fut lâchement assassinée, les lieux n'ont pas retrouvé la paix. Ils sont peuplés d'esprits forts, assoiffés de vengeance, qui ne demandent qu'à m'aider dans ma tâche. J'ajoute que mon fluide récepteur sera à son paroxysme cette nuit, car Jupiter traversera la constellation du Scorpion, au milieu de laquelle il sera parfaitement positionné, entre vingt-deux heures et minuit.

– Oui, a approuvé l'oncle Jerry. C'est de toute évidence l'instant le plus favorable. À vingt-deux heures, donc, mademoiselle Lestrangle se rendra dans cette chambre au passé funeste, en haut de la tour. Les conditions seront optimales.

– C'est exact, a dit gravement le médium. Ces lieux qui ont été témoins de cet horrible drame vont me permettre d'arracher le masque de l'infâme...

Se tournant vers l'assemblée, l'oncle Jerry a expliqué :

– Mademoiselle Lestrangle s'isolera dans cette pièce, qui sera scellée le temps de l'expérience. Cela l'aidera à se concentrer et dissuadera les esprits contraires de l'importuner. À minuit, nous reviendrons lui ouvrir.

D'une voix exaltée, le colonel s'est tourné vers la médium.

– Vous pourrez nous dire alors qui est l'étrangleur ?

Elle a acquiescé d'une voix lointaine :

– Oui. Les doigts de l'au-delà m'auront dessiné ses traits. Son visage sera gravé en moi et je pourrai le reconnaître entre mille...

11. Les paroles s'envolent...

Les trois lettres de Mélanie étaient posées en évidence sur le bureau, bien alignées, comme le début d'une collection attendant la pièce suivante.

Posté à la fenêtre de sa chambre, Quentin guettait fébrilement l'arrivée du facteur. L'absence de son amie lui pesait toujours, mais surtout, elle avait piqué sa curiosité. Près de vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis son dernier courrier. Il n'avait pas cessé de ronger son frein, ressassant toujours les mêmes questions. Derrière quel masque se cachait l'étrangleur ? Était-ce l'un des membres présents ? Ce fameux médium réussirait-il à l'identifier ? Mélanie était-elle en danger ? Devait-il la rejoindre en Bretagne ?

C'était difficilement envisageable. D'abord, il aurait manqué à sa promesse. Ensuite, il se voyait mal débarquer au milieu de cette assemblée hétéroclite. On eût dit des gens d'une autre époque qui, à l'image de Mélanie, semblaient subir l'influence des lieux. À moins qu'elle se prenne pour une romancière et qu'elle s'amuse à embellir ses descriptions ? Voire à changer les noms ?

Cette idée aurait dû le reconforter. Il n'en fut rien.

Il scrutait la rue, à l'affût des cyclistes munis de grosses sacoches. Mais toujours personne. Et il était près de 11 heures...

Il se détourna et considéra les lettres. Il en prit une et l'examina avec émotion. Le simple fait de la toucher lui donnait l'impression d'établir un contact avec Mélanie.

Certes, si elle avait réussi à lui téléphoner, il eût été ravi d'entendre sa voix. Mais dans ce cas, elle ne lui aurait jamais écrit... Et il n'aurait jamais eu le bonheur de pouvoir la lire et la relire. Comme on dit si bien : *Les paroles s'envolent, les écrits restent...*

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il aperçut au-dehors un cycliste roulant à vitesse réduite sur le trottoir... le facteur !

Il sortit en trombe de sa chambre.

12. La chambre scellée

10 juillet, 17 heures.

My love,

Près de vingt-quatre heures se sont écoulées depuis que je t'ai envoyé ma dernière lettre. Vingt-quatre heures de cauchemar, de délire, de folie ! Je suis dans un état second. Je n'exagère pas, crois-moi, comme tu vas d'ailleurs pouvoir en juger. Je vais reprendre les événements tels qu'ils me sont apparus, tu te rendras mieux compte de ce que j'ai subi !

Jusqu'ici, l'ambiance à l'hôtel était morose et les invités ruminaient leur rancune ou leurs secrets. Il y avait pourtant des moments de détente, lorsque par exemple le professeur Bourgeois nous racontait une blague belge. Mais après la déclaration de mon oncle, l'atmosphère a radicalement changé, comme si un courant d'air glacial s'était engouffré dans cette vaste demeure. Les visages se sont fermés, on se parlait à peine. La singulière expérience que Rose LeStrange s'apprêtait à tenter occupait tous les esprits.

J'étais à cran. À l'heure du dîner, en faisant le service, j'ai laissé tomber une assiette aux pieds de Mme Harper, qui a poussé un cri strident. Assez étonnant de la part de cette maîtresse femme. Elle n'a pas manqué, bien sûr, de me faire une remarque désobligeante.

Ça n'a pas été ma seule bourde. Vers 21 heures, le colonel m'a commandé un porto. Or, il n'y en avait plus.

J'ai dû sortir pour aller chercher une bouteille dans la réserve. Là, j'ai fait tomber une bouteille de sirop, qui s'est brisée sur le sol. J'ai pesté, d'autant qu'il n'y avait pas grand-chose pour réparer les dégâts. Je me suis promis de revenir dès que possible.

En sortant, j'ai décidé de contourner le bâtiment afin de jeter un coup d'œil sur la tour. Bien qu'elle fût plongée dans l'obscurité, on voyait nettement ses contours sous la clarté argentée de la lune. Elle me paraissait immense, comme une flèche de cathédrale voulant crever les nuages. Le bruit du ressac et les plaintes du vent me murmuraient comme un mauvais présage. Un âpre frisson m'a parcourue.

De retour au salon, j'ai servi au colonel son verre de porto, en lui adressant mon plus beau sourire. Quel goujat ! C'est à peine

s'il m'a remerciée ! Comme les autres, il était plongé dans ses pensées.

Près de la cheminée, Rose Lestrangle ne bougeait pas plus qu'une statue. Elle avait l'air très concentrée. Les flammes du foyer se reflétaient dans ses grands yeux clairs, et accrochaient quelques paillettes d'or sur son ruban turquoise. La réussite de cette soirée reposait sur ses épaules, ce dont elle semblait parfaitement consciente.

Enfin, à 21 h 45, après un coup d'œil à l'horloge, l'oncle Jerry a déclaré que le moment était venu. Il s'est emparé d'une boîte qu'il avait rapportée un peu plus tôt, tandis que Rose Lestrangle empoignait le sac de voyage à côté d'elle. Dans l'entrée, elle a enfilé sa cape rouge, puis est sortie d'un pas résolu, sans même retenir la porte derrière elle. Nous l'avons suivie docilement, en file indienne.

Elle s'est arrêtée devant la tour, hésitante. L'oncle Jerry est intervenu pour la reconforter. Pointant son index vers la voûte céleste, il a déclaré :

– Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, mademoiselle. Regardez, le ciel nous est favorable. Jupiter s'apprête à pénétrer dans la constellation du Scorpion... Il ne peut rien arriver de fâcheux !

Tandis que nous scrutons le firmament, je me suis interrogée sur le bien-fondé de sa remarque. On voyait à peine les étoiles dans le ciel partiellement couvert. À la suite de Rose, nous sommes entrés dans la tour.

Mon appréhension grandissait à mesure que nous gravissons l'escalier à la queue leu leu. Grincements métalliques, bruits de pas démultipliés par l'écho, gémissements du vent...

La spirale entrait en mouvement, s'enroulait comme un serpent autour d'un arbre, prête à m'entraîner dans son sillage.

Enfin, nous sommes arrivés tout en haut. Tassés sur le palier, nous avons vu Rose prendre tranquillement possession des lieux. De son sac de voyage, elle a retiré un miroir, une boule de cristal, un vase, des fleurs séchées, et a disposé le tout soigneusement sur la petite table. L'oncle Jerry lui a demandé s'il devait ouvrir la fenêtre. Elle lui a fait signe que non. On se serait crus dans le Phantom Manor de Disneyland !

– Bien, a-t-il déclaré, songeur. Dans ce cas, je crois que nous pouvons vous laisser. Et n'oubliez pas de verrouiller la porte.

Rose a rajusté la position de la boule de cristal, puis a considéré l'ensemble d'un air critique. Dans cette pièce chichement éclairée par une applique murale au-dessus du lit, on distinguait à peine l'expression de son visage, mais on la

devinait grave et concentrée. Elle s'est levée, a gagné la fenêtre et s'est absorbée dans la contemplation muette des ténèbres.

L'oncle Jerry a hoché la tête d'un air entendu, avant de se retirer en fermant la porte derrière lui. Quelques secondes plus tard, nous avons entendu distinctement le grincement du verrou.

– Bien, bien, a-t-il dit d'une voix tendue. Si certains d'entre vous pouvaient reculer dans l'escalier, nous gagnerions un peu de place. Cela me facilitera la tâche.

Sur ces mots, il a ouvert la boîte, en a retiré des bâtonnets de cire, une bougie, un ruban et des ciseaux. Puis il a demandé à Bill Morane de l'aider. Ils ont coupé le ruban en trois. Chaque morceau a été tendu sur la porte et le montant du chambranle, puis dûment scellé de part et d'autre, grâce aux bâtonnets de cire qu'il avait fait fondre. Nous avons été invités à laisser l'empreinte d'un objet personnel sur chacun de ces scellés.

L'oncle Jerry, le premier, a utilisé une pièce de monnaie de collection extraite de son portefeuille.

Le professeur Bourgeois et Mme Harper se sont servis du médaillon qu'ils portaient au cou.

Bill Morane a fait appel à sa chevalière.

Après un moment de réflexion, le colonel Leroc a retiré son ceinturon et s'est servi de sa boucle.

Quant à moi, mon doudou, j'ai fait appel à ce ravissant porte-clés en forme de chat que tu m'as offert et qui ne me quitte jamais !

– Parfait, a énoncé sentencieusement l'oncle Jerry, une fois l'opération terminée. Ainsi, nous sommes sûrs que nul ne viendra perturber les méditations de mademoiselle Lestranger.

La pièce étant déjà verrouillée de l'intérieur, je me suis étonnée de toutes ces précautions. Mais j'ai gardé mes réflexions pour moi.

Après avoir consulté sa montre, l'oncle Jerry a demandé :

– Tout va bien, Rose ? Il est très exactement vingt-deux heures. Nous allons nous retirer.

L'interpellée a répondu d'une voix aiguë qui trahissait son agacement :

– Oui... Laissez-moi seule, à présent.

Sur ces mots, nous avons rebroussé chemin, sombres et silencieux comme si nous suivions un cortège funèbre. Nous n'étions restés qu'une dizaine de minutes dans cette tour humide et parcourue de courants d'air, mais j'étais glacée. La chaleur du salon m'a réconfortée. Cependant, je ne pouvais m'empêcher de penser à Rose Lestranger, restée seule là-haut,

dans cette pièce maudite. J'étais persuadée que le fantôme de Charlotte n'avait pas dit son dernier mot.

13. La tristesse d'Alexandre

She loves you, yeah, yeah, yeah...

Mû par un réflexe, Quentin lâcha la lettre qu'il était en train de lire et se jeta sur son portable.

– Allô ? Ah ! c'est toi, Alex...

Sa voix s'était soudainement infléchie. Il n'avait pu contenir sa déception, mais il se reprit rapidement :

– Tu m'as fichu un sacré choc, là !... Non, tu n'y es pour rien... Simplement, j'attendais un autre coup de fil... Je t'expliquerai... Oui, oui... C'est vrai, ça fait un bail qu'on s'est pas vus... Je sais... Sinon, ça va, mon vieux ?

– Bof, grésilla une voix atone dans l'écouteur. Je suis pas vraiment au mieux, là.

– Ah ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Eh bien... J'sais pas comment t'expliquer ça. Elle était bizarre, ces temps-ci...

– Lydie ? Il lui est arrivé une tuile ?

– À elle, non. C'est moi qui me suis pris la tuile...

– Attends ! Ne me dis pas qu'elle t'a...

– Si. Elle m'a plaqué d'un coup, sans un mot d'explication.

– Incroyable ! répondit Quentin d'une voix pénétrée, tout en riant sous cape.

Alexandre, le grand Alexandre, le bourreau des cœurs qui ne comptait plus les conquêtes et avait fait verser tant de larmes, venait d'être plaqué par une brunette qui de surcroît ne payait pas de mine ! C'était à hurler de rire.

Il prit cependant une voix de circonstance pour reconforter son ami, lequel lui expliqua en détail sa déconvenue.

– Je suis allé la voir ce matin, se lamenta-t-il. Je pensais encore pouvoir arranger le coup. Je lui ai dit que je l'aimais... Et tu sais ce qu'elle m'a répondu ? « Ôte-toi de mon soleil, tu me fais de l'ombre ! »

– Vraiment, elle a dit ça ?

– Oui. Enfin tu vois le genre, passablement limitée. N'empêche, je suis mal.

– Allons, ne t'inquiète pas, mon vieux. Tu connais le dicton : une de perdue, dix de retrouvées. Et pour un type comme toi, il faudrait plutôt dire vingt !

– Peut-être, mais quand même... Je suis vraiment mal, là, tu peux me croire.

– Oui, je sais. Ça passera. Si tu veux, viens me voir à

l'occasion, on en discutera.

– En fait, c'est même pas pour ça que je t'appelais. J'avais un autre truc à te dire, mais j'ai oublié...

– C'est pas grave, Alex. Tu me rappelles quand tu veux. D'accord ? Il faut que je te laisse. Je suis un peu à la bourre. Salut vieux ! Et surtout te bile pas pour une nana ! Elles n'en valent pas la peine...

Après avoir raccroché, Quentin poussa un profond soupir de soulagement, il avait réussi à couper court. Il eut une dernière pensée pour son ami, estimant qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait, puis se replongea avec avidité dans sa lecture.

14. Les esprits se fâchent

J'étais installée près du feu, perdue dans mes pensées, lorsque Bill Morane s'est approché de moi. Il a posé une main réconfortante sur mon épaule.

– Soyez confiante, jeune demoiselle. Dans deux heures, tout sera terminé. Et nous connaissons l'identité de ce monstre !

Bien que l'aventurier semblât sûr de lui, j'étais loin de partager son optimisme. Je me suis tournée vers lui. Je n'avais pas oublié l'inquiétant message que le colonel lui destinait. Prise d'une inspiration, je lui ai soufflé à voix basse :

– *La mort surgira de la tour...*

Il a semblé frappé par la foudre. Les yeux arrondis par la surprise, il a reculé pour mieux me considérer. Le coup avait manifestement porté, et j'étais curieuse de savoir ce qu'il allait me répondre. Sa réponse a dépassé tout ce que je pouvais imaginer.

– Vous êtes très belle, Mélanie.

– Pardon ?

– Oui, très belle. J'ai rarement rencontré une personne aussi ravissante que vous. Vous êtes... différente des autres. Je sais que l'instant ne se prête guère à ce genre de remarque, mais... mais je tenais à vous dire ce que vous représentez pour moi.

Il a dégluti à plusieurs reprises et s'est incliné respectueusement en prenant congé :

– Je vous prie de bien vouloir m'excuser, mademoiselle. Je... je... À bientôt.

Là-dessus, il a tourné les talons et quitté le salon.

C'était à mon tour d'être frappée par la foudre. Sa réaction me semblait plus insolite que tous les événements survenus depuis mon arrivée à l'hôtel. Avait-il soudain perdu la raison ?

D'étranges accords ont interrompu le cours de mes réflexions. Mme Harper venait de s'installer devant le piano qu'elle n'allait plus quitter pendant un bon moment. L'instant était vraiment mal choisi. Était-elle, elle aussi, frappée par la folie ? À moins que ce ne fût moi, rien que moi ?

L'espace d'un instant, j'ai revu les cases d'un album de Tintin, où un mystérieux fakir armé d'une sarbacane criblait ses ennemis de fléchettes pour leur inoculer un poison qui rend fou.

Le colonel Leroc a eu en revanche une réaction normale. Il a rapidement pris congé après avoir marmonné quelque excuse.

Une fois de plus, je me suis retrouvée seule en compagnie de la musicienne en plein délire créatif. Je ne tenais pas à l'écouter. De plus, j'avais envie de dire quelques mots à mon oncle.

La pendule marquait dix heures et quart. Avant de refermer la porte derrière moi, je me suis retournée pour jeter un dernier coup d'œil. Dans le grand miroir mural, j'ai aperçu le reflet de l'artiste, dont les doigts couraient frénétiquement sur le clavier. Folle à lier, ai-je diagnostiqué. Puis je suis entrée dans la bibliothèque.

Un homme se tenait devant un des rayonnages du fond, qui a eu une réaction furtive en m'entendant arriver. Il s'est hâté de ranger ce qu'il consultait – sans doute un livre – et a fait volte-face. Ce n'était pas mon oncle, mais le professeur Bourgeois, qui a tenté de dissimuler son embarras par un large sourire.

– Ah ! c'est vous, mademoiselle Mélanie ! s'est-il exclamé en levant les bras. Quelle heureuse surprise ! Je... je ne savais que faire pour tromper le temps... Je me suis dit qu'un petit tour dans la bibliothèque de notre hôte...

On aurait cru un gamin pris la main dans le sac. Or, ce n'était pas la première fois qu'il se retrouvait seul dans la bibliothèque de l'oncle Jerry pour examiner sa collection.

– Pas de problème, ai-je répondu. Au fait, vous n'auriez pas vu mon patron ?

Il souriait toujours lorsque je suis parvenue à sa hauteur. Son visage s'est empourpré.

– Euh non... a-t-il balbutié. Je ne l'ai pas vu ici ni ailleurs.

Là encore, je me suis senti pousser des ailes de détective.

– Vous êtes un spécialiste du mystère, monsieur Bourgeois, n'est-ce pas ? Ou plutôt des crimes mystérieux ?

En rajustant son nœud papillon, il a bredouillé :

– Euh... oui, si l'on veut.

– J'imagine que l'affaire de ce mystérieux étrangleur vous passionne ?

– Bien sûr. Comme tout le monde ici.

– Ne seriez-vous pas parent de l'une des victimes, par hasard ?

Son sourire de façade a soudain disparu. Il m'a enveloppée d'un regard scrutateur en me répondant d'une voix sifflante :

– À quel jeu jouez-vous, mademoiselle ?

J'ai frissonné.

– À la chasse aux papillons, ne l'avez-vous pas compris ? ai-je rétorqué en me reprenant.

Tandis qu'il ouvrait des yeux ronds, je l'ai planté là, très satisfaite de ma réplique. Puisque tout le monde semblait

atteint de folie, autant se mettre au diapason !

J'ai finalement retrouvé l'oncle Jerry dans la cuisine, occupé à faire la vaisselle.

– Te voilà enfin ! s'est-il exclamé. Aurais-tu oublié tes fonctions ?

M'emparant d'un torchon, j'ai soupiré :

– Non. Mais je crois que c'est plutôt une infirmière que tu aurais dû engager, cet hôtel est un asile de fous !

Sur quoi, je lui ai rapporté mes derniers entretiens avec ses hôtes. Le tout sur fond musical, car Mme Harper s'était remise au clavier. Il m'a écoutée d'une oreille distraite, à la fois songeur et amusé. Lorsque j'ai terminé, il a commenté :

– Tu as été parfaite jusqu'ici, ma petite Mélanie, je suis très fier de toi. Je comprends d'ailleurs que certains te complimentent pour ta beauté. Tu es en effet ravissante. Ne te pose pas trop de questions...

– Sois belle et tais-toi, c'est cela, n'est-ce pas ?

– Allons, ne te fâche pas. Ces gens-là ont tous, tu l'as compris, des raisons particulières d'attendre avec impatience le verdict de mademoiselle Rose...

– Peut-être. Mais le professeur Bourgeois m'a fait une drôle d'impression ! Il a caché quelque chose lorsque je suis entrée dans la bibliothèque. Était-ce bien un livre ? Je n'en suis plus très sûre, à présent.

– Quoi, alors ?

– Je l'ignore. Un revolver peut-être, un poignard ?

– Mon Dieu ! Quelle imagination !

– Dans un tel climat, est-ce étonnant ?

– Non, je le reconnais. Mais je ne vois pas trop où tu veux en venir.

– Qui nous dit, par exemple, que ce professeur Bourgeois n'est pas mal intentionné ?

– Mal intentionné ? Sois plus précise.

– Et s'il était l'étrangleur et qu'il n'attende qu'une occasion pour zigouiller mademoiselle Rose ?

– Lui, l'étrangleur ? s'est-il esclaffé. C'est absurde. Il est incapable de faire du mal à une mouche !

– Lui ou un autre, peu importe !

L'oncle Jerry a haussé les épaules en se tournant vers la pendule murale, qui indiquait près de onze heures.

– Nous serons fixés dans une heure. En attendant, nous serions bien inspirés de terminer cette vaisselle.

Son flegme amusé me donnait envie de l'étrangler ! Et la lancinante mélodie de Mme Harper continuait de m'écorcher

les nerfs. Ce dont je lui ai fait part.

– Va lui proposer un rafraîchissement, répondit-il. Cela nous fera une pause !

Je me suis exécutée aussitôt. Cinq minutes plus tard, j'étais de retour :

– Elle a accepté un verre de brandy, mais j'ai bien peur que...

Je n'ai pu terminer ma phrase. Elle s'était remise à jouer, avec un entrain de mauvais augure. L'oncle Jerry a haussé les épaules, amusé. Nous n'avons pas été très loquaces la demi-heure suivante, mais efficaces. À 23h 45, la cuisine était impeccable. L'oncle Jerry m'a remerciée, puis nous sommes passés dans le salon. Entre-temps, le colonel Leroc et le professeur Bourgeois s'étaient joints à Mme Harper, qui a eu le bon goût de s'arrêter de jouer en nous voyant entrer.

– Morane n'est pas là ? a demandé l'oncle Jerry en fronçant les sourcils.

– La dernière fois que je l'ai vu, a déclaré Mme Harper sur un ton de vive désapprobation, il était dans cette pièce en compagnie de Mélanie, avec laquelle il s'entretenait de manière un peu familière. Ce qui ne semblait pas déplaire à cette jeune personne...

Elle a rivé sur moi un regard désapprobateur tandis que le colonel grommelait :

– Moi non plus, je n'ai pas vu Morane.

– Ni moi, a confirmé le professeur Bourgeois. Je suppose qu'il est dans sa chambre.

L'oncle Jerry m'a demandé de m'en assurer. J'ai obtempéré. Après avoir vainement frappé à sa porte, je suis entrée. La pièce était vide.

– Bon, a commenté l'oncle Jerry, manifestement contrarié, lorsque je lui ai annoncé que je n'avais pas trouvé Bill Morane. Nous n'allons pas l'attendre. Il est temps de rejoindre mademoiselle Rose.

Il devait être minuit lorsque nous nous sommes engagés pour la seconde fois dans l'escalier en spirale. Une sourde appréhension me tenaillait qui s'est dissipée à la vue des scellés intacts. Un rai de lumière filtrait au bas de la porte.

L'oncle Jerry a paru rassuré. Il a frappé doucement, tout en demandant :

– Mademoiselle Lestranger, vous êtes là ? Tout va bien ?

Seule la rumeur de la mer lui a répondu. Il a réitéré son appel, sans plus de succès.

– Pas de panique, a-t-il déclaré d'un ton peu convaincant. Elle doit être concentrée sur son expérience. Profitons-en pour

examiner les scellés.

Il a extirpé une loupe de sa poche. Quelques secondes plus tard, il hochait la tête d'un air concluant, et nous proposait de vérifier l'état des scellés. Ils étaient intacts. Mais le silence prolongé de Rose Lestrange ne me disait rien qui vaille.

À son tour, le colonel a appelé la jeune femme, d'une voix martiale.

N'obtenant pas de réponse, il a alors tourné la poignée, en vain. La porte était toujours solidement verrouillée. Il l'a martelée du poing avec violence, sans plus de résultat.

– Que proposez-vous, Jerry ? a-t-il demandé d'une voix sourde. Je crois que nous n'avons pas le choix.

Mon oncle a approuvé d'un air grave, puis le colonel nous a ordonné de nous écarter. Il a projeté ses quatre-vingt-dix kilos contre le battant, qui n'a cédé qu'après deux nouveaux assauts.

– Bon sang, a-t-il grommelé en repoussant péniblement le panneau défoncé. On dirait que quelque chose bloque derrière.

Comme nous pûmes le constater l'instant d'après dans une chambre mise à sac, c'était le corps inerte de Mlle Lestrange qui bloquait la porte.

Le colonel s'est penché vers elle pour un bref examen, au terme duquel il a tourné vers nous un visage livide.

– Elle a été étranglée...

15. « Rappelle-moi, c'est important »

Quentin fut irrité en entendant une fois de plus brailler les Beatles. À coup sûr Alexandre cherchait à le rappeler !

Il tourna la tête vers son portable, reconnut le numéro de son ami sur l'écran et attendit patiemment la fin de la musique.

« Désolé, mon vieux, songea-t-il. Ce n'est vraiment pas le moment de venir chercher du réconfort auprès de moi. Il y a beaucoup plus grave ! »

Un meurtre. Une nouvelle femme étranglée ! Bon sang, dans quel guêpier Mélanie s'était-elle fourrée ? se demanda-t-il avec angoisse.

Le front moite, la bouche sèche, il sortit et gagna la cuisine pour y boire un verre d'eau. De retour dans sa chambre, il fut accueilli par un bip de son portable, dont l'écran indiquait : « Un nouveau message ».

Il pianota sur le clavier et lut : « Rappelle-moi. C'est important. Alex. »

Important ? Laisse-moi rire ! songea-t-il. Tu attendras, mon vieux !

Après s'être jeté sur le lit, il s'empara du feuillet suivant.

16. L'inspecteur Brown

Vingt minutes plus tard, nous nous sommes retrouvés dans le salon.

Des images tourbillonnaient dans mon cerveau en déroute... Je revoyais l'escalier en spirale, comme dans un film noir et blanc, à la lueur d'un projecteur hésitant. Une lumière spasmodique éclairait les marches que nous gravissions, tandis que nous nous rapprochions de la chambre maudite.

Puis l'étonnant silence de Mlle Lestrangle...

La vérification des scellés...

La porte enfoncée par le colonel...

La découverte du cadavre.

Tandis que l'oncle Jerry et le colonel examinaient le corps, Mme Harper, le professeur Bourgeois et moi étions restés sur le pas de la porte, considérant avec stupeur la chambre dévastée.

Le lit avait été sauvagement défait, la chaise renversée. Sur le sol, le miroir et le vase gisaient brisés. La boule de cristal avait roulé dans un coin, fendue. Les carreaux de la fenêtre avaient également volé en éclats, laissant pénétrer un violent courant d'air. Seule l'applique murale, toujours allumée, avait été épargnée.

Perplexe, l'oncle Jerry s'était approché de la fenêtre pour s'assurer de la solidité des barreaux, puis avait haussé les épaules.

– Ils sont intacts, avait-il grommelé. Comment diable l'assassin a-t-il pu entrer et sortir d'ici ? C'est incroyable. Mademoiselle Lestrangle ne s'est pas étranglée toute seule !

– Non, bien sûr, avait répliqué le colonel. Visiblement, il y a eu lutte. La malheureuse s'est débattue avec courage et... Mais voyez là. Le cadran de sa montre-bracelet est brisé.

– Les aiguilles sont arrêtées.

– Oui, et elles indiquent l'heure du crime : 23 heures.

Passant une main nerveuse sur son front, l'oncle Jerry avait décrété :

– Bon, ne touchons à rien. Il faut alerter la police sans plus tarder.

Lorsque nous sommes revenus au salon, l'oncle Jerry s'est immédiatement emparé du téléphone. Chose curieuse, il est parvenu à joindre immédiatement la police, mais à cet instant plus rien ne m'étonnait.

Après avoir raccroché, il a déclaré en se frottant les mains :

– Nous avons de la chance ! L'inspecteur Brown est dans le secteur. C'est un as, je le connais de réputation. On m'a promis qu'il serait là dans moins d'une demi-heure.

Quelle chance ! me suis-je dit avec amertume. Mme Harper, qui avait pris coup sur coup deux remontants, s'était allongée sur le canapé, redoutant une défaillance. Le colonel, monsieur Bourgeois et l'oncle Jerry tournaient comme des lions en cage. Et que penser de Bill Morane qui brillait toujours par son absence ?

Bien que la réponse s'imposât, je la repoussais de toutes mes forces. D'autres se montrèrent moins hésitants.

– Il est encore un peu tôt pour échauder des hypothèses, a ruminé le colonel en triturant ses moustaches. Néanmoins, le mobile de ce meurtre est clair comme le jour.

– Et quel est-il ? a demandé le professeur Bourgeois d'un air sceptique.

– L'étrangleur a réduit au silence celle qui était sur le point de l'identifier !

– Je vous vois venir, colonel. Dans ce cas, il ne serait pas illogique de penser que l'assassin est parmi nous...

– On ne peut rien vous cacher, monsieur le professeur !

– Méfiez-vous des conclusions hâtives.

– Des conclusions hâtives, croyez-vous ? Et que pensez-vous de la disparition de Morane ? Il semble avoir filé comme s'il avait le diable aux trousses !

– C'est étrange, certes, mais de là à penser qu'il est coupable...

Tel un juge énonçant une sentence, le colonel a tranché :

– Pour moi, sa fuite est un aveu.

L'atmosphère était devenue franchement pesante. Je suis allée prendre l'air. Dehors, j'ai songé à la bouteille de sirop brisée. Je suis retournée dans la réserve, j'ai mis les débris de verre dans un sachet plastique et j'ai épongé tant bien que mal le sirop avec du papier. À la fin de l'opération, il n'en restait plus pour m'essuyer les mains. Je suis sortie afin de jeter le tout à la poubelle, qui se trouve sous un appentis à l'arrière de l'hôtel.

J'ai aperçu alors la tache claire de la Coccinelle du colonel. Dans le coffre, il y avait sûrement un chiffon. Hélas ! il était fermé. J'ai maudit intérieurement le colonel. Tout était de sa faute. Heureusement, les portières n'étaient pas verrouillées. À tâtons, j'ai trouvé sur la banquette arrière un long chiffon laineux avec lequel, sans état d'âme, je me suis essuyé les mains avant de le jeter dans la poubelle, estimant plus prudent de le

faire disparaître.

Puis je suis retournée au salon. Quelques minutes plus tard, la sonnerie de l'entrée retentissait avec insistance.

– Ce doit être l'inspecteur Brown, a déclaré l'oncle Jerry. Bon sang, il n'a pas perdu de temps !

C'était le moins qu'on puisse dire, ai-je pensé. Il était à peine 1 heure moins 20. L'homme barbu qui s'est présenté quelques instants plus tard dégageait une impression d'énergie débordante. Il est entré dans la pièce en trombe. Et l'on devinait sans peine sa profession. Il portait un imperméable aussi sombre que sa mine et un feutre rabattu sur les yeux.

L'expression de son regard, sous ses sourcils broussailleux, était encore plus sévère que celle du colonel. Il semblait avoir une quarantaine d'années.

Il a retiré son chapeau pour nous saluer brièvement, puis a écouté attentivement les explications du maître des lieux.

Après quoi, il a hoché la tête avec un air de matou rusé :

– Drôle d'histoire... À vous entendre, le crime aurait été commis par un courant d'air !

Là-dessus, il a consulté sa montre avant d'ajouter :

– Mon équipe ne sera pas là avant une heure. En attendant, je vais jeter un coup d'œil sur les lieux du drame, histoire de me faire une idée. Que personne ne bouge d'ici.

Il s'est éclipsé aussi soudainement qu'il était arrivé. À son retour, un quart d'heure plus tard, il avait un air renfrogné qui ne présageait rien de bon. Il nous a demandé d'un ton sceptique :

– Et vous dites n'avoir touché à rien ? N'avoir déplacé aucun objet ?

Après avoir écouté nos témoignages avec méfiance, il a déclaré :

– Admettons. Mais je vous préviens tout de suite, l'affaire se présente très mal pour vous. Car la police ne croit guère aux histoires de fantômes !

– En ce qui me concerne, a répliqué le colonel, je pense plutôt à un nouveau crime de l'étrangleur.

– Et comment aurait procédé l'assassin, selon vous ? a rétorqué le policier. À la rigueur, on peut imaginer qu'il était déjà sur les lieux, caché sous le lit par exemple, avant que mademoiselle Lestranger ne s'enferme dans cette pièce. Mais par où se serait-il échappé ? La fenêtre est infranchissable. Quant à la porte, elle l'était tout autant si l'on s'en réfère à vos témoignages.

– Nous tous ici présents sommes prêts à jurer sous serment ce

que nous vous avons rapporté ! a affirmé l'oncle Jerry avec hauteur.

L'inspecteur Brown a promené sur nous un regard lourd de soupçons avant de répliquer :

– Ce ne serait pas la première fois que les témoins d'un crime sont les complices de l'assassin, croyez-en mon expérience...

– Voyons, inspecteur, a plaidé le professeur Bourgeois. Réfléchissez. Nous nous connaissons à peine. Et regardez cette innocente jeune fille... Elle serait incapable d'être impliquée dans un tel complot, non ?

L'innocente jeune fille, c'était moi, bien sûr. Or, de toute évidence, le policier était loin de partager son point de vue. Son œil inquisiteur braqué sur ma personne en témoignait.

– C'est à voir, a-t-il grogné. Néanmoins, je vais supposer, *a priori*, que vous dites vrai. Dans ce cas, vous conviendrez que nous sommes en présence d'un crime soigneusement mis au point par un assassin machiavélique. Un de ces fameux crimes impossibles que les spécialistes appellent *meurtres en chambre close*...

Si son intention était de nous déstabiliser, il y est parvenu, surtout lorsqu'il nous a désignés tour à tour d'un index accusateur :

– Et ce crime a forcément été commis par l'un d'entre vous !

Nul n'a fait de commentaire, tandis qu'il allait et venait devant la cheminée, les mains croisées dans le dos.

– Bien. Je vais commencer par passer en revue vos alibis respectifs, aux alentours de 23 heures, heure présumée de la mort de la victime.

Là-dessus, il a sorti un calepin de sa poche et a noté soigneusement nos déclarations. L'opération terminée, il a résumé :

– Madame Harper est hors de cause. Elle n'a pas cessé de jouer au piano, de 22 h 15 à 23 h 45, précisément. Tout le monde l'a entendue. Et vers 23 heures, elle a été vue par Mélanie, venue lui proposer un rafraîchissement. Mélanie est donc également disculpée, d'autant qu'elle était en compagnie de son employeur, dans la cuisine, de 22 h 30 à 23 h 45. De ce fait, Jerry Lemaître possède lui aussi un alibi inattaquable, si l'on excepte les trois ou quatre minutes où la domestique s'est absentée pour servir un brandy à madame Harper. Ce qui n'aurait pas suffi pour commettre un tel meurtre. Il aurait à peine eu le temps de monter jusqu'en haut de la tour. En revanche, deux personnes sont incapables de justifier leur emploi du temps entre 22 h 30 et 23 h 30. Il s'agit du colonel

Leroc et du professeur Bourgeois.

– Vous oubliez Bill Morane ! s'est offusqué le colonel ! Lui non plus n'a pas d'alibi. De plus, il s'est volatilisé...

– Je ne l'ai pas oublié, rassurez-vous.

– C'est l'étrangleur, ne cherchez pas plus loin, s'est emporté le militaire. D'emblée, j'ai trouvé ce type bizarre. Je n'ai d'ailleurs jamais cru à son histoire de cousine qui aurait été une des victimes du tueur. Il s'agissait d'une ruse grossière pour justifier sa présence.

– Je pourrais vous retourner la remarque, colonel. Car vous prétendez être l'oncle d'une des victimes...

– Oui, je l'affirme. Et ce sera facile à vérifier !

– Nous verrons, nous verrons. Cela dit, j'admets que ce Bill Morane paraît éminemment suspect. À mon avis, il doit bénéficier ici d'une complicité. Quelqu'un qui était présent lors de la découverte du crime, quelqu'un qui a pu faire disparaître discrètement un indice déterminant. Un indice qui nous révélerait le mode opératoire du criminel...

– Mais qui ? questionna sèchement l'oncle Jerry.

En plissant les paupières, le policier s'est lentement tourné vers moi :

– Quelqu'un avec qui il avait, aux dires de tous, des affinités particulières...

Je me suis redressée dans mon siège, bredouillant :

– Comment ? Enfin c'est insensé !

J'ai désespérément cherché du secours autour de moi. En vain. J'étais cernée de regards soupçonneux, y compris celui de l'oncle Jerry. Le sang m'est monté au visage. J'avais l'impression de suffoquer. Plus je m'expliquais, moins on me croyait.

J'ai alors décidé de passer à l'offensive, accusant tour à tour le professeur Bourgeois, que j'avais surpris en train de cacher quelque chose dans la bibliothèque, le colonel, qui était forcément impliqué puisqu'il avait averti Morane du crime en préparation, comme en attestait son message : « La mort surgira en haut de la tour ». Et Morane qui avait disparu...

Je martelais mes mots avec tant de force que l'inspecteur s'est approché de moi pour me calmer. Sa voix était métamorphosée lorsqu'il m'a dit :

– Allons, jeune fille, ne vous énervez pas...

Là-dessus, il a arraché sa barbe, puis ses sourcils. C'est alors que je l'ai reconnu : Bill Morane !

C'en était trop. Ma raison vacillait. Les murs du salon ont tangué. Les visages autour de moi ont tourbillonné, emportés

par une affreuse spirale... J'ai perdu connaissance.

Lorsque je suis revenue à moi, allongée sur le canapé, j'ai entendu la voix lénifiante de l'oncle Jerry, qui me parvenait par bribes :

– Mélanie... ma petite Mélanie... C'est moi, oncle Jerry... Rassure-toi... Personne n'a été assassiné... Mademoiselle Lestrangé a fait semblant d'être morte... Tout cela n'était qu'un jeu... Une murder party !

17. Cluedo

Une murder party, un simple jeu, une farce... Voilà à quoi se résumait toute l'affaire !

Quentin secoua la tête de dépit, puis partit d'un immense éclat de rire. Il riait de soulagement, et surtout de lui-même : s'il avait été plus malin, il aurait flairé la supercherie ! Ce message mystérieux, ces comportements outranciers, ces personnes voulant venger les victimes, cette théâtrale expérience dans la tour, tout aurait dû le mettre sur la voie.

Des passionnés d'énigmes et de polars s'étaient tout simplement donné rendez-vous chez l'oncle Jerry pour jouer aux détectives. Avec le recul, cela lui paraissait limpide. Ils interprétaient des personnages. Un colonel en retraite, un aventurier, un chasseur de papillons, une diseuse de bonne aventure, qui s'appelait de surcroît mademoiselle Rose. Ils semblaient tout droit sortis d'un roman d'Agatha Christie ou d'un jeu de Cluedo !

Souriant, Quentin leva la tête. En haut de son étagère trônait une vieille boîte de Cluedo, auquel il adorait jouer lorsqu'il était enfant. Il se mesurait à son père, qui prenait le jeu très au sérieux, alors que sa mère plus diplomate se contentait de participer. Au début, M. Leroux imposait sa loi et semblait invincible. Puis peu à peu, Quentin lui avait tenu tête, avant de parvenir à inverser les rôles, se vengeant ainsi secrètement de longues années de supériorité paternelle. Il se souvenait que les défaites du maître de maison amusaient sa mère. Tout cela était loin, désormais, mais il en gardait un excellent souvenir.

Rasséréné, il s'empara des quelques feuillets restants. Le suspense venait de tomber d'un coup, songea-t-il presque à regret. Bien que la fin du récit de Mélanie s'annonçât beaucoup moins haletante, il avait hâte de poursuivre sa lecture...

18. Coup de théâtre

L'explication du mystère tenait donc en deux mots : murder party !

Il m'a fallu quelques instants pour mesurer l'ampleur de ma méprise, mais l'oncle Jerry s'est chargé de dissiper rapidement les brumes qui enveloppaient ma cervelle malmenée. Organiser des murder parties était l'un de ses hobbies. En tant que spécialiste du mystère, on le sollicitait régulièrement pour ce genre de distractions, d'autant que son hôtel constituait un cadre idéal. L'oncle Jerry, ou une tierce personne, préparait une trame, donnait des consignes secrètes aux participants – victime, assassin et suspects – et il ne restait plus qu'à fixer une date pour jouer aux détectives l'espace d'un week-end. Chacun avait un rôle particulier à tenir, qui correspondait en la circonstance à toutes les attitudes bizarres que j'avais pu noter chez eux.

– Tu comprends, Mélanie, m'a expliqué l'oncle Jerry avec sollicitude, j'étais bien embarrassé lorsque Jeanne Crémier est tombée malade, mais aussi très soulagé lorsque tu as accepté de la remplacer. Je me suis demandé s'il fallait te mettre au courant. Après mûre réflexion, j'ai pensé que tu serais plus naturelle si tu restais dans l'ignorance. Et que ce serait beaucoup plus excitant pour toi, qui craignais de t'ennuyer !

– Et j'ai marché à fond, ai-je soupiré.

– Disons que tu t'en es très bien tirée... enfin jusqu'ici. Nos hôtes t'ont prise pour une participante. Ils n'ont pas deviné que tu étais ma nièce.

– Oui, mais eux savaient que ce n'était qu'un jeu !

– C'est vrai. Ils avaient cet avantage sur toi.

Je me suis tournée vers « l'aventurier » Bill Morane avec un regard de reproche.

– Bravo, vous avez remarquablement tenu votre rôle. Vos tribulations à travers le monde m'ont vivement impressionnée...

– Comme vous le dites si bien, c'était mon rôle, a-t-il répondu avec un sourire d'excuse.

– Votre rôle ou un de vos rôles ? Car vous étiez également policier !

– Oui. L'aventurier, le policier, mais aussi l'assassin ! Cela, bien sûr, devait constituer la surprise finale. Toutefois vous avez un peu hâté le dénouement. Lorsque je vous ai vue vous

énervé, j'ai compris que... enfin qu'il valait mieux laisser tomber les masques plus tôt que prévu.

– Bill Morane, est-ce vraiment votre nom ?

– Presque. En fait, je m'appelle Robert Morane, moniteur de voile aux Glénan, pour vous servir, Mélanie.

– Enchantée, ai-je répondu d'une voix glaciale. J'y pense, ce message que vous a secrètement remis le colonel...

– Et que vous avez très finement intercepté !

Le colonel est intervenu avec un air entendu :

– Il lui signalait l'endroit où devait avoir lieu le meurtre. Car voyez-vous, c'est moi qui ai concocté ce petit scénario...

– Petit scénario... Vous êtes trop modeste. C'était intrigant à souhait ! Mais cela m'étonne que ce soit vous. Je pensais plutôt que mon oncle était l'auteur de ce mauvais canular...

– Non. Comme les autres, il suivait à la lettre mes instructions. Monsieur Lemaître m'a simplement suggéré le thème général, proche de l'actualité, avec cet étrangleur qui hante la région. Sachez par ailleurs qu'il n'y a pas d'erreur sur mon patronyme et que j'exerçais bien les fonctions de colonel avant de prendre ma retraite. Et inutile de préciser, je pense, que je n'ai aucune parenté avec les victimes... et que j'ai légèrement forcé les traits de mon personnage.

– Moi aussi, a confessé Mme Harper en m'adressant un sourire malicieux. Et même beaucoup. J'ai deux grands enfants qui se portent à ravir et qui m'en voudraient, je crois, s'ils connaissaient mon penchant pour ce genre de distraction !

– En ce qui me concerne, tout est vrai, intervint le professeur Bourgeois, semillant comme à son ordinaire. Sauf que je suis gastro-entérologue, et que je n'apprécie guère la chasse aux papillons. C'était juste pour colorer le personnage !

– Et votre passion pour les romans policiers ?

– Elle est telle que je vous l'ai décrite... voire plus obsédante !

– En tout cas, vous m'avez flanqué une belle frousse dans la bibliothèque !

– Simple fausse piste. Mais bravo pour votre réplique. Elle m'a vraiment dérouté...

– Ah oui, la chasse aux papillons. J'aurais mieux fait de vous parler du fantôme de Charlotte ! Mais j'y pense, il y a aussi mademoiselle Lestranger...

– Elle n'est pas plus voyante que vous et moi, a répliqué le colonel d'un air entendu, et elle n'a pas changé de nom pour la circonstance. Elle est secrétaire et travaille dans...

– Je ne parle pas de ça ! Je veux dire qu'elle est encore là-

haut.

– Oui, c'est vrai, a dit le militaire avec une grimace. Elle attend le signal. Bon sang, je l'avais oubliée ! Je vais la prévenir.

En se levant, il a ajouté à l'adresse de Morane avec un clin d'œil complice :

– « L'inspecteur Brown », sous prétexte d'explorer les lieux du crime, est passé lui dire un petit bonjour entre-temps, non ? Vous ne l'aurez pas trop maltraitée, j'espère...

Je me suis exclamée :

– La maltraiter ?

– Dans le jeu, bien sûr ! a ricané le militaire. Pour qui nous prenez-vous ? Bon, je vous expliquerai tout en détail dès mon retour, vous pourrez alors apprécier la subtilité de ce meurtre en chambre close.

– En vérité, a dit Morane, je ne suis pas monté. Je me suis contenté d'attendre dehors en fumant une cigarette.

– Mauvais point pour vous, Morane, a décrété le colonel. Vous n'avez pas joué le jeu à fond !

Sur ces mots, il est sorti du salon. Cinq minutes plus tard, tandis que la pendule sonnait la demie de 1 heure, il est réapparu sur le pas de la porte. Blanc comme un cachet d'aspirine, il a bredouillé :

– Elle... Elle est...

– Je vous vois venir ! a déclaré l'oncle Jerry d'un air amusé. Vous allez nous annoncer qu'elle a disparu, hein ?

– Non, elle est toujours là-bas, à la même place.

– Allons, colonel, n'essayez pas de nous faire marcher. Nous sommes rompus à ce genre de coup de théâtre. Quittez cet air de zombie et dites à notre amie de se montrer. Je devine qu'elle est juste derrière vous, dans le couloir.

– Je ne plaisante pas, Lemaître. Il faut prévenir la police... Mademoiselle Lestranger a réellement été étranglée !

19. Crime impossible

Mademoiselle Lestrangle réellement assassinée... La réalité dépassait la fiction. Sonnée, je me suis contentée d'attendre la suite, passive, comme si je regardais un film. J'avais l'impression que le jeu se poursuivait, ou plutôt qu'il recommençait au moment où nous étions revenus de la tour après avoir découvert le faux cadavre. L'oncle Jerry a décroché le téléphone et a composé un numéro. Et il a prononcé presque les mêmes paroles :

– Nous avons de la chance, la ligne fonctionne !

Machinalement, j'ai commenté :

– Avant aussi, me semble-t-il.

Il a haussé les épaules.

– Non. Avant, j'ai fait semblant... Allô, le commissariat ? Ici Jerry Lemaître...



La police ne s'est pas manifestée aussi promptement que le faux inspecteur Brown. Une première voiture est arrivée sur les coups de 3 heures, suivie d'une autre.

Le chef des opérations, le lieutenant Patrick Le Goff, était un homme brun, assez jeune, la trentaine. Plutôt séduisant, mais comme il sortait visiblement de son lit, il a été assez avare en sourires. Pas très original, non plus : il a eu exactement le même comportement que « l'inspecteur Brown », en nous priant de ne pas quitter le salon, avant de disparaître à son tour.

Il a été plus long que son prédécesseur. Il était 4 heures lorsqu'il est réapparu.

En silence, il a gagné la cheminée et a allumé posément une cigarette.

Puis il s'est tourné vers l'oncle Jerry et a déclaré d'une voix un peu acide :

– Je ne pensais pas vous revoir aussi rapidement, Lemaître. Enfin pas dans de telles circonstances. Voyons, c'était il y a deux mois, n'est-ce pas ? Peu après l'assassinat de Jacqueline Leborgne...

– Euh oui, a répondu l'oncle Jerry en grimaçant.

Se tournant vers nous, il a ajouté :

– Le lieutenant était venu me consulter en tant qu'expert du

crime. Mais... (Il a froncé les sourcils et son regard est revenu vers le policier.) Ne me dites que... que vous me soupçonnez de...

– D'être ce monstre ? La dernière fois, peut-être pas. Aujourd'hui les événements ne plaident pas en votre faveur, vous en conviendrez. Une quatrième victime, étranglée comme les précédentes, chez vous, à la suite d'une murder party organisée par vos soins. Mettez-vous à ma place !

– J'avoue que les apparences sont contre moi. Mais je tiens à vous préciser que ce n'est pas moi qui ai organisé le jeu...

D'un air faussement détaché, le policier a fait remarquer :

– Ah ? J'avais cru comprendre que cette idée d'étrangleur venait de vous...

Je n'ai pu retenir un petit sourire en voyant l'oncle Jerry perdre son sang-froid. C'était une première. Il a passé plusieurs fois une main agitée sur son crâne dégarni.

– Mais non ! Enfin si... C'était juste une idée de départ, un thème de base. Expliquez-lui donc, colonel Leroc !

Se tournant vers l'ancien militaire, le lieutenant Le Goff a dit d'un air intrigué :

– Colonel Leroc. C'est bizarre, votre nom me dit quelque chose... Voyons. Ne seriez-vous pas passé dans nos bureaux récemment pour déposer une plainte ?

L'interpellé a soutenu sans sourciller le regard pesant du policier.

– En effet. J'ai été agressé par un voyou il y a deux ou trois semaines.

– Cette « agression » ne semble pourtant pas avoir laissé de séquelles !

Le militaire a haussé les épaules avec agacement.

– Je n'ai pas été agressé au sens physique du terme. Il est entré chez moi par effraction, un soir, profitant de mon absence.

– Alors comment savez-vous qu'il s'agissait d'un voyou ?

– Je vous vois venir ! J'aurais dû dire *gentleman-cambrioleur*, n'est-ce pas ? Mais vu qu'il n'a pas pris grand-chose – eh oui, j'ai un coffre solide et bien caché – le terme de cambrioleur ne convient pas non plus. Pas plus que *gentleman*. Car il a fracassé une porte-fenêtre... Réflexion faite, vandale serait plus approprié. Oui, vandale est le terme qui convient. Enfin, lieutenant, nous ne sommes pas ici pour parler de telles balivernes, après ce qui vient de se produire !

– C'est exact. Expliquez-moi plutôt le rôle que vous avez tenu dans ce « jeu » et vos liens précis avec la victime.

Une fois encore, j'ai eu l'impression de manipuler la télécommande de mon lecteur DVD pour revenir en arrière. Le colonel a réexpliqué qu'il était le concepteur de la murder party. Avec plus de précisions cette fois.

– J'adore les thrillers, voyez-vous, comme tout le monde ici. Je savais que les murder parties, très populaires en Angleterre, sont peu courantes ici. Puis, il y a quelques semaines, ayant appris que quelqu'un du coin en organisait occasionnellement dans un cadre très « Dix petits nègres », je suis allé le trouver pour prendre des renseignements. Voilà comment j'ai rencontré Jerry Lemaître. Quant à mademoiselle Lestrangle, je la connaissais à peine. C'était une amie d'une amie. J'avais entendu dire qu'elle pouvait être intéressée, je l'ai contactée, je lui ai donné des instructions, un point c'est tout. J'ai procédé de la même manière avec toutes les personnes ici présentes. Avant ce jeu, nous n'étions que de vagues connaissances... Je ne suis donc pas sûr qu'elles connaissaient mademoiselle Lestrangle.

Bourgeois et Morane ont affirmé ne l'avoir jamais rencontrée auparavant. Seule Mme Harper l'avait croisée dans une librairie.

– Je me souviens que nous avons échangé quelques mots. Elle était intéressée par un roman que j'avais lu. Je me suis permis de le lui conseiller, en retour elle m'a recommandé d'autres lectures. C'est tout.

– Bien, a tranché le lieutenant Le Goff. De toute manière, cela n'a guère d'importance. L'étrangleur semble choisir ses victimes au hasard, mis à part des critères de sexe et d'âge.

– Vous... vous êtes donc sûr qu'il s'agit de lui ? a questionné Leroc.

– Quasiment. Mademoiselle Lestrangle a bel et bien été étranglée. Vraisemblablement à l'aide d'une écharpe noire. Mon collaborateur a retrouvé sur son cou quelques minuscules brins de laine de cette couleur. Mais dites-moi, colonel, quel était donc le secret de votre mystère en chambre close ?

– Vous voulez connaître mon scénario en détail ?

– Non. Juste ce point précis pour le moment.

– Alors, c'est bien simple. Mademoiselle Lestrangle était une médium manipulée par l'assassin. Elle devait feindre d'avoir été sauvagement assassinée lorsque nous sommes allés la retrouver à minuit. C'est elle qui a mis en scène le saccage de la chambre, évidemment.

– Elle devait se faire passer pour morte ?

– Exactement. Ensuite, Morane – le coupable – se faisant passer pour un policier devait l'assassiner, sous couvert

d'investigation. Vous voyez, ce n'était pas très compliqué.

– Non, en effet, a admis Patrick Le Goff, songeur. Et c'est probablement ce qu'a fait le meurtrier. Il l'a assassinée *après*...

– Je n'y suis pour rien ! s'est exclamé Morane. Comme je l'ai déjà dit, je ne suis pas remonté dans la tour ! Je suis resté dehors à attendre.

– Admettons. Ce qui est probable, c'est que le meurtrier connaissait le scénario...

– Pas obligatoirement, a protesté le colonel. Il savait qu'elle n'était pas morte pour de bon, si je puis m'exprimer ainsi !

– Certes. Mais mademoiselle Lestranger aurait pu partir ensuite. Aller ailleurs, n'importe où. Il n'était pas censé savoir qu'elle resterait sur place. Ou d'une manière générale, il était important pour lui de connaître les mouvements de chacun. C'est pourquoi je me permets d'insister sur ce point : êtes-vous bien certain, monsieur Leroc, que votre scénario n'a pas transpiré ?

– Sûr et certain. J'étais le seul à connaître les détails du crime, enfin moi... et l'assassin du jeu, bien sûr. Cela dit, je ne lui ai donné mes ultimes instructions qu'en cours de partie. Notre ami Morane peut donc difficilement avoir prémédité cet assassinat, si c'est ce à quoi vous pensez.

Morane a hoché la tête.

– Merci, colonel. C'est aimable à vous d'avoir précisé ce point.

Le policier a réfléchi un instant, les mains jointes devant la bouche, puis a repris en s'adressant au colonel et à l'oncle Jerry :

– Revenons à la découverte du « crime ». Il était alors minuit. Vous avez tous deux examiné mademoiselle Lestranger. Elle feignait d'être morte, soit, mais êtes-vous bien sûrs qu'elle était encore vivante ?

– Euh oui, je crois, a répondu le colonel. Mais vous savez, nous ne l'avons pas examinée de près...

– Si elle avait réellement été étranglée, vous l'auriez remarqué, non ?

– Eh bien elle était étendue sur le côté, a précisé l'oncle Jerry. Son cou était dans l'ombre. Et son rôle était de faire la morte...

– N'avez-vous pas touché sa main pour examiner la montre ?

– Si, a convenu le colonel en essayant de rassembler ses souvenirs.

– Était-elle chaude ou froide ? Si on l'avait tuée ne serait-ce qu'une heure plus tôt, par exemple, vous l'auriez remarqué !

– Il fait plutôt frisque là-haut, a hésité le militaire. Vraiment, je ne saurais être affirmatif... Mais enfin, à quoi bon insister ? Elle devait être vivante à ce moment-là !

– Oui, bien sûr, a admis le policier avec un haussement d'épaules. Sinon, nous serions en présence d'un crime impossible ! Un meurtre parfaitement inexplicable, commis dans une chambre scellée, verrouillée de l'intérieur. Sans trappe ni issue secrète, nous nous en sommes assurés. Quant à un éventuel passage par la fenêtre, on peut l'exclure catégoriquement. Non seulement les barreaux sont trop serrés pour envisager une telle hypothèse, mais l'accès est périlleux, même pour un acrobate. Il n'y a pas la moindre aspérité sur le mur de la tour.

– Évidemment, l'endroit était choisi à dessein, a commenté le colonel avec un sourire amer. Pour que ce crime semble avoir été commis par un fantôme venu hanter les lieux pendant « l'expérience du médium »...

– À 23 heures très exactement selon la montre brisée, a fait remarquer pensivement le policier.

– Oui, il s'agit sans doute d'une initiative de mademoiselle Lestrangé. Car ce n'était pas prévu dans mon scénario. À moins qu'elle ne l'ait cassée accidentellement au moment où elle mettait la chambre à sac.

Cette remarque a marqué la fin de ce premier entretien. Le lieutenant nous a permis de nous retirer, en nous souhaitant une bonne nuit. Pour lui, bien sûr, les choses n'étaient pas terminées !

L'oncle Jerry a eu la bonne idée de me proposer un sédatif. Sinon, bien qu'épuisée par cette soirée infernale, je n'aurais sans doute pas trouvé le sommeil !



Le lieutenant Le Goff est revenu en milieu d'après-midi. J'étais dans ma chambre, sur le point de commencer ma lettre. Il n'avait pas dû fermer l'œil. Il ressemblait à un hibou furieux. Ou très contrarié. Il faisait visiblement de gros efforts pour rester courtois.

Cette fois, il nous a interrogés individuellement sur le déroulement de la soirée. Il a noté très minutieusement mon emploi du temps. Ensuite, il y a eu une nouvelle « réunion » dans le salon, avec récapitulatif des horaires et mouvements de chacun.

– J’ai l’impression de m’entendre la nuit dernière, lorsque je jouais à l’inspecteur Brown ! a commenté Morane avec un rictus. Alibi de chacun, et tout et tout !

– Je n’étais pas présent à ce moment-là, a rétorqué sèchement le policier. Mais vous allez comprendre pourquoi j’insiste sur ce point. L’affaire se complique singulièrement, alors qu’elle n’en avait vraiment pas besoin !

Tout en comptant sur les doigts, il a énuméré :

– Faux meurtre, murder party, vrai crime, hôtel hanté, étrangleur, et j’en passe ! La coupe semblait pleine, me disais-je hier, enfin ce matin... Non, nous ne sommes pas au bout ! Je viens d’avoir le rapport du médecin légiste, qui confirme ce que je redoutais après nos premiers examens. Le rapport est formel : Rose Lestranger a été étranglée hier soir, à 23 heures, avec une fourchette maximale d’un quart d’heure. Vous comprenez ce que cela implique. Nous sommes revenus à la case départ : il s’agit bel et bien d’un inexplicable meurtre en chambre close...

20. Quentin se jette à l'eau

La lettre de Mélanie s'achevait sur quelques mots tendres, mais c'est à peine, cette fois-ci, si Quentin y attachait de l'importance. Ce qu'il venait de lire dépassait l'entendement. Mélanie mêlée à la plus inextricable et inquiétante des affaires criminelles... C'était un roman-feuilleton délirant.

Il déposa sur sa table de chevet la vingtaine de feuillets couverts recto verso d'une écriture serrée et s'allongea sur son lit, les mains croisées sous la nuque. Puis il prit une profonde inspiration, s'efforçant de retrouver son calme. Avant toute analyse, il convenait de bien poser le problème en s'appuyant sur des faits avérés.

On était le 12 juillet. Son radio-réveil indiquait 13 heures, et le temps, à Montrouge, était au beau fixe. Mélanie était partie le 1^{er} juillet. Il l'avait lui-même accompagnée au train. Depuis, elle lui avait écrit quatre lettres.

La première datait du 7, la deuxième du 8, la troisième du 9, et la dernière du 10. Une remarquable régularité dans ses envois. Mais aussi un crescendo notable dans l'angoisse. La première missive plantait le décor. La deuxième les personnages. La troisième dégageait une évidente odeur de danger. Et dans la quatrième, on basculait dans l'horreur.

Mélanie, sa Mélanie, était en danger...

Il sentit naître un frisson d'angoisse, mais il poursuivit calmement son raisonnement.

De deux choses l'une : ou cette histoire était bien réelle, ou Mélanie le menait en bateau.

Après mûre réflexion, il rejeta cette solution. L'ensemble de son témoignage reflétait une indiscutable sincérité.

Le cours de ses pensées fut interrompu par l'ouverture de la porte. Sa mère apparut, le front sillonné de rides.

– Voilà une demi-heure que nous t'attendons pour déjeuner. Il te faut une invitation spéciale ?

Il se redressa vivement.

– Maman ! Combien de fois faudra-t-il te dire que...

– Je sais, j'ai oublié de frapper ! Mais que cela ne t'empêche pas de répondre !

– Je n'ai pas faim !

Jetant un coup d'œil ironique sur la pile de feuillets, elle répondit :

– Je comprends qu'après avoir dévoré tout ça... Enfin, fais

comme tu veux.

La porte se referma avant qu'il eût le temps de réagir. Quentin poussa un nouveau soupir, en songeant : « La pauvre, si elle savait ! » Puis il revint à ses déductions.

Donc, Mélanie courait un danger. Un grand danger, même, si l'on se référait au palmarès de l'assassin.

D'un bond, il se leva et se mit arpenter fiévreusement sa chambre. Il n'en pouvait plus d'attendre. Attendre, toujours attendre, tourner comme un ours en cage, totalement impuissant.

Il décocha un coup d'œil furieux à son mobile, qu'il tenait pour responsable de son malheur. Désormais, il détestait les Beatles. Il haïssait la perfide mélodie. Chaque fois qu'il décrochait, cela se soldait par une immense déception. Il avait envie de piétiner cet horripilant petit boîtier noir !

Jusqu'ici, sa promesse envers Mélanie l'avait freiné. Mais aujourd'hui, après ce nouvel épisode, il s'en estimait affranchi. Mélanie était en danger de mort. Il fallait passer à l'action. Mieux que toutes les polices du monde, il la tirerait de ce guêpier, avant que les griffes du monstre ne se referment sur elle. En un mot, sa décision était prise : il la rejoindrait en Bretagne.

Aujourd'hui ? C'était un peu juste. Il fallait d'abord vérifier les horaires de train. Mais demain, il en faisait le serment, il serait sur place !

Séance tenante, il alluma son ordinateur. Peu de temps après, le site de la SNCF s'affichait sur son écran. En quelques clics, son plan de route fut établi. Départ de Paris à 9 heures, deux changements et il arriverait à la gare des Sept-Chemins en début d'après-midi. Ne lui restait plus qu'à acheter ses billets.

Quelques instants plus tard, il faisait irruption dans la cuisine. Sa mère était seule à table.

– Maman, il faut que je te parle !

– Aurais-tu changé d'avis ? s'enquit-elle en souriant. Il y a encore un plat au chaud.

– Oui, j'ai faim, tout bien réfléchi. Mais ce n'est pas de ça que je voulais te parler. J'ai envie de partir deux ou trois jours...

– Ah ? Et où ça ?

– En Bretagne. Je pars demain et il faudrait que j'achète un billet de train. Tu peux me dépanner ?

– Rien d'autre ?

– Non. Enfin je vais peut-être devoir passer une ou deux nuits à l'hôtel et j'aurai besoin d'un peu d'argent. Je peux prendre sur mon argent de poche si ça te pose un problème.

– Et pourrait-on savoir ce que tu vas faire là-bas ?

Quentin soupira.

– Maman, c'est ma vie, enfin ! Tu n'as pas confiance en moi ?

– Je vais en parler à ton père.

Désignant une assiette vide, Quentin s'emporta :

– Mais il vient de partir ! Tu sais très bien qu'il ne rentrera que ce soir ! Et alors, il sera trop tard !

– Dans ce cas, je vais lui téléphoner.

– Ne me parle plus de téléphone, s'il te plaît !

Le sourire paisible de sa mère disparut.

– Tout va bien, Quentin ? demanda-t-elle d'une voix douce.

– Oui, maman.

– Tu es sûr ? Je te sens tendu, ces temps-ci.

– Si ça n'allait pas, je te le dirais. Alors, c'est oui ?

– Si ton père est d'accord...

– Mais qui est-il, bon sang ? Dieu le Père ? Tiens, tu peux l'avertir que si c'est non, j'arrête immédiatement la gym !

– Quentin...

– Et mes études !

– Ne sois pas stupide. Que ferais-tu ?

– Je jouerais au poker en ligne. Ça rapporte. J'ai des amis qui font ça et je pense être aussi doué qu'eux.

– Je ne suis pas sûre que ce genre de menace soit très efficace avec ton père.

Intérieurement, Quentin en convint. Il décida de changer de stratégie.

S'armant de son sourire le plus craquant, il s'approcha de sa mère pour déposer un baiser sonore sur sa joue, en susurrant :

– Allons, maman chérie, je sais que ça ne dépend que de toi. Papa finit toujours par être de ton avis.

Après avoir obtenu son autorisation, il fila à la gare. Puis, muni de ses billets – et des lettres de Mélanie, qui ne le quittaient pas –, il décida d'aller faire un tour au *Brook*. Il avait le temps. Ayant prévu de voyager avec le strict minimum, il n'allait pas se perdre en préparatifs.

Après avoir commandé un soda et s'être installé à une table, il entama la deuxième phase de ses cogitations. La plus difficile, peut-être, car il n'envisageait rien moins que de résoudre l'énigme de cet assassinat dans la chambre scellée. Un véritable défi pour ses neurones mais il avait confiance en lui. La logique était son point fort. Ses profs de maths successifs l'avaient toujours reconnu.

Il pensait avoir démasqué le traître de l'histoire. Le problème majeur restait évidemment le fait que cette pièce était

verrouillée comme un coffre-fort. Et depuis que l'heure du crime avait été définitivement fixée à 23 heures...

She loves you yeah, yeah, yeah...

L'espace d'une demi-seconde, Quentin se figea. Puis il dégaina.

– Oui, j'écoute... Ah ! Alex, c'est toi... Oui, bien sûr, j'ai eu ton texto... J'allais justement te rappeler... Si, si, je t'assure... J'ai bien compris que tu avais quelque chose d'important à me dire... Mais tu sais, pour Lydie, tu vas vite t'en remettre. J'ai réfléchi à ton problème. Je te connais assez pour savoir que t'es pas le genre de gars à sombrer pour une nana...

La conversation de Quentin ne semblait nullement retenir l'attention de ses voisins. D'autres clients, autour de lui, devisaient sur le même ton, suspendus à leurs mobiles. Mais lorsqu'il jeta un « QUOI ? » proche de l'hystérie, il fut instantanément la cible des regards. Il ne sembla pas s'en apercevoir, tandis qu'il s'écriait :

– *Mélanie, tu as vu Mélanie ?*

Quelques secondes plus tard, il s'affalait dans son siège, le visage ravagé par la déception.

– Pas elle, une autre... Oui, j'ai compris, vieux. Non, non, c'est rien, j'ai juste été surpris... Le problème, c'est que je ne connais pas d'autre Mélanie que la mienne... Donc je ne vois pas du tout de qui... Comment ? Elle m'aurait croisé dans la rue et elle voudrait me parler ?

Après avoir écouté un moment son ami sans l'interrompre, Quentin changea d'expression.

– Oui, je me souviens... Il y a une quinzaine de jours devant le *Brook*, je suis tombé sur une blonde qui s'appelait aussi Mélanie... Mais non, je ne l'ai pas draguée comme un sauvage ! Entre parenthèses, je ne vois pas très bien comment elle a su qu'on se connaît, mais passons... Je sais, je sais, quand elles ont quelque chose dans la tête... Elle voudrait me parler ?... Pourquoi pas. Le problème, c'est que je pars quelques jours... Faudra qu'elle attende un peu... Non, ne lui donne surtout pas mon numéro de portable ! Ce n'est pas le moment !... Je t'expliquerai, vieux. Allez, salut, et gros bisous à Lydie de ma part... Ah ! oui, c'est vrai... Excuse-moi !



Le lendemain 13 juillet, en début d'après-midi, Quentin regardait pensivement le paysage défiler derrière la vitre du

train. Un décor monotone de bocages, sous un ciel de plus en plus gris à mesure qu'on s'éloignait de Paris.

Il redoutait l'instant des retrouvailles. Mélanie allait-elle apprécier cette visite surprise ? Et comment le fameux oncle Jerry l'accueillerait-il ? Le moment semblait plutôt mal choisi.

Sans sa chevelure bien fournie, il aurait pu passer pour un militaire en mission, avec son pantalon kaki à poches multiples, sa veste assortie, et surtout une redoutable détermination dans ses yeux clairs. Mais il ne semblait guère impressionner les vaches dans les prés, qui n'accordaient qu'un coup d'œil machinal et désabusé au passage du train omnibus.

Il ne lui restait plus qu'une vingtaine de minutes avant d'arriver aux Sept-Chemins. Durant le trajet, il n'avait cessé de ruminer l'obsédante énigme de l'assassinat de Rose LeStrange.

La pièce n'ayant que deux issues, la porte et la fenêtre, il fallait obligatoirement que le meurtrier soit entré ou sorti par l'une d'entre elles. Il avait catégoriquement éliminé la première. Car si l'on pouvait à la rigueur envisager que le verrou ait été fracturé avant la découverte macabre, et bloqué ensuite provisoirement – avec l'aide d'une cale, par exemple –, les scellés retrouvés intacts attestaient que la porte n'avait pas été franchie.

Restait donc la fenêtre, dont les vitres avaient été brisées. Un sportif accompli, bien équipé, aurait pu l'atteindre de l'extérieur. Certes, les barreaux lui interdisaient l'accès de la chambre maudite, mais sa future victime aurait pu s'approcher de lui. Ce qui aurait été logique, du reste, si elle n'avait pas de raison de redouter sa présence. C'est alors que, muni d'une écharpe, il aurait passé ses mains au travers des barreaux, pour la glisser autour de son cou, et serrer brutalement...

C'était la seule explication rationnelle à cette énigme. Cependant, il y avait plusieurs objections : Rose LeStrange n'avait pas été découverte près de la fenêtre, mais derrière la porte. Comment l'assassin l'avait-il déplacée alors qu'il se trouvait à l'extérieur ?

Et comment expliquer l'indescriptible désordre ? Il n'était parvenu à répondre à aucune de ces questions lorsque le train s'arrêta à la gare des Sept-Chemins. Un endroit tristounet, désert, balayé par un vent vif.

La première chose qu'il fit après avoir sauté sur le quai fut de vérifier son portable. Il affichait : « recherche réseau ».

Au village, les gens semblaient claquemurés chez eux. Mélanie n'avait rien exagéré. Tout était gris, la chaussée, les murs, les toitures, le ciel. Il avait rarement vu un endroit aussi

perdu, sauf, peut-être, dans les vieux films en noir et blanc qu'affectionnait son père.

Il demanda son chemin à une vieille dame, courbée et ridée comme une noix. Sa réponse ne fut guère encourageante.

– Je me demande ce que vous allez faire là-bas, jeune homme. Cet endroit est maudit, tout le monde le sait. À votre place, je l'évitais... Enfin c'est à vous de voir... Si vous y tenez absolument, c'est droit au nord, par là-bas, à environ une heure de marche. Vous ne pouvez pas vous tromper !

Il était 16 heures lorsqu'il aperçut enfin le fameux hôtel. La femme avait dit vrai. Impossible de rater cette impressionnante bâtisse, gardée par de non moins impressionnantes sentinelles de pierre et surplombée par un couvercle sombre de nuages.

Tandis qu'il s'approchait, malmené par de violentes rafales, il regretta de ne pas s'être muni d'un imperméable. La pluie menaçait.

Il fut surpris de n'apercevoir qu'une seule voiture devant le bâtiment. Les hôtes de l'oncle Jerry étaient-ils déjà partis ? C'était possible. Le drame remontait à trois jours, désormais.

D'un autre côté, cette voiture était plutôt rassurante. Elle indiquait qu'il y avait quelqu'un.

Il concentra son attention sur la tour qui flanquait l'ouest du bâtiment. Elle était aussi sinistre qu'il l'avait imaginé. Son angoisse croissait à chaque pas. Il avait le sentiment d'être épié, bien qu'il n'aperçût personne derrière les fenêtres. Arrivé devant l'entrée, il prit une profonde inspiration avant d'appuyer sur le bouton de sonnette.

Peu de temps après, la porte s'ouvrit sur un homme qui devait être l'oncle Jerry. Derrière lui, se tenait un gaillard d'allure peu commode, une sorte de garde du corps au regard soupçonneux.

– Vous... vous êtes bien Jerry Lemaître ? bredouilla Quentin qui sentait son courage fondre comme neige au soleil.

– Oui. Que voulez-vous ? demanda-t-il assez sèchement.

– Je... je voudrais... je souhaiterais parler à mademoiselle Rivière.

– Mademoiselle Rivière ? Je ne connais personne de ce nom.

– Je suis pourtant sûr que... qu'elle...

– Désolé, vous devez faire erreur.

– Elle m'a assuré qu'elle était ici et que...

– Dans ce cas, elle vous aura menti !

Devant la calme assurance de l'homme, Quentin sentit ses certitudes l'abandonner.

Mélanie ne pouvait pas lui avoir menti. Elle ne pouvait pas lui

avoir fait ça !

– Ce n'est pas possible, bredouilla-t-il. Ce n'est pas du tout son genre. Elle...

À cet instant, l'autre s'avança jusqu'à lui et déclara d'une voix cassante :

– Tu n'as pas compris ce qu'on t'a dit, mon gars ? Tu veux qu'on te fasse un dessin ? Il n'y a pas de mademoiselle Rivière ici ! Alors fiche le camp avant qu'on ne se fâche pour de bon !

21. La nièce de l'oncle Jerry

She loves you, prétendaient les Beatles. Ils se trompaient. Mélanie ne l'aimait plus. Elle lui avait menti. Elle n'avait jamais mis les pieds dans cet endroit. Elle était partie ailleurs. Sans doute avec un autre. Ce n'était pas plus compliqué que ça...

Il était 22 heures et il se trouvait dans le TGV qui retournait vers Paris, blotti dans son siège, anéanti, les vêtements mouillés, grelottant de froid.

Il avait eu de la chance d'attraper le dernier train à la gare des Sept-Chemins, mais il n'avait pu éviter l'averse qui menaçait. Après la douche écossaise qu'il venait d'essuyer, c'était peu de chose. Cette même pluie semblait le poursuivre. Elle traçait à présent de fines zébrures argentées sur les vitres du compartiment. C'étaient les larmes du ciel, ou celles, plus amères, de son cœur.

Le choc avait été brutal. À tel point que son cerveau avait refusé l'évidence dans un premier temps.

Pour lui, ces deux hommes mentaient. Il était en présence d'une conspiration. Mélanie était ici et ils voulaient l'empêcher de la voir. Peut-être la séquestraient-ils.

Après avoir été chassé comme un malpropre, il avait repris la direction des Sept-Chemins, la gorge nouée, humilié, furieux. Puis, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il avait eu un sursaut d'orgueil. Le manoir était loin d'être une citadelle imprenable. Mélanie s'y trouvait peut-être...

Rien ni personne ne l'empêcherait de la rejoindre. Il devait en avoir le cœur net !

Se trouvant à découvert, il avait jugé plus prudent de longer le massif rocheux afin d'approcher la bâtisse par son flanc est. Quelques instants plus tard, il avait trouvé un excellent poste d'observation derrière un gros bloc de granit.

S'introduire dans cette ancienne demeure ne présentait pas de difficulté majeure pour un gymnaste accompli. Il avait même plusieurs possibilités. Par exemple se hisser sur le portique pour atteindre la petite fenêtre juste au-dessus. Elle était entrebâillée, tout comme celle du dernier niveau, dans l'angle du bâtiment, juste en face de lui. Là, une descente de gouttière était solidement fixée au mur. C'eût été un jeu d'enfant de la remonter...

Cependant, par discrétion, il valait mieux attendre la tombée de la nuit.

Le ciel s'était soudainement assombri.

Peu de temps après, il rebroussait chemin pour la seconde fois. Une pluie diluvienne mais salubre avait anéanti ses projets funambulesques. Sa torpeur l'avait quitté, il avait les idées claires. Bien que douloureuse, la vérité s'était imposée à lui...

Mélanie ne l'aimait plus et elle lui avait menti.

Menti sur toute la ligne.

Un mensonge qui d'ailleurs expliquait tout. Car du coup, le mystère de l'assassinat de Mlle Lestranger n'en était plus un. Il n'y avait pas eu d'assassinat, ni même de Mlle Lestranger. Rien qu'une pure invention, issue de l'imagination débridée de Mélanie...

Comment avait-il pu croire à une fable aussi grossière ? À cette abracadabrante énigme à tiroirs, avec chambre hantée, vrai faux meurtre, vrai faux policier ?

Certes, le tout reposait sur un fond de vérité. Un étrangleur sévissait effectivement dans la région. Jerry Lemaître existait bel et bien, ainsi que le vieil hôtel.

Mais comment Mélanie avait-elle recueilli ces informations ? À la suite d'une promenade dans les environs avec ses parents ?

Quant aux suspects, Mlle Rose, le colonel et les autres, ils semblaient sortir tout droit d'un jeu de Cluedo. Comment avait-il pu être naïf à ce point ?

Tard dans la nuit, une fois rentré chez lui, il alluma son ordinateur. Si l'étrangleur avait fait une quatrième victime, il y aurait forcément un compte-rendu. Il tapa rageusement les mots-clés sur Google. La réponse se faisant attendre, il donna une tape au disque dur pour le stimuler. L'écran s'éteignit. Ce n'était décidément pas son jour de chance.

Il ne parvint pas à relancer la machine.

Furieux, il éteignit la lumière et se glissa dans son lit, s'efforçant de faire le vide dans son esprit. Mais le sommeil tardait. Les longues lettres de Mélanie hantaient ses pensées. Si son ordinateur refusait désormais de fonctionner, son cerveau, lui, refusait de se mettre en veille.

Chaque souvenir évoquait la trahison de son amie. À commencer par le jour où elle lui avait appris qu'elle devait passer ses vacances chez son oncle. Elle lui avait semblé bizarre, ce qu'il avait mis sur le compte de sa tristesse. Il se rappelait son embarras lorsqu'il avait attribué, assez logiquement et dans le feu de la discussion, son nom de famille « Rivière » à l'oncle Jerry. Elle avait tout de suite rectifié. Lemaître était le nom de jeune fille de sa mère. Habile

mensonge, invérifiable pour lui.

Plusieurs détails, dans ses lettres, lui avaient semblé incohérents. Elle disait par exemple rarement, voire jamais, « mon oncle ». C'était presque toujours « l'oncle Jerry », expression plus impersonnelle.

Elle était par ailleurs censée retourner dans un lieu déjà connu. Certes, il y avait quelques allusions à cette chambre dans la tour qui avait hanté son enfance, mais elle décrivait l'endroit comme si elle le découvrait pour la première fois.

En toute logique, elle aurait dû évoquer des souvenirs marquants, objets particuliers, odeurs, ou autres détails liés à la mer, surtout pour une petite Parisienne comme elle.

Quentin finit par s'endormir.



Le lendemain, les nuages bretons avaient touché la capitale. La mine de Quentin était elle aussi à l'orage. Sa mère tenta de lui extirper quelques explications sur son soudain retour, sans succès.

Après le passage du facteur, qui n'avait pas apporté de nouvelle lettre de « la perfide », il se rendit au *Brook*, où il commanda un sandwich et une grande tasse de café.

Il y discuta avec quelques amis, mais son esprit était ailleurs. Les mêmes questions se pressaient dans sa tête.

Si Mélanie n'était pas allée à l'hôtel des Sept-Chemins, où était-elle ? Et avec qui ? Car pour lui, c'était un fait acquis : elle lui avait trouvé un remplaçant. Il se demandait pourquoi elle lui avait menti. N'aurait-il pas été plus simple de rompre ?

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il vit entrer un garçon au teint mat, aux cheveux noirs relevés par le gel, avec de petits yeux gris vert brillant comme des billes, et arborant une peu discrète chaînette en argent sur un tee-shirt bleu électrique.

Alexandre !

– Tiens, Quentin ! Comment vas-tu ? Je ne m'attendais pas à te trouver là !

– J'y assure pourtant des permanences régulières.

– J'avais cru comprendre que tu étais parti quelques jours.

– Oui, c'est vrai. Mais me voilà de retour...

Quentin s'était exprimé sur un ton presque sépulcral.

– Ouh là, ça n'a pas l'air d'aller, mon vieux ! s'exclama Alexandre. T'as un problème ?

– On peut le dire. Mais je n'ai pas envie d'en parler.

– Rien de trop grave, j'espère ?

– En gros, disons qu'il m'est arrivé la même chose qu'à toi.

Alexandre pinça les lèvres.

– Mélanie ? Elle t'a plaqué ?

– Plus ou moins. Mais bon, ce n'est pas encore officiel. Alors jusqu'à nouvel ordre, motus et bouche cousue. Je compte sur toi, Alex.

– Bien sûr, tu me connais !

Après un silence, Quentin reprit :

– Et toi, ça va ? Tu te remets ?

– Tu parles de Lydie ? (Il haussa les épaules.) C'est déjà oublié, mon vieux. Je me demande ce que j'ai pu lui trouver ! Comparée à Sandrine...

– Sandrine ? s'étonna Quentin ? L'ex de Jacky ? Tu ne veux pas dire que...

– Si. On sort ensemble, lâcha Alexandre d'un ton détaché. Figure-toi que juste après notre dernier coup de fil, avant-hier, j'ai revu John qui m'a embarqué au *Colisée*, une petite boîte sympa où...

Durant le quart d'heure qui suivit, Quentin fit mine de s'intéresser au récit détaillé de son ami. Il l'écoutait à peine. Il avait d'autres soucis que la manière dont Sandrine était tombée dans les bras d'Alex.

– Tu avais raison l'autre fois, acheva le bavard avec une tape réconfortante sur l'épaule de son ami. Ça fait mal sur le coup, mais ça passe ! C'est comme le temps, un jour il fait moche, un jour c'est le grand soleil...

Regardant le ciel grisâtre derrière la baie vitrée, Quentin approuva d'un signe de tête.

– À propos, reprit Alexandre, personne ne t'a appelé depuis son retour ?

– Hein ? Euh... non. Pourquoi ?

– Simple question. Bon, je te laisse, mon vieux. Sandrine m'attend...

Lorsque son ami eut disparu, Quentin demeura un long moment à considérer le ciel, en se disant que le soleil n'était pas près de briller. En tout cas pas pour lui. Puis il baissa les yeux sur son mobile, posé juste à côté de la tasse de café. Soudain, l'écran s'illumina, avant que les Beatles ne se manifestent bruyamment. Le numéro qui s'affichait lui était inconnu.

Il laissa passer quelques secondes avant de répondre :

– Oui, j'écoute ?

Durant le silence qui suivit, il entendit comme une

respiration hésitante.

– Allô ? insista-t-il.

– Bonjour... c'est Mélanie...

L'espace de quelques secondes, il retint son souffle. Mais il se ressaisit rapidement. Il aurait reconnu la voix de Mélanie entre toutes. Or ce n'était pas la sienne. Son interlocutrice reprit :

– Je ne sais pas si tu te souviens de moi. Nous nous sommes rencontrés mi-juin devant le *Brooklyn*. Enfin « rencontrés » est un grand mot. Tu m'as confondue avec ton amie.

– Ah ! oui, je vois, dit posément Quentin.

Il voyait d'autant mieux qu'Alex lui avait récemment parlé d'elle et qu'il s'était engagé à ne pas lui transmettre son numéro de portable...

D'un ton assez formel, il reprit :

– Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

– Eh bien... j'aimerais te parler, Quentin.

– Je t'écoute.

– C'est difficile au téléphone. Je préférerais qu'on se rencontre.

– Quand tu veux. Actuellement, je suis au *Brook*.

– Euh... je ne peux pas venir maintenant. Je suis avec mes parents, en train de faire des courses. Disons ce soir après dîner ?

– D'accord. Tu connais le bar juste à côté de l'imprimerie Grivel ?... Oui, c'est ça, *L'Étoile de l'orient*... J'y serai vers 21 heures...

Après avoir raccroché, il consulta le ciel, un sourire aux lèvres. Il lui semblait apercevoir désormais un coin de ciel bleu entre deux nuages.

« En voilà une qui a de la suite dans les idées, pensa-t-il. Et si ma mémoire est bonne, elle n'est pas trop désagréable à regarder ! »

Il rentra chez lui, salua brièvement son père, à qui il signala que son ordinateur avait rendu l'âme, puis il prit une douche. Dans la salle de bain, qu'il monopolisa un bon bout de temps, il songea à Mélanie – la soi-disant Bretonne ! –, avec des idées de vengeance. Après quoi, il regagna sa chambre et choisit ses vêtements avec soin. Puis il attrapa sa guitare électrique, alluma l'ampli et fit profiter ses voisins de quelques riffs criards.



Lorsqu'il pénétra dans *L'Étoile de l'orient*, il avait un quart d'heure de retard, estimant qu'être trop ponctuel risquait de nuire à son image. L'autre Mélanie était déjà là.

D'un coup d'œil, il la détailla. Sa mémoire ne l'avait pas trahi.

Elle était séduisante, avec ses traits réguliers, ses longs cils et ce petit quelque chose de mystérieux. Il la rejoignit d'un pas tranquille en lui décochant son plus beau sourire.

Elle y répondit avec chaleur, mais également avec un curieux embarras. Lui en coûtait-il de faire le premier pas ?

La suite ne se déroula pas exactement comme il l'avait espéré.

– Je suis contente que tu sois venu, Quentin, vraiment, dit-elle. Je ne sais plus quoi faire... Je n'ai pas de nouvelles de Mélanie depuis son départ... Elle m'avait promis de m'appeler... Je sais bien que j'étais difficilement joignable pendant mon stage de voile, mais elle aurait au moins pu me laisser un message !

– Quel stage de voile ?

– Le sien, enfin celui que j'ai fait à sa place !

La jeune fille eut une moue contrite avant de poursuivre :

– Alors elle ne t'a rien dit... Je lui avais pourtant conseillé de le faire.

– Dit quoi ?

– Que... qu'elle avait pris ma place, et moi la sienne ! Bon, je crois que je vais devoir commencer par le commencement. Mon nom est Mélanie Lemaître.

– Lemaître... comme Jerry Lemaître ?

– Oui, je suis sa nièce !

22. Chassé-croisé

Les explications de Mélanie Lemaître furent longues, mais quand elle eut terminé Quentin eut une vision claire de la situation.

Les deux Mélanie étaient amies de longue date. Avec leur longue chevelure blonde, leur taille mince, leur port de tête gracieux, elles se ressemblaient assez et pouvaient donner le change aux personnes les connaissant superficiellement, ou dont le souvenir était assez vague, comme c'était le cas pour l'oncle Jerry. Par le passé, elles avaient déjà exploité la situation pour des farces vénielles. En revanche, elles ne s'étaient jamais aventurées dans une mystification d'importance.

La situation de départ était en somme celle qu'il connaissait, à savoir que l'oncle Jerry allait accueillir sa nièce pour le début des vacances d'été. Cette dernière ne souhaitait nullement le revoir. Elle s'était confiée à son amie – sa Mélanie à lui – qui, loin d'être effrayée, avait trouvé l'histoire fort distrayante. Par ailleurs, Mélanie Lemaître avait toujours rêvé d'un stage de voile. Elles avaient alors décidé de permuter leurs séjours respectifs et de se faire passer l'une pour l'autre. C'était parfaitement possible, puisque les dates coïncidaient. Cela demandait juste un travail préparatoire pour Mélanie Rivière, qui devait tout apprendre du séjour en Bretagne de son amie, chez l'oncle tant redouté.

– En deux semaines, la question a été réglée, expliqua la jeune fille en hochant tristement la tête. Elle apprenait vite. Elle avait confiance en elle. Et elle comptait sur son sens de l'improvisation. Si l'oncle Jerry lui posait une question embarrassante, elle se réfugierait derrière un mutisme boudeur.

– Je vois, approuva Quentin. Je lui fais confiance dans ce domaine, elle a de l'expérience !

Il garda un moment le silence. Le comportement de son amie, ses hésitations lorsqu'elle lui avait annoncé son départ pour la Bretagne, prenaient désormais tout leur sens. Il ressentait un curieux mélange de colère, de dépit et de tendresse. S'il n'avait pas perdu celle qu'il aimait, il lui en voulait terriblement de ne l'avoir pas mis dans le secret.

Il secoua la tête.

– Quelle histoire ! Je la sens tout à fait capable de s'être lancée dans ce genre d'aventure ! Mais pourquoi ne m'a-t-elle

rien dit ?

La jeune fille baissa la tête.

– J’ai pourtant insisté pour qu’elle te mette au courant...

– Ah, elle t’a quand même parlé de moi !

– Bien sûr. Nous nous sommes vues régulièrement ces derniers temps. Souviens-toi de la fois où tu m’as prise pour elle. Je venais juste de la quitter en sortant du *Brooklyn*...

– Ceci n’explique toujours pas cela.

– En fait, elle avait peur.

– De moi ?

– Non, de ta réaction. Elle redoutait que tu ne sois pas d’accord. D’autant que l’affaire n’était pas sans risque. Car je ne t’ai pas tout révélé...

– Alors continue, Mélanie... Je commence à être blindé.

Un léger sourire passa sur les lèvres de la jeune fille.

– Mes amis m’appellent Mel.

– Va pour Mel.

– En fait, j’ai toujours eu peur de mon oncle.

– Ça, je crois l’avoir compris !

– Bien sûr, il y a cet ancien séjour chez lui... Mais ce n’est pas tout. En lisant les journaux à propos de cette affaire de l’étrangleur, je n’ai pas pu m’empêcher de penser à lui.

– Ne me dis pas que tu le soupçonnes d’être l’assassin ?

Mel joua nerveusement avec ses doigts.

– Eh bien... Oui et non. Il m’a toujours effrayée.

– Hmm... Et ça n’a pas refroidi Mélanie ?

– Au contraire, cela semblait l’exciter. Mais avant qu’elle parte, je la sentais un peu moins convaincue. Je n’étais pas très rassurée non plus. En apprenant dans la presse qu’il y avait eu un nouveau meurtre ces jours-ci j’ai commencé franchement à angoisser.

– Comment ? Tu en es sûre ?

– Oui. Il n’y a pas beaucoup de détails. Même pas le nom de la victime. On évoque juste la possibilité d’une quatrième victime de l’étrangleur...

Quentin sentait sa cervelle s’échauffer dangereusement. Si le mystère du comportement de Mélanie était résolu, un autre, beaucoup plus sinistre, renaissait de ses cendres. Il était à craindre, en effet, que le contenu des lettres de son amie n’ait rien d’une fiction, et qu’elle ait bel et bien été témoin d’un meurtre.

Et si elle avait déniché quelque indice et que le meurtrier s’en soit aperçu, elle était en danger. Cette idée l’angoissa d’autant plus qu’il n’avait pas reçu de lettre d’elle depuis deux jours !

Au terme d'un long silence, il déclara :

– C'est à mon tour de te raconter une petite histoire, Mel. Figure-toi que Mélanie m'a régulièrement tenu au courant de ses exploits par lettre. Il n'y a pas de réseau là-bas, en fait. J'aime autant te prévenir, les nouvelles ne sont pas rassurantes.

Le serveur vint noter la commande tandis qu'il lui résumait l'étonnant séjour de son amie. Il vit sa voisine pâlir à mesure qu'il lui exposait les multiples revirements de situation. Il lui parla également de son bref voyage, la veille, de l'accueil hostile qu'il avait reçu à l'hôtel.

– Incroyable... bredouilla Mel quand il eut terminé.

– Je ne te le fais pas dire !

– Je pense que tu as maintenant compris la méprise de mon oncle lorsque tu as frappé à sa porte, en demandant à voir « Mademoiselle Rivière ». Ce nom ne lui disait rien. Si tu avais parlé de Mélanie ou de mademoiselle Lemaître...

– Oui. Mais il y avait aussi cet étrange garde du corps. Mélanie ne m'a pas parlé de lui dans ses lettres.

– C'était peut-être un policier ? Ce lieutenant Le Goff, chargé de l'enquête ?

– Bon sang, oui ! grommela Quentin en se frappant la paume du poing. C'est bien possible. Je suis arrivé à l'improviste, et j'imagine qu'il devait aussi être furieux de la mauvaise tournure de l'enquête. Car il n'a pas mâché ses mots, crois-moi !

– À moins qu'il t'ait pris pour un journaliste cherchant un prétexte pour s'introduire dans les lieux ?

– Oui, c'est possible. Ça expliquerait son ton franchement menaçant.

Mel leva alors ses grands yeux bleus sur son compagnon et posa une main tremblante sur son bras.

– J'ai peur, Quentin...

Il en était sûr, ce n'était pas là une tentative de séduction. Mais bel et bien une peur incontrôlable, qu'il partageait malgré lui.

– Qu'allons-nous faire ? reprit-elle. Nous ne pouvons pas nous contenter d'attendre ! Et je peux difficilement en parler à mes parents. Pour eux, je suis censée être revenue de chez mon oncle.

– C'est bien simple : nous allons retourner là-bas.

– Chez mon oncle ?

D'un air péremptoire, Quentin déclara :

– Nous irons trouver ce lieutenant Le Goff. Nous lui raconterons tout. Il saura ce qu'il faut faire.

– Oui, je préfère. Mais qu'est-ce que je vais dire à mes

parents ?

– Trouve n'importe quelle excuse. Je ne sais pas... Tu dois retourner chez ton oncle parce que tu as oublié quelque chose.

Mel acquiesça en déglutissant, avant de demander timidement :

– Et... on part quand ?

– Il n'y a pas de temps à perdre : demain !

23. Dinard

– Vous avez de la chance, déclara gaiement la réceptionniste de l'hôtel du *Sable d'or*, à Dinard. J'ai de la place, un groupe de Hollandais vient de partir. Car en saison, vous savez, il vaut mieux réserver !

– Oui, une sacrée chance, répondit Quentin en adressant un regard éloquent à Mel.

L'employée, une femme rondelette au sourire aimable, ouvrit son registre et le consulta pensivement.

– Voyons, reprit-elle. J'ai là une belle petite chambre, pas très chère.

– En fait, bredouilla Quentin, nous ne sommes euh... ensemble, ni mariés et...

Une lueur amusée brilla derrière les lunettes de la réceptionniste.

– Figurez-vous que je m'en suis doutée. Vous êtes encore un peu jeunes pour cela !

– Oui, mais c'est tout comme, trancha Mel.

Quentin se sentit soulagé. Elle venait de trancher la question délicate qui le taraudait depuis qu'ils avaient décidé de passer la nuit à Dinard. Prendre deux chambres séparées aurait occasionné des frais supplémentaires, il était donc plus raisonnable de n'en prendre qu'une.

Mais d'un autre côté...

La femme rondelette l'enveloppa d'un sourire ironique. Il baissa la tête, confus, se sentant rougir jusqu'à la racine des cheveux.

– Bien, dit-elle. Suivez-moi. Vous ne serez pas déçus. C'est un petit nid douillet fait pour vous !

Quentin convint qu'elle ne s'était pas trompée. La pièce, confortable, était délicieusement rétro, avec ses vieilles boiseries couleur crème et les festons du bord de la toiture, qui décoraient le haut des fenêtres comme une guirlande. Elle offrait une vue imprenable sur la mer, et l'on apercevait même la baie de Saint-Malo. Une forêt de voiliers blancs mouchetaient les flots, rendus lumineux par le soleil couchant. Une encoignure, généreusement éclairée par une fenêtre en encorbellement, abritait une petite table et deux chaises.

– La salle de bain est sur le palier, précisa la réceptionniste. À ce prix-là, on ne peut pas être trop exigeant !

Mel semblait également tombée sous le charme.

– C'est parfait, dit-elle, nous la prenons.
– Bien, je vous laisse. N'oubliez pas de repasser me voir pour les formalités.

Lorsqu'elle se fut retirée, Mel considéra les lits jumeaux qui occupaient presque tout l'espace, puis tourna un regard malicieux vers Quentin :

– Deux lits, tu as de la chance... Cela t'évite de dormir par terre !

Quentin haussa les épaules.

– Avec ces gros édredons, cela n'aurait pas été un problème. De la chance ? Oui, une sacrée chance, comme je le disais à la patronne.

Il eut un regard empli d'amertume qui démentait catégoriquement ses propos.

– Oui, insista-t-il. Je crois que je n'ai jamais eu autant de chance de ma vie...

– Allons, Quentin, ce n'est pas le moment de se décourager. Tout s'est parfaitement déroulé jusqu'ici.

– On ne saurait mieux dire...

– Mes parents m'ont laissée partir, ce qui n'était pas gagné, je te le rappelle. Et tu as réussi à décrocher un rendez-vous avec le lieutenant Le Goff. Ça non plus, ce n'était pas joué d'avance !

– Un rendez-vous ce soir, à 18 heures, et sous réserve, rappelons-le. J'ai dû laisser mon numéro de portable au cas où...

– Il est 16 h 30 et on ne t'a pas rappelé. C'est plutôt bon signe, non ? Ensuite, il restait des places dans le TGV quand nous sommes allés prendre les billets à la gare.

– Tu as raison, tout marche comme sur des roulettes. Ça fait quinze jours que je me dis ça, d'ailleurs.

– Allons, arrête de t'inquiéter ! s'exclama la jeune fille. Tout va s'arranger, j'en suis sûre !

Quentin observa Mel qui s'était placée à la fenêtre pour contempler le paysage. Elle portait un jean bleu moulant avec une veste assortie, qui lui donnait une allure sportive. Ses cheveux blonds relevés en chignon serré dévoilaient un cou ravissant. Elle était jolie et agréable.

Mais il y avait Mélanie... Sa pauvre Mélanie, qui s'était fourrée dans un guêpier sans nom, et dont il ressentait l'absence comme une douleur.

Mel partageait ce sentiment, dans une moindre mesure. C'était surtout le remords de leur imposture qui la rongait, comme elle le lui avait expliqué durant leur voyage en train. Curieusement, depuis leur arrivée à Dinard, elle avait changé

d'attitude. Sous un soleil généreux, elle avait arpenté les rues d'un pas vif et souriait plus volontiers. Il l'interrogea sur ce revirement d'attitude :

– Je te trouve bien gaie.

– N'exagérons rien. Simplement, j'ai repris confiance. Il y a quelque chose de positif et de tonifiant dans cette ville. Peut-être la mer ? Regarde cette vue magnifique !

– Je ne dis pas le contraire, mais...

– Et si nous allions faire un tour ? Nous avons encore une bonne heure à tuer, non ?

Après un moment de réflexion, il haussa les épaules.

– Si tu veux. Cela nous changera peut-être les idées.

Avant de quitter l'hôtel, ils s'arrêtèrent chez la réceptionniste.

– Voilà, dit-elle. Donnez-moi vos noms. Et vos pièces d'identité.

– Leroux, répondit machinalement Quentin en plongeant la main dans la poche de sa veste. Et Mélanie Lemaître...

– Mélanie Rivière, rectifia son amie en lui donnant un petit coup de coude dans les côtes.

Surpris, Quentin voulut protester, mais le regard de Mel l'en dissuada.

– Euh... oui, reprit-il. Mélanie Rivière, c'est bien ça.

– Vous êtes sûr d'être avec la bonne personne ? demanda ironiquement la réceptionniste en s'emparant de la pièce d'identité que lui tendait la jeune fille. Enfin peu important les noms, n'est-ce pas ? Quand on s'aime, ça ne compte pas !

Quentin sortit de l'établissement agacé par la remarque.

– Pourquoi continuer à te faire passer pour Mélanie ? grommela-t-il, tête baissée.

– Tu n'as pas compris ? s'étonna-t-elle.

– Pas vraiment, non.

– Ma carte d'identité. Nous les avons échangées avant de nous quitter au début du mois. J'ai donc toujours la sienne.

Durant leur promenade, Mel glissa son bras sous celui de son compagnon, ce qui le troubla et le réconforta à la fois. Par instants, il croyait avoir affaire à sa Mélanie. Tantôt l'une, tantôt l'autre... Deux agréables jeunes filles, portant le même prénom et se ressemblant, lui tenaient tour à tour compagnie. Elles venaient, elles disparaissaient, dans un mouvement cyclique. Le passé jouait avec le présent, l'enserrant dans une pénible boucle temporelle. Il avait déjà eu ce sentiment au cours de la matinée, dans le train ; c'était la seconde fois qu'il faisait ce trajet en l'espace de quarante-huit heures.

Mel, elle, contemplait les environs avec ravissement.

– J’ai l’impression d’être en vacances, dit-elle, insouciant. Regarde, on voit la plage d’ici. Les gens sont en maillots...

– Des gens en maillots sur la plage en plein été ? Incroyable...

– Je veux dire en maillots d’époque. Les hommes portent des marcel rayés et des canotiers, et les femmes ont de drôles de jupons.

– Mmm... ouais. Et pourquoi, à ton avis ?

– Je ne sais pas.

– Tu n’as pas remarqué qu’il y avait un festival du polar ?

– Mais si, il y a des affiches partout !

– On y indique entre autres événements une baignade en costumes d’époque.

– Ça alors, c’est original ! Vraiment, j’adore cette ville ! Elle me fait penser à un village anglais !

– Normal. Au début du siècle dernier, c’était un pied-à-terre pour nos voisins britanniques. Agatha Christie adorait y passer ses vacances.

– Tu en sais des choses !

– Je l’ai simplement lu sur une des affiches. Cette grande dame du crime est à l’honneur du festival.

Ses flèches moqueuses ne semblaient pas atteindre sa compagne, qui s’exclama d’un air ingénu :

– Tiens, un marchand de glaces ! Tu en veux une, Quentin ?

– Pourquoi pas. Mais après, on file au commissariat. Ce serait un comble si nous rations notre rendez-vous !



Ils durent patienter près d’une heure dans une triste salle d’attente avant que le lieutenant Le Goff ne se manifeste.

Quentin reconnut immédiatement l’homme qui l’avait sèchement rabroué chez l’oncle Jerry quarante-huit heures plus tôt. Mel avait donc vu juste. Fort heureusement, l’homme paraissait mieux disposé.

– Tiens, tiens, une connaissance, dit-il en les invitant à le suivre dans son bureau. Excusez-moi pour l’autre jour, jeune homme. J’étais énervé et je vous ai pris pour un de ces maudits journalistes...

Encore un point pour Mel ! songea Quentin.

Après s’être installé derrière son bureau, le policier réunit des feuilles éparées, puis reprit :

– Les journalistes me harcèlent depuis quelques jours... Bon,

je vous écoute. J'ai cru comprendre que vous aviez fait le voyage de Paris. Ce doit donc être important, je présume ?

Quentin prit une profonde inspiration, puis, pendant près d'une demi-heure, évoqua en détail la correspondance écrite par Mélanie.

Le lieutenant l'écouta d'un air impassible.

– ... Voilà, acheva Quentin. J'aimerais savoir si tout cela est vrai. Cela semble tellement... extravagant.

Le lieutenant de police hocha gravement la tête.

– Hélas oui. Votre amie vous a fait un compte-rendu très fidèle des événements. Vous savez tout. À quelques détails près. Juste une question : en avez-vous déjà parlé à quelqu'un d'autre ?

– Non. Mon amie ici présente et moi sommes seuls au courant.

– Parfait. Je vais donc vous demander de continuer à garder cette histoire pour vous. Je fais mon possible pour calmer la presse, qui me met la pression depuis l'annonce de ce nouveau meurtre. Elle ignore encore les détails de ce crime incroyable, ce qui est une bonne chose. Car une publicité malsaine risque d'entraver nos investigations, déjà assez difficiles comme ça. Vous l'avez compris, cet assassinat est un véritable casse-tête. Nous n'avons d'ailleurs pas progressé d'un pouce. Mais ce n'est pas tout... Oui, vous vouliez parler, mademoiselle ?

Mel se mordit la lèvre avant de déclarer :

– En fait, nous ne vous avons pas encore tout dit...

– Eh bien je vous écoute, mademoiselle. Quel est votre nom, au fait ?

– Mélanie... Mélanie Lemaître.

Le Goff sursauta et roula des yeux surpris.

– Pardon ?

– Je vais vous expliquer, lieutenant, bafouilla-t-elle. L'autre Mélanie est mon amie, et nous avons un beau jour décidé de...

Sur quoi, elle raconta par le menu leur double imposture. À plusieurs reprises, le policier se leva pour faire quelques pas nerveux, avant de reprendre place dans son siège. Un silence opaque s'instaura lorsqu'elle eut terminé son récit. Le Goff resta un moment plongé dans ses pensées, puis déclara :

– Je ne vous félicite pas, mademoiselle ! Nous n'avions pas besoin de ce genre de complications ! À mon tour de vous apprendre quelque chose... Des nouvelles toutes fraîches, d'ailleurs. Je reviens à l'instant de l'hôtel. Jerry Lemaître, votre oncle, donc, qui du reste ignore totalement votre subterfuge, est très inquiet à votre sujet. Enfin je veux dire à propos de l'autre

Mélanie, qu'il prend pour sa vraie nièce. Il vient de m'apprendre qu'elle avait disparu depuis deux jours !

24. Encore un coup de fil !

Quentin et Mel se regardèrent un long moment.

Le policier continua :

– La dernière fois qu'il l'a aperçue, c'était avant-hier, en fin d'après-midi, donc peu après votre visite, jeune homme. Comme la plupart de ses affaires étaient encore dans sa chambre, il ne s'est pas trop inquiété et est allé se coucher. Il pensait que sa nièce était partie se promener. Le lendemain toujours pas de Mélanie. Malgré la présence de sa valise, il a pensé qu'elle était rentrée précipitamment chez elle. Après ces journées éprouvantes, c'était légitime. Pourtant il n'a pas osé téléphoner à ses parents, craignant de devoir leur raconter ces tristes événements. Ce qui peut se comprendre...

– Mais alors, où est-elle ? s'écria Quentin.

– Dieu seul le sait, grogna Le Goff d'un air sinistre.

– Lieutenant, vous ne croyez pas que... qu'elle... qu'il lui est arrivé malheur ?

Devant le silence du policier, Quentin insista :

– Je pensais à cet étrangleur... Si elle a deviné son identité et qu'il s'en soit aperçu, ce monstre aurait très bien pu...

– Bien sûr, c'est une possibilité ! Vous croyez que je n'y ai pas songé ? À propos, avez-vous ses lettres sur vous ? Qui sait, elles recèlent peut-être un indice précieux qui vous aurait échappé.

– Je m'en serais rendu compte. Je les ai lues et relues.

– Les avez-vous oui ou non ?

– Euh... non. Je les ai brûlées. J'ai cru qu'elle m'avait trahi et j'étais furieux.

Quentin eut envie d'ajouter « si vous ne m'aviez pas renvoyé si brutalement lorsque je suis venu à l'hôtel, on n'en serait peut-être pas là ». Mais il jugea plus prudent de se taire.

– Je ne vous félicite pas, déclara le policier d'une voix sèche. Bon. La première chose à faire, à présent, c'est de prévenir ses parents. Donc monsieur et madame Rivière, si j'ai bien compris. Qui sait, elle est peut-être effectivement allée les retrouver pour fuir l'ambiance détestable qui régnait à l'hôtel. Ce qui se conçoit assez bien, vous en conviendrez. Vous avez leurs coordonnées ?

– Oui, mais ils sont partis en vacances.

– Ils ont sans doute un portable, non ?

– J'imagine, même si je ne connais pas le numéro et que je doute qu'ils soient joignables. Il ne doit pas y avoir de réseau,

là-bas.

– Où ça, là-bas ?

– Dans le désert marocain. Mélanie m'a dit qu'ils étaient partis pour un trekking...

Le policier secoua la tête d'un air dépité, réfléchit un instant, puis reprit :

– Bon. Restons calmes. Évidemment, il faut envisager le pire, mais je doute que Mélanie ait été victime de l'assassin. Et je ne dis pas ça simplement pour vous rassurer. Ce type n'est pas du genre à cacher les cadavres. Or, faire disparaître celui d'une jeune fille, juste après le meurtre de mademoiselle Lestranger tandis que nous menions notre enquête, eût été une prise de risques considérable.

– Avez-vous... des soupçons ? demanda soudain Mel, livide.

Le visage de Patrick Le Goff s'éclaira.

– Justement. J'allais vous poser la question. J'ai cru comprendre que vous n'aviez guère confiance en votre oncle...

– C'est vrai. Comme je l'ai dit, c'est surtout à cause de ces souvenirs d'enfance. J'ai toujours eu peur de lui. De là à l'accuser de ces meurtres... Il faudrait des preuves sérieuses.

– Je vois. Mais puisque vous m'avez posé la question, je vous répondrai franchement. Moi non plus, je n'ai pas de preuve contre lui. Pour plusieurs raisons, il fut d'emblée mon principal suspect. J'avais déjà de vagues soupçons avant ce drame, l'ayant rencontré personnellement quelques semaines plus tôt. Le problème, c'est qu'il possède un alibi. Un alibi à toute épreuve, qui lui est de surcroît fourni par votre amie mademoiselle Rivière.

– Oui, je sais, approuva Quentin. Il s'est juste retrouvé seul dans la cuisine pendant trois ou quatre minutes...

– Exact. Et nous avons vérifié. Il faut au minimum quatre minutes pour faire l'aller-retour de la cuisine au sommet de la tour, et au pas de course, en empruntant le chemin le plus court, c'est-à-dire la porte de service de la cuisine. Même un sportif accompli aurait été à bout de souffle. Or mademoiselle Rivière est formelle. Lorsqu'elle est revenue du salon, Jerry Lemaître n'avait rien d'un homme venant de piquer un sprint.

– En général, intervint Quentin, les coupables ont toujours un alibi parfait !

Le policier grommela :

– Vous n'allez pas m'apprendre mon métier, jeune homme !

– Non, bien sûr. Ce que je voulais dire, c'est que Jerry Lemaître n'est pas le seul à avoir un alibi. Il y avait également madame Harper, qui n'a pas arrêté de jouer du piano.

– Elle pourrait avoir fait fonctionner un magnétophone, pendant qu'elle allait tranquillement étrangler mademoiselle Lestrangé.

– Oui, par exemple. Ce pourrait donc être elle, l'étrangleur... ou plutôt l'étrangleuse ! Mélanie avait d'ailleurs insisté dans ses lettres sur ses mains, longues et noueuses, comme celles d'un homme.

– Sur un plan technique, c'est faisable. Mais quelle prise de risques ! N'importe qui passant dans le salon aurait fatalement remarqué son stratagème...

Quentin ne put que convenir de la justesse du raisonnement. Il se sentit gagné par une extrême lassitude. Les questions sans réponse se multipliaient. Mélanie avait disparu... la situation devenait par trop insupportable.

– Que comptez-vous faire, lieutenant ?

– Mon métier, jeune homme. Et n'ayez crainte, cette affaire sera menée à son terme.

– Pouvons-nous vous aider ?

– Oui, j'y compte bien. Si vous aviez des nouvelles de Mélanie, si vous vous rappeliez quoi que ce soit qui pourrait nous éclairer, n'hésitez pas à me prévenir. Voici mon numéro de téléphone. En attendant, rentrez chez vous. Je vous tiendrai au courant.

Avec un sourire qui se voulait confiant, il ajouta en posant le doigt sur les lèvres :

– Et surtout n'oubliez pas : motus et bouche cousue !



On frappait à la porte.

Quentin se réveilla en sursaut, se frotta les yeux, ébloui par les fenêtres étincelantes de soleil. Il se sentait mal à l'aise comme s'il avait passé la nuit à lutter avec des forces obscures. Mais n'était-ce pas le cas ?

Son cauchemar l'avait entraîné dans une fête foraine à l'époque de son enfance... Le froid qui lui piquait les doigts, l'odeur des gaufres, les lumières rouges, bleues, orange, les autos tamponneuses... Et ce vieux manège grinçant qui ne lui inspirait aucune confiance. Quelqu'un l'avait alors poussé sur une banquette vide... La foule s'était mise à danser autour de lui, comme prise de folie. Le carrousel tournait à une vitesse infernale. Les bruits s'étaient accélérés, à la manière d'un disque qui tourne trop vite. Un couinement interminable lui

déchirait les tympons tandis qu'il était avalé par les ténèbres... Puis une silhouette était apparue. Une silhouette faussement avenante... Un clown lui souriait dans le noir, en lui montrant ses gencives vertes, la main tendue vers lui...

Il avait eu un mouvement de recul. C'était lui qui l'avait entraîné dans ce piège mortel avec Mélanie... L'image de son amie s'imposa alors à lui.

Mais non, ce n'était pas une vision ! Elle gisait endormie dans le lit voisin. Ses cheveux blonds qui dépassaient des couvertures, c'était elle à n'en pas douter. Un spasme le saisit : était-elle vivante ?

Et l'on continuait de frapper à la porte.

Lorsqu'il reconnut le visage de Mel, qui émergeait du sommeil, ses idées se clarifièrent aussitôt. Il devait être 8 heures, heure pour laquelle il avait la veille commandé le petit-déjeuner.

– Oui, entrez, grommela-t-il.

La porte s'ouvrit sur la réceptionniste, souriante, qui portait un plateau bien chargé.

– Bonjour, jeunes gens, jeta-t-elle gaiement. Voilà de quoi reprendre des forces. Je vous dépose tout ça sur la table près de la fenêtre, hein ? C'est en général là que nos clients préfèrent prendre leur petit-déjeuner. Bien dormi ?

– Oui, répondit Quentin avec un sourire féroce. Nous avons passé une nuit d'enfer, n'est-ce pas, Mel ? Vous aviez raison, madame, cette chambre est extraordinaire ! Et l'air de Dinard, comment dire ?... Il nous a littéralement transcendés !

L'employée s'immobilisa, les yeux arrondis par la surprise. Elle se hâta de déposer le plateau sur la petite table, bredouilla :

– Je vois, je vois...

Et, les saluant d'un sourire crispé, elle se retira.

– Pas très sympa de ta part, commenta Mel. Tu as mis cette dame dans l'embarras.

– Elle l'a bien cherché, non ? Et puis, c'est la vérité. La nuit a été infernale. Je n'ai pratiquement pas fermé l'œil. Et toi non plus, il me semble. Tu n'as pas cessé de te tourner et de te retourner.

– C'est vrai, convint la jeune fille en se tenant les tempes. Je n'ai pas arrêté de faire des cauchemars...

Les tasses de café fumantes et la corbeille généreusement garnie de croissants leur paraissaient irréelles.

Un peu aveuglée par le soleil, Mel regardait pensivement la mer turquoise.

– C'est affreux, Quentin, poursuivit-elle après un long silence. Cette vue est merveilleuse, il fait si beau, et pourtant, nous vivons une histoire épouvantable. Je n'arrête pas de penser à elle...

Quentin hocha tristement la tête.

Mélanie avait disparu depuis deux jours...

Paradoxalement, son absence la rendait plus présente que jamais. Elle ne le quittait pas, se dressait entre Mel et lui comme une ombre. Elle leur avait tenu compagnie la veille au soir, tandis qu'ils avaient grignoté du bout des lèvres une pizza dans un resto au bord de mer. Et le reste de la soirée, dans un bar, ils avaient brassé quantité d'hypothèses pouvant expliquer sa disparition. Une fois de plus, ils les passèrent en revue.

– Tout est possible, déclara la jeune fille avec lassitude. Il ne nous reste qu'à attendre et espérer.

– Espérer ? répéta Quentin d'un air sombre. J'aimerais partager ton optimisme, Mel ! Il n'y a que deux possibilités...

– Deux ?

– Oui, soit Mélanie a été victime d'un événement tragique : enlèvement, agression, accident, soit elle est partie de son propre chef. Par exemple, elle a simplement abrégé son séjour, voulant fuir l'atmosphère morbide régnant à l'hôtel, comme l'a d'ailleurs envisagé Le Goff. Malheureusement, je crois que nous pouvons écarter cette deuxième possibilité.

– Pourquoi ? Parce qu'elle n'a prévenu personne ? Ou à cause de sa valise ?

– Pas uniquement.

Quentin désigna du menton son portable qui trônait sur le rebord de la fenêtre.

– Elle m'aurait appelé. Et toi aussi sans doute. Si elle avait quitté volontairement l'hôtel de l'oncle Jerry, elle aurait forcément dû se retrouver, à un moment ou un autre, dans un endroit couvert par le réseau. Sans parler de ses lettres qui ont subitement cessé.

– Il reste donc la première possibilité...

– Oui. Autrement dit, il lui est arrivé une tuile. Selon ton intuition et celle du policier surtout, l'étrangleur ne serait autre que l'oncle Jerry. Si c'est lui, l'hypothèse que Mélanie ait découvert un indice, ou qu'il se soit trahi d'une manière ou d'une autre, est plus que vraisemblable. Il aurait été contraint de la faire disparaître, ce qui, en tant qu'expert du crime, ne lui aurait pas posé de problèmes. Je trouve assez étrange, aussi, qu'il ait attendu deux jours pour signaler la disparition de Mélanie...

Un long silence tomba, meublé par le bruit des mouettes en maraude devant l'hôtel. Mel demanda d'une voix blanche :

– Que comptes-tu faire ?

– Rentrer à la maison. La batterie de mon portable est quasi vide et j'ai oublié mon chargeur. Si jamais elle m'appelle...



Pour leur retour à Paris, ils furent moins chanceux qu'à l'aller. Seul le dernier TGV de la journée offrait quelques places disponibles. Il était près de minuit lorsqu'ils arrivèrent à la gare Montparnasse. Là, ils prirent le métro jusqu'à la station Voltaire. Car Quentin tenait à raccompagner Mélanie chez elle.

– C'est là, dit-elle, au numéro 100.

Quentin ne répondit pas. Il était absorbé dans la contemplation de la rue, éclairée de loin en loin par les halos orange des lampadaires. Un univers totalement différent de la Bretagne, quoique cruellement semblable, songea-t-il. Mélanie n'apparaissait plus ni dans l'un ni dans l'autre.

Une jeune femme qui promenait deux jeunes beagles les salua d'un bref sourire avant de pénétrer dans l'entrée du numéro 100.

Lorsqu'elle eut disparu, Mel commenta :

– C'est la folle qui habite un petit appart juste à côté de nous, avec en plus de ses chiens deux chats et un fiancé.

– Pour une folle, elle a l'air heureuse ! Au fait, as-tu réfléchi à ce que tu allais dire à tes parents ?

Mel secoua la tête, inquiète :

– Mais rien, Quentin ! Je ne leur dirai rien du tout. Le lieutenant Le Goff a exigé de nous le silence absolu jusqu'à nouvel ordre.

– Oui, c'est vrai.

Il la serra un court instant contre lui, puis soupira :

– Je te laisse. Courage. Je t'appelle dès que j'ai du neuf.

Après l'avoir gratifiée d'un sourire rassurant, il tourna les talons.



Le lendemain matin, vers 11 heures, il eut l'impression d'être réveillé par un ouragan.

– Allons, lève-toi ! claironna sa mère en ouvrant grand les

fenêtres. Pour qui te prends-tu ? Pour un pacha ? Avoue, ce voyage en Bretagne, c'était une excuse pour nous soutirer de l'argent ! Mon Dieu, si tu voyais ta tête...

– Cool, maman, cool...

– Non, je ne suis pas cool du tout !

– D'accord, message reçu cinq sur cinq.

Puis, comme un diable à ressort jaillissant d'une boîte, il émergea de ses couvertures.

– Au fait, personne ne m'a appelé ?

– À la maison, non. Quant à l'engin noir qui ne te quitte jamais, je ne me permettrais pas de le consulter !

Quentin se rua sur son mobile et constata avec effroi :

– Déchargé ! Putain, tu aurais pu me prévenir !

– À quel moment ?

Sur ces mots, elle sortit. Quentin se hâta de brancher le chargeur, puis consulta fiévreusement sa messagerie.

Aucun message. Ensuite il constata que son ordinateur ne donnait toujours aucun signe de vie. En prenant son petit-déjeuner, d'un ton lourd de reproches il rappela à sa mère que son père lui avait promis de s'en occuper.

Un peu plus tard, éprouvant le besoin de changer d'air, il fila au *Brook*, où il ne rencontra aucun de ses amis. À tout hasard, il composa le numéro des parents de Mélanie. Il raccrocha en entendant la voix du répondeur. Il était 14 heures. Et toujours pas le moindre coup de fil du lieutenant Le Goff. N'y tenant plus, il l'appela. On décrocha assez rapidement. Une voix très polie lui demanda son nom et l'objet de son appel.

– Parfait, monsieur, j'ai pris bonne note. Le lieutenant vous rappellera dès que possible.

Un quart d'heure plus tard, la rituelle musique des Beatles se fit entendre. Le lieutenant Le Goff, déjà ? se demanda-t-il, surpris.

Il s'empara de son mobile et reconnut immédiatement son interlocuteur à sa voix grave et bien timbrée.

– Bonjour, lieutenant. Merci de m'avoir rappelé si vite.

– C'est la moindre des choses, jeune homme, grésilla la voix dans l'écouteur. Y a-t-il du neuf de votre côté ?

– Hélas ! toujours rien, lieutenant. Et vous ?

– Rien pour le moment. Je suis allé ce matin à la première heure chez Jerry Lemaître, avec mon adjoint, à la recherche d'un indice. Il est toujours sur place, mais j'ai dû revenir au commissariat. Dans la chambre de mademoiselle Rivière, il y avait encore, en effet, ses affaires. La seule chose que Jerry Lemaître ait notée, et c'est plutôt une bonne nouvelle à mon

sens, c'est qu'il manquait sa veste et son épais pull-over. Elle les portait quand elle se promenait le long de la côte. Cela tendrait à indiquer qu'elle est partie volontairement.

Contenant un soupir d'exaspération, Quentin répondit :

– Venant de Jerry Lemaître, c'est en effet une information précieuse ! Ne pensez-vous pas que, s'il est l'assassin, il aurait pu faire disparaître ses vêtements pour brouiller les pistes ?

– J'y ai songé. Il peut être notre homme, et en même temps, mademoiselle Rivière peut s'être enfuie...

– Au fait, lui avez-vous signalé que Mélanie n'était pas sa vraie nièce ?

– Non. Je garde cette info par-devers moi. Elle pourrait se révéler utile plus tard. Et puis cela risquerait de compliquer les choses pour sa vraie nièce, n'est-ce pas ? Informé, Jerry Lemaître serait tenté de parler à ses parents. Or, pour le moment, il n'a pas du tout envie de s'expliquer avec eux. Après tout ce qui s'est passé sous son toit, il préfère temporiser quelques jours, le temps qu'on sache à quoi s'en tenir...

– Il est donc inquiet ?

– C'est peu dire. Mettez-vous à sa place...

– Oui, bien sûr. Mais il peut jouer la comédie !

– Si c'est le cas, nous ne tarderons pas à le coincer. Je ne vais d'ailleurs pas tarder à retourner sur place.

– Vous me tenez au courant, lieutenant ?

– Bien sûr.

Il raccrocha sur ces mots. Quentin reposa son mobile, guère plus rassuré qu'avant. Pour lui, la culpabilité de Jerry Lemaître ne faisait aucun doute. Cette histoire de veste et de pull disparus sentait la mise en scène. Toutes les fibres de son être lui disaient qu'il y avait très peu de chances que Mélanie fût encore en vie.



Une heure plus tard, Mel l'appela à son tour. Il lui annonça les dernières nouvelles en s'efforçant de dissimuler son pessimisme. Sans grand succès. L'angoisse de Mel était, elle aussi, à son comble.

– On se voit ce soir ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

– Je ne sais pas, Mel. Je suis complètement dans le cirage. Plutôt demain. À moins qu'il y ait du neuf, évidemment... Oui, je t'embrasse, moi aussi... À bientôt.

Il raccrocha, se reprochant d'avoir été sec. Il avait envie

d'être seul. Même l'atmosphère de son QG commençait à lui sembler pesante.

Il paya sa consommation, sortit et s'engouffra dans la bouche de métro la plus proche, avec l'intention de se perdre dans la foule.

Lorsqu'il remonta l'avenue menant à son domicile, la nuit commençait à tomber. Il n'avait pas reçu le moindre coup de fil. Il marchait comme un zombie.

Comment imaginer la vie sans Mélanie ? Où était-elle à présent ? Là-haut, dans ces étoiles qu'il n'apercevait même pas derrière les nuages ?

She loves you, yeah, yeah, yeah... chantaient les Beatles.

Réalisant avec un temps de retard qu'il s'agissait de son mobile, il sentit une onde de terreur le parcourir : c'était sans doute le lieutenant Le Goff.

Le Goff venant lui annoncer la pire des nouvelles ?

D'une main tremblante, il sortit son portable de sa poche et examina l'écran lumineux. Puis il battit des paupières et demeura quelques secondes tétanisé. L'écran affichait : MÉLANIE !

25. Cachée dans le grenier

- Allô, mon chéri ? C'est moi... Tu m'entends ?
- Le cœur battant à tout rompre, Quentin bredouilla :
- Je ne rêve pas ? Dis-moi que je ne rêve pas !
- ... eu du mal à prendre le réseau... On... risque d'être coupés... d'une se... conde à l'autre...
- Mélanie, où es-tu ? cria Quentin.
- Encore... en Bretagne... Je vais essayer... d'a... attraper... dernier train... Paris. Si tout va bien... se retrouve à la gare. Sinon... te rappelle... Je...
- Mélanie, tu m'entends ?
- À peine... allons être coupés...
- Que s'est-il passé, bon sang ?
- ... t'expliquerai... plus... tard...
- Allô ? J'entends plus rien !
- Plus... tard... bisous...

La voix de son amie se tut définitivement. Il tenta de la rappeler plusieurs fois. En vain. Toutes sortes de questions l'assaillaient, mais il les repoussa pour reconstituer les bribes de son message. En toute logique, elle arriverait à la gare Montparnasse, à la même heure que Mel et lui, la veille, si elle attrapait le dernier train.

Oui, c'était bien ça, si elle rejoignait la gare à temps, si les cheminots ne faisaient pas grève et s'il y avait encore de la place dans le TGV !

Il poussa un profond soupir de soulagement. Mélanie était vivante !

L'estomac vide, il décida de rentrer chez lui pour reprendre des forces. Il avait le temps, il lui restait quatre heures interminables à tuer.

Sa mère lui annonça que son père était reparti d'urgence à son bureau, mais qu'il avait réparé son ordinateur.

– Si vite ? Quelle bonne nouvelle ! s'exclama-t-il. La vie serait vraiment trop triste sans ordinateur.

Sa mère le toisa en levant un sourcil.

– Je te trouve étrangement joyeux, Quentin. Que se passe-t-il ?

– Tu veux savoir la vérité ? Je suis plongé dans une sordide histoire d'assassinat, un étrangleur qui s'en prend à des jeunes filles...

– Tu plaisantes ?

– J'en ai l'air ?

Il la planta là pour se diriger vers la salle de bain, où il se fit couler un bain brûlant. Et il sourit en se disant que le meilleur des mensonges était souvent la simple vérité ! Il s'immergea dans l'eau, ferma les yeux et pensa à Mélanie.

Elle sortait du train, se jetait dans ses bras, l'embrassait passionnément au mépris des voyageurs, le conduisait vers le métro, puis chez elle, où ses parents étaient justement absents. Et là, blottie contre lui, elle lui expliquait tout...



Vers 2 heures du matin, dans le salon des Rivières, Mélanie et Quentin fêtaient leurs retrouvailles. Il avait ouvert une bouteille de punch, qu'ils dégustaient à gorgées gourmandes – souvent dans le même verre – comme ils dégustaient chaque seconde de ce moment de bonheur.

– Mais j'y pense ! s'exclama soudain Mélanie. Il paraît que tu as brûlé mes lettres !

– Qui t'a dit ça ?

– Le policier en me raccompagnant.

– Rassure-toi, c'était un mensonge. Je ne voulais pas qu'il me les confisque. Tu comprends, c'était tout ce qu'il me restait de toi alors que je croyais t'avoir perdue à jamais.

– Ça va, répondit Mélanie, magnanime. Je te pardonne.

– À propos de ces lettres, il y a une chose que je n'ai pas réussi à déterminer. Cette phobie des spirales, c'est la tienne ou celle de Mel ?

– La mienne, affirma-t-elle.

– Ce souvenir de l'escalier chez tes grands-parents est donc vrai ?

– Oui.

– Voilà au moins un point sur lequel tu ne m'auras pas menti !

– Figure-toi que c'est justement ce détail qui m'a inspiré notre petit échange de rôles. Lorsque Mel m'a parlé de cette femme assassinée dans la tour et de son fantôme, cela m'a effrayé et j'ai eu immédiatement envie d'aller là-bas. J'y ai vu une sorte de signe...

– Je comprends. Tu es attirée par ce qui te terrorise. C'est parfaitement logique.

– Mais enfin, je t'ai déjà expliqué, non ? En tout cas, c'est comme ça que je fonctionne !

– Admettons. Et que Mel soupçonnait l'oncle Jerry d'être l'étrangleur t'a donné une folie envie de passer quelques jours en sa compagnie ?

Mélanie secoua la tête en souriant.

– Non. Je ne croyais pas à sa culpabilité au début. Mais ça m'a donné envie de jouer au détective et de t'écrire ces lettres.

– Figure-toi que tu t'es trahie par moments.

– Ah ?

– Ta manière de décrire les lieux. On sentait que tu les voyais pour la première fois. Et ta façon de décrire Jerry Lemaître manquait un peu de chaleur... Enfin peu importe. C'est la suite qui m'intéresse.

– La suite, voyons... Nos invités sont restés deux jours supplémentaires pour les besoins de l'enquête. Et le lendemain tu as brisé ton serment en venant à l'hôtel...

– Tu me le reproches ?

Elle lui prit la main en souriant.

– Non, my love. Ça m'a fait chaud au cœur de te voir... enfin de t'apercevoir depuis la fenêtre de ma chambre. Mais j'avais peur que tes explications me confondent. Quand l'oncle Jerry est venu me parler de ta visite, j'ai compris qu'il s'était produit un petit miracle avec cette confusion sur mon nom de famille... J'avais été à deux doigts d'être démasquée, et en plus, je n'aurais pas pu poursuivre mon plan...

– Quel plan ?

– Espionner secrètement Jerry Lemaître que je soupçonnais de plus en plus d'être l'étrangleur, l'assassin diabolique de mademoiselle Lestrangle. L'ayant trompé magistralement une première fois en me faisant passer pour sa nièce, je pensais pouvoir continuer sur ma lancée. Cette idée m'est venue peu de temps après ma dernière lettre. À vrai dire, il n'était pas désagréable avec moi, même plutôt sympa par moments, mais j'en étais arrivée à la conclusion que lui seul pouvait avoir orchestré ce crime abracadabrante. J'ai donc fait semblant de disparaître et je me suis cachée dans la maison pour l'épier. Tu comprends, en ma présence, il veillait à ne pas commettre d'erreur. Me sachant partie, il n'avait plus aucune raison d'être sur ses gardes. Au grenier, où j'avais repéré une bonne cachette, j'ai déposé quelques provisions et une couverture. La nuit, ce n'était pas très confortable, tu peux me croire... Bref, l'espace de quelques jours, j'ai joué avec lui au chat et à la souris. Pendant ce temps, bien sûr, il m'était impossible de poursuivre ma correspondance. Ça a été beaucoup plus dur que je ne le pensais. Car il fallait surtout ne pas me faire remarquer. Enfin

je t'épargne les détails. Non seulement je n'ai rien surpris de suspect dans son comportement, mais j'ai constaté qu'il semblait vraiment soucieux à cause de ma disparition.

– Il était peut-être soucieux pour d'autres raisons.

– C'est vrai. Entre-temps, je me suis souvenue d'un détail qui m'a fait comprendre que je m'étais complètement fourvoyée sur le compte de l'oncle Jerry. Car je sais à présent qui est le vrai coupable...

– Et qui est-ce ?

Mélanie eut un sourire de sphinx.

– Patience, je termine. Hier matin, les policiers ont fouillé la maison de fond en comble. Le Goff est parti vers midi, mais l'autre flic, un sacré fouineur soit dit en passant – un dénommé Gaspar, qui faisait du zèle pour épater son chef – m'a débusquée en milieu d'après-midi.

– Et vlan ! s'exclama Quentin, amusé. Prise au piège comme un rat !

– Oui, même si je m'en suis bien tirée. J'ai joué à la petite fille terrorisée par les événements. Tellement terrorisée qu'elle s'était terrée dans le grenier comme une souris...

– Va pour la souris !

– Non seulement j'ai réussi à donner le change à l'oncle Jerry, mais aussi au lieutenant Le Goff lorsqu'il est revenu plus tard. J'ai pleuré, disant que je voulais rentrer chez moi. Tu aurais dû voir l'oncle Jerry, il était dans ses petits souliers et se sentait responsable. Il a insisté pour me garder chez lui encore quelques jours, et puis il a cédé. Le lieutenant m'a alors conduite à la gare de Dinard. Il m'a dit qu'il était au courant de mon arrangement avec Mel, qu'il vous avait rencontrés tous les deux, qu'il t'avait appelé en début d'après-midi. Bref, nous avons discuté. Un peu sec comme bonhomme, mais sympa. Il s'est inquiété de savoir si j'avais une clé de la maison, car il savait que mes parents n'étaient pas là, et si j'allais te prévenir de mon arrivée. Ce que j'ai fait dans le train entre Saint-Malo et Rennes, dans les mauvaises conditions que tu sais. Par contre, je ne lui ai rien révélé de mes soupçons. Lui, de son côté, doit toujours suspecter Jerry Lemaître, car il m'a demandé de passer un coup de fil le lendemain à mon pseudo-oncle pour lui signaler que j'étais bien rentrée, comme si j'étais réellement sa propre nièce.

– Tout est clair, fit Quentin en s'emparant de la bouteille largement entamée. Tout... enfin presque. Il te reste à me dire qui est le coupable... Je te ressers un peu de punch ?

Mélanie sourit, hésitante.

– Est-ce bien raisonnable ?

Le jeune homme remplit les deux verres.

– Au point où nous en sommes... Enfin je parle surtout pour toi. Car on ne peut pas dire que tu as été très raisonnable ces temps-ci. Tu aurais pu me faire part de tes projets avant de te jeter dans la gueule du loup. Je t'aurais empêchée de partir !

– Et pourquoi ?

– Parce que je t'aime.

Mélanie battit des cils en l'enveloppant d'un regard à la fois tendre et malicieux.

– Alors, je suis pardonnée ! susurra-t-elle.

Quentin vida tranquillement son verre, avant de répliquer :

– Oui. Enfin dès que tu m'auras révélé l'identité de l'assassin.

– D'accord. Mais il faut d'abord que je te dise comment il a réussi à s'introduire dans la chambre scellée...

Quentin faillit s'étrangler :

– Hein ! Tu sais aussi ça ?

– Je sais tout, my love... tout !

26. Le piège

– Si j’ai bien compris, déclara Mélanie en fronçant les sourcils d’un air soupçonneux, vous avez dormi dans la même chambre, Mel et toi !

– Oui, par la force des choses... Mais rassure-toi, il n’y a rien eu entre nous. Vraiment rien. Pas le moindre petit baiser.

– Encore heureux !

– Enfin, à qui la faute ? Nous n’en serions jamais arrivés là si...

Quentin n’acheva pas sa phrase, haussa les épaules, puis se tourna vers la baie vitrée du *Brooklyn*.

En ce début d’après-midi, la rue ensoleillée était animée.

Il était installé à sa table habituelle, entouré par le bourdonnement des conversations, en compagnie de Mélanie.

En un éclair, il songea à leur incroyable soirée, qui s’était achevée aux premières lueurs de l’aube. Il était rentré chez lui sur la pointe des pieds et avait dormi comme une souche jusqu’à midi, heure à laquelle sa mère – elle n’avait décidément rien d’autre à faire ! –était venue lui annoncer que le repas était servi. Repas qu’il avait avalé en cinq sec. Avant de partir, il l’avait embrassée en lui disant de ne pas compter sur lui pour le dîner. Puis il avait téléphoné à Mel pour la mettre au courant du retour de Mélanie, avant de rejoindre cette dernière au *Brook*.

– Mel est aussi impliquée que moi dans l’affaire, trancha Mélanie. Je ne manquerai pas de lui dire ma manière de penser lorsqu’elle arrivera !

– Eh bien tu vas pouvoir le faire tout de suite, répondit Quentin en tendant le cou vers l’entrée. La voilà...

Ainsi que le supposait Quentin, Mélanie fut beaucoup moins féroce que prévu. Les retrouvailles entre les deux complices furent même touchantes. Elles s’embrassèrent à plusieurs reprises, les yeux brillants, comme des jumelles qui auraient été séparées par un affreux coup du sort.

– Bon, on se calme, les filles, déclara-t-il tranquillement. Gardez-en un peu pour moi !

Mais les deux amies ne semblèrent pas l’avoir entendu. Durant la demi-heure qui suivit, Quentin se sentit exclu de la conversation. Mélanie raconta en détail son angoissant séjour dans le grenier de l’hôtel, tandis que son amie était suspendue à ses lèvres.

– ... Et c'est alors, poursuit Mélanie, que je me suis souvenue du chiffon que j'avais trouvé sur la banquette arrière de la voiture du colonel. Tu te rappelles que j'étais retournée dans la remise pour nettoyer le sirop de la bouteille que j'avais cassée en début de soirée...

– Bien sûr, acquiesça Mel, en souriant. Quentin m'a raconté plusieurs fois toute l'histoire. Je la connais par cœur !

– Or les policiers avaient retrouvé sur la nuque de la victime des brins de laine provenant vraisemblablement d'une écharpe noire. Sur le coup, j'ai enregistré l'information sans faire le rapprochement. Mais dans le grenier, j'ai eu le temps de cogiter. C'est alors que j'ai compris !

– L'assassin serait donc le colonel ?

– Oui, approuva gravement Mélanie. J'en suis quasi certaine. N'oublie pas qu'il était un de ceux qui n'avaient pas d'alibi. Et c'est lui qui a organisé la murder party. Il connaissait donc parfaitement les mouvements des joueurs et pouvait manipuler à son aise sa future victime.

– Qu'il a étranglée avec son écharpe !

– Exactement.

– Comment ? s'exclama Mel. Comment a-t-il pu s'introduire dans cette chambre hermétiquement close, puis en ressortir ?

– Hermétiquement close, pas vraiment, répondit son amie avec un sourire rusé. Il y avait la fenêtre brisée...

– Condamnée par des barreaux !

– Et un jour de deux centimètres au bas de la porte. Évidemment, il m'a fallu du temps pour comprendre. Mais j'ai fini par trouver. Voici comment je vois les choses. À 11 heures, le colonel s'éclipse discrètement, va récupérer son écharpe – un modèle très long –, puis monte dans la tour. Là, il explique à mademoiselle Lestrangle la suite de son rôle, qui consiste à passer autour de son cou une boucle de l'écharpe qu'il fait glisser sous la porte. Un tel ordre venant d'une autre personne aurait pu éveiller sa méfiance, mais le colonel est le maître du jeu... Elle s'exécute donc, et...

– Il tire violemment sur les deux bouts qu'il a gardés en main ! s'exclama Mel en se tenant machinalement la gorge.

– Exactement. Il tire fort, très fort... jusqu'à ce qu'elle s'arrête de bouger. Tu vois la scène ? Elle est par terre, de l'autre côté, la tête coincée au bas de la porte, prise dans ce nœud coulant mortel...

– N'en rajoute pas, Mélanie, j'ai compris !

– Cela explique que le cadavre de mademoiselle Lestrangle a été retrouvé derrière la porte. Puis le colonel est allé remettre

l'écharpe dans sa voiture, provisoirement j'imagine, ayant sans doute prévu de la faire disparaître à la première occasion. Je suis passée par là entre-temps... et je l'ai jetée dans la poubelle ! J'ignore ce qu'il a pensé après avoir constaté sa disparition, il ne devait pas en mener large, c'est sûr. En tout cas, il a magistralement tenu son rôle par la suite, car il n'a rien laissé paraître.

– Ça paraît assez tordu, il n'empêche que ça tient, commenta Mel après un silence. Et toi, Quentin, qu'en penses-tu ?

– Comme toi. De toute manière, c'est un crime de tordu, nous le savions dès le départ. J'estime n'avoir pas été loin de la solution moi non plus, avec mon hypothèse d'acrobate opérant depuis la fenêtre. Mais j'avoue que tu m'as battu sur mon propre terrain, la virtuosité acrobatique ! Tu mérites un grand coup de chapeau !

– Merci, mon ange, fit l'intéressée avec un sourire complice, qui s'envola l'instant d'après. Le problème, c'est que cette pièce à conviction n'existe plus. Les poubelles ont été vidées avant que je ne fasse le lien.

– Tu en as parlé aux policiers ?

– Non. Ils ignorent l'existence de cette écharpe. Cela leur apprendra : ils n'avaient qu'à fouiller les poubelles ! J'ai donc gardé ça pour moi.

– Mais pourquoi ? s'étonna Mel.

– J'ai mes raisons.

– Ah ! bon... Et le mobile du crime ?

– Le colonel est un maniaque de la pire espèce, il tue sans but précis. Ayant pris confiance en lui, après avoir déjoué la police à plusieurs reprises, il s'est enhardi à commettre ce quatrième forfait dans le cadre d'une murder party.

– Mélanie, insista son amie, il faut prévenir la police ! Cette écharpe est un indice important !

– Je sais.

– Que comptes-tu faire ?

Les yeux de la jeune fille prirent une expression féline lorsqu'elle répondit :

– Poser un piège au coupable...

– Pardon ? s'exclama Quentin.

– Oui, nous allons lui poser un piège, sur les lieux du crime. Voici mon plan...

27. Préparatifs

Quentin marqua une hésitation devant la cabine téléphonique près du parc municipal. La nuit venait de tomber et les environs n'étaient que chichement éclairés. Le vent qui bruissait dans les arbres semblait comme un avertissement. Il lui était impossible de reculer à présent. Mélanie attendait qu'il se décide.

Elle avait rappelé Jerry Lemaître pour lui dire qu'elle était bien arrivée, en lui précisant que ses parents n'étaient pas là. Selon elle, il avait paru soulagé. Ensuite, le lieutenant Le Goff avait rappelé. Au passage, il avait signalé que l'enquête n'avait guère évolué. Ce qui était également un bon point. Enfin, Mel ne se joindrait pas à l'opération. De fait, Quentin n'y tenait pas particulièrement. Mais il avait été surpris par l'attitude catégorique de Mélanie, dont le raisonnement semblait altéré par la jalousie.

– Inutile d'impliquer une troisième personne dans l'histoire, avait-elle déclaré. Ça ne ferait que compliquer les choses.

– Drôle de manière de la remercier ! avait-il objecté. On pourrait au moins lui poser la question !

– Comprends-moi, my love. Je ne veux pas l'entraîner dans une nouvelle aventure douteuse. S'il lui arrivait quelque chose, je ne me le pardonnerais jamais.

– Une aventure douteuse ? Ce n'est pas ce que tu m'as dit en m'exposant ton plan !

– Nous n'allons pas en reparler, Quentin, avait-elle sèchement répliqué.

– D'accord. Mais pour ce qui est de Mel, ce n'est pas très chic de notre part, après tout ce qu'elle a fait...

Un éclair avait brillé dans les yeux de Mélanie lorsqu'elle avait répondu :

– N'exagérons rien. Elle t'a juste accompagné à Dinard. D'après ce que j'ai compris, ça n'a pas été un calvaire pour vous deux...

– Il ne s'est rien passé entre nous, je te le répète !

– Admettons. Mais j'y pense ! Puisque tu t'inquiètes tant pour elle, tu pourrais lui présenter ton ami, celui qui s'y entend pour distraire les filles...

– Alexandre ? Elle mérite mieux !

– Ah ! Tu vois, tu prends sa défense !

Il avait fini par capituler, comme il avait capitulé lorsqu'elle

lui avait exposé son plan. Un plan rocambolesque, élaboré hâtivement, dans un enthousiasme frénétique, à l'image de son esprit romanesque.

Mais comment refuser ? Il ne voulait pas passer pour un pleutre et elle tenait à aller au bout de cette sinistre affaire.

Au début, il avait essayé de lui faire entendre raison et de la convaincre de s'en remettre à la police. C'était comme s'il parlait à un mur. De guerre lasse, il avait cédé, et s'était employé à peaufiner avec elle les détails de ce piège audacieux, voire risqué.

– Allons, Quentin, on y va ! le pressa-t-elle. Qu'est-ce que tu attends ?

Espérant secrètement que le téléphone capricieux de Jerry Lemaître serait hors service, il composa son numéro. Pas de chance ! Il décrocha au bout de la troisième sonnerie. Prenant l'accent belge, Quentin se lança :

– Bonsoir, monsieur Lemaître... Théo Van Leeuwen à l'appareil... Non, je n'ai pas l'honneur de vous connaître... Je suis un collectionneur d'Anvers, de passage en France... On m'a parlé de vous... Comment ? Le professeur Bourgeois ?... Oui, je le connais de réputation, bien sûr, mais pas personnellement, hélas !... Voilà ce qui m'amène : je possède plusieurs éditions originales de Gaston Leroux que je suis prêt à céder à un prix très raisonnable... Oui, bien sûr, il y a *Le Mystère de la chambre jaune* et *Le Parfum de la dame en noir*... Sans quoi je ne me serais pas permis de vous déranger... Oui, comme neufs... Je les ai sous les yeux. C'est une occasion exceptionnelle, croyez-moi... Non, je suis à Paris. Je repars après-demain... Et je suis très pris demain dans la journée, si bien qu'il ne me reste guère que la soirée... Cela vous arrange aussi ? Chez vous ?... Hmm, cela me paraît difficile, étant à Paris... Pourquoi pas Dinard ?... Au bar de l'hôtel *Beau Rivage* ?... Non, je ne connais pas, mais je trouverai sans problème... À 21 heures, c'est parfait... Comment, mon numéro de téléphone ?

Quentin plaqua une main sur le combiné en tournant un regard affolé vers son amie, qui lui chuchota :

– Donne-lui le tien, tout bêtement ! On pourra toujours penser que c'est un faux numéro si ça foire !

– Monsieur Lemaître, vous êtes toujours là ?... Vous avez de quoi prendre note... Oui, on ne sait jamais... C'est bien normal. Je vous rappellerai en cas d'imprévu. Voici mon numéro...

Après une chaleureuse prise de congé, Quentin raccrocha doucement, épongeant son front moite d'un revers de main, puis demanda :

– Alors, ça allait ?

– Tu as été parfait, mon cœur. Ton accent flamand m'a fait mourir de rire !

– Eh bien tant mieux ! À toi de jouer, maintenant.

À son tour, Mélanie composa un numéro, qu'ils avaient trouvé sans difficulté dans l'annuaire. Son visage s'éclaira lorsqu'elle entendit son correspondant.

– Bonsoir, colonel... Vous m'avez reconnue ? Oui, c'est moi, Mélanie... Oh non, je vais très bien... Mon oncle vous a parlé de ma petite escapade ? Je vous rassure tout de suite, ça n'est plus qu'un mauvais souvenir ! En fait, j'ai quelque chose de très important à vous dire... Oui, cela concerne bien cette triste affaire, mais impossible d'en parler au téléphone... En effet, c'est assez urgent. Si l'on pouvait se rencontrer demain soir chez mon oncle, il se trouve qu'il a un rendez-vous important. Il ne sera donc pas là... Et c'est franchement préférable pour ce que j'ai à vous apprendre... Non, surtout ne lui dites rien. Cela pourrait lui mettre la puce à l'oreille... Pas un mot non plus à la police, ni à qui que ce soit d'autre. Cela ne concerne que vous et moi dans un premier temps. Ensuite, je vous laisserai juger... Comment ? Non, vraiment, je ne peux pas vous en dire davantage pour l'instant... Pourriez-vous être là-bas vers 21 heures ? C'est parfait... Je vous attendrai. Non, ne vous inquiétez pas... Oui, merci... Bonsoir, colonel.

Après avoir raccroché, Mélanie pinça les lèvres, puis jeta à son compagnon d'un air de défi :

– Le sort en est jeté !

– Oui... Mais c'est un peu forcer le destin lorsqu'on jette les dés soi-même !

– Et moi, comment étais-je ?

– Je n'ai pas entendu la réaction du colonel... Cela aurait presque pu passer pour des avances.

– C'est ridicule. Si tu le voyais ! Il a des cheveux gris et pèse quatre-vingt-dix kilos, il n'a pas grand-chose d'un séducteur !

– Un ancien militaire de quatre-vingt-dix kilos. Voilà ce que nous aurons à affronter demain soir... Pas très rassurant !

28. Un adversaire coriace

Le taxi avait quitté la gare des Sept-Chemins depuis une vingtaine de minutes et cahotait sur les nids-de-poule. Les phares du véhicule projetaient deux halos blafards sur une route caillouteuse bordée de rochers. Il faisait déjà nuit noire.

Installé à l'arrière en compagnie de Mélanie, Quentin tentait de dominer son appréhension. Il était persuadé que ce troisième voyage en Bretagne serait aussi vain que les précédents. À cette différence près que cette fois, l'issue en serait peut-être moins heureuse. Le moindre faux pas dans leur plan acrobatique et ce serait la chute, sans tapis pour l'amortir !

Et toujours cette impression de tourner en rond, de refaire le même trajet, de revoir les mêmes choses, le même décor, en compagnie de la même personne. Certes, Mélanie avait remplacé Mel. Mais dans la pénombre de l'habitable, il se prenait à en douter, et cela le troublait. Dans sa tête, les derniers événements défilaient, tourbillonnaient... Comme le chant d'une sirène, l'appel de la spirale se faisait irrésistible. La spirale de cet inquiétant escalier, qui l'attendait non loin d'ici, le défiait depuis plusieurs semaines, et exerçait toujours une fascination inexplicable et morbide sur Mélanie.

Allait-il enfin pouvoir conjurer le sort ? Remonter le donjon, débusquer et vaincre le dragon au terme d'un âpre combat ?

Cette comparaison aurait dû le faire sourire, mais il n'en fut rien. Car un tel scénario n'était même pas exclu... D'autre part, ces voyages à répétition commençaient à chiffrer. N'ayant pas osé solliciter une nouvelle fois ses parents, il avait dû puiser dans ses propres réserves.

Avisant la montre de bord qui marquait 20h 30, il songea qu'ils avaient du retard sur l'horaire prévu. Le taxi qu'ils avaient appelé en arrivant à Dinard

– après ce énième voyage en train ! – avait tardé à venir. Ils étaient encore dans les temps. Ils n'allaient pas tarder à voir surgir la silhouette de l'hôtel.

Jerry Lemaître n'avait pas rappelé Quentin depuis que celui-ci s'était fait passer pour un collectionneur belge, ce qui signifiait, en bonne logique, qu'il s'était rendu à l'hôtel *Beau Rivage*. Leur plan se déroulait donc comme prévu. Mais ce n'était que le début. De nombreuses incertitudes demeuraient, comme celle, par exemple, de la venue du colonel ou du retour de Jeanne, la bonne tombée malade au début du mois. En un

mot, l'affaire était plus délicate que prévu, et ils devraient compter sur leur sens de l'improvisation.

Se posait aussi la question de leur retour, qui dépendait totalement de l'issue de leur plan. S'ils parvenaient à confondre le colonel, ils avaient envisagé de le contraindre à prendre le volant pour les conduire tous trois au commissariat, sous la menace de leur revolver. Bien qu'il ne s'agît là que d'un faux déniché chez un marchand de matériel pour le paint-ball, c'était une belle imitation en mesure de donner le change, avait estimé Quentin. En cas d'échec, ils passeraient la nuit dans une grange du village, que Mélanie avait repérée durant son séjour.

L'essentiel était d'avoir quitté les lieux avant le retour du propriétaire, soit au plus tard à 23 heures. Il y avait environ une heure et demie de route jusqu'à Dinard, à laquelle on pouvait raisonnablement ajouter une demi-heure, le temps d'attente supposé de Jerry Lemaître au *Beau Rivage*, avant qu'il ne comprenne qu'on lui avait posé un lapin.

Enfin, à leur grand soulagement, l'hôtel parut dans la lueur des phares, plongé dans une obscurité totale.

– Vous êtes sûrs de ne pas vous être trompés d'adresse ? demanda le chauffeur en se garant devant l'entrée.

– Non, répliqua sèchement Mélanie. Pourrait-on savoir ce qui vous donne cette impression ?

– Ben on dirait qu'il n'y a pas grand monde...

– Nous sommes pressés, monsieur, trancha Mélanie.

Quentin régla le prix de leur course, puis le chauffeur redémarra sans autre commentaire et s'éloigna, les abandonnant dans le noir.

– Je crois que tu l'as vexé, commenta Quentin.

Un rai de lumière jaillit de la main de Mélanie, qui avait allumé une lampe de poche.

– Qu'importe, dit-elle. Dépêchons-nous, le colonel peut arriver d'un instant à l'autre. Espérons que Jerry Lemaître n'aura pas eu la mauvaise idée de changer la cachette de la clé...

Elle éclaira un des pots de fleurs devant le soupirail le plus proche, le souleva. Un éclat métallique jaillit avant qu'elle ne s'exclame :

– Bingo ! Décidément, tout marche comme sur des roulettes !

Une brusque rafale balaya alors la façade de l'hôtel, accompagnée d'un long miaulement qui se perdit dans les ténèbres.

Mélanie, qui avait machinalement rentré la tête dans les épaules, déclara faussement désinvolte :

– Quel accueil ! On se croirait dans un film d'épouvante !
Bon, rentrons.

Tandis qu'elle introduisait la clé dans la serrure, Quentin s'écria :

- Regarde, là-bas, il y a de la lumière...
- Où ça ? s'alarma la jeune fille. Dans la tour ?
- Non, sur la route. Sans doute une voiture.
- Ce doit être notre taxi, non ?
- Non, elle vient dans l'autre sens.
- Le colonel !
- Avec un quart d'heure d'avance...
- Quelle poisse ! Vite ! Entrons ! Je vais tout de suite te montrer ton poste d'observation. Tu n'as pas oublié les consignes, hein ?

Moins de cinq minutes plus tard, Quentin entendit résonner la sonnette de l'entrée.

Il était placé derrière la porte, à peine entrebâillée, qui menait à la bibliothèque. Sa vision du salon était excellente. Il pourrait observer leur invité à loisir, guetter ses moindres réactions, tandis que sa complice se chargerait de le pousser à avouer. Ainsi, il serait en mesure d'intervenir à point nommé en brandissant son arme. En cas d'échec, Mélanie passerait à la phase deux. Une phase beaucoup plus dangereuse...

Il en était là de ses réflexions lorsqu'elle entra, accompagnée du visiteur.

– Prenez place, colonel, déclara-t-elle en désignant le canapé. Je vous sers quelque chose ? Un whisky, peut-être ?

– Oui, ce n'est pas de refus, approuva-t-il en s'installant confortablement. Cela tempérera peut-être ma curiosité.

– Je comprends, répondit-elle avec un large sourire. Vous devez vous demander ce que j'ai à vous dire, n'est-ce pas ?

– Oui. Et surtout pourquoi tant de mystères !

– L'affaire qui nous occupe n'est-elle pas des plus mystérieuses ? Et ce n'est pas le lieutenant Le Goff qui le contesterait ! Le pauvre nage toujours en eaux troubles...

Là-dessus, après avoir pris une bouteille de Jameson dans le bar, elle se mit à remplir un verre.

– Tout doux, mademoiselle, protesta-t-il sans conviction. N'oubliez pas que je dois reprendre le volant.

D'un air parfaitement détaché, elle lui demanda :

- Au fait, colonel, n'auriez-vous rien perdu, l'autre jour ?
- Vous voulez dire pendant notre séjour ici ?
- Oui. Et probablement pendant la soirée du drame...
- Je ne vois pas.

– Réfléchissez bien. Un accessoire, un vêtement... L'homme leva soudain la main.

– Attendez, si ! Ça me revient ! J'ai égaré mon écharpe ! Je ne m'en suis pas aperçu sur le coup, j'étais troublé par les événements, mais en rentrant chez moi, j'ai constaté que...

– Une longue écharpe noire, c'est ça ?

– Oui, en effet, approuva vivement l'ancien militaire. Vous l'avez retrouvée ?

Jusqu'ici, Quentin estima que le colonel ne s'était nullement trahi. Ses réactions étaient naturelles.

Avec un sourire énigmatique, Mélanie désigna le buffet, sur lequel trônait le sachet en plastique qu'elle avait déposé en arrivant. Un bout d'étoffe sombre s'en échappait.

Le visage du colonel s'éclaira.

– La voilà donc... À la bonne heure !

– Non, ce n'est pas celle-ci, répondit Mélanie malicieusement. La vôtre est en lieu sûr...

– J'ai peur de ne pas comprendre.

– Vous ne voyez vraiment pas ?

– Que voulez-vous que je fasse de celle-ci si ce n'est pas la mienne ? demanda le militaire d'un ton agacé.

– Cette écharpe est là uniquement pour la démonstration. À propos, vous n'êtes pas curieux de savoir où j'ai trouvé la vôtre ?

– Si, bien sûr ! Je vous écoute...

– Sur la banquette arrière de votre voiture.

Quentin, qui commençait à avoir des fourmis dans les jambes, était de plus en plus surpris, voire impressionné, par le comportement du colonel. Il semblait sincère. À aucun moment, il n'avait décelé sur son visage la moindre expression suspecte. De deux choses l'une : ou il était un comédien hors pair, ou il était innocent. En revanche, un détail ne collait pas. Il ne pouvait pas ignorer que l'arme du crime était une écharpe de ce genre, et aurait donc dû réagir en conséquence...

– Sur la banquette de ma voiture... répéta le colonel. Mais c'est là qu'elle se trouvait... Par conséquent, je ne vois pas pourquoi... (Son visage s'illumina soudain :) Ça y est ! J'ai compris... Bon sang, mais c'est bien sûr ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? C'est l'arme du crime ! L'assassin me l'a empruntée, avant de la remettre soigneusement à sa place ! Comment diable êtes-vous tombée là-dessus ? Vous me faites des cachotteries, n'est-ce pas ?

Magistral, songea Quentin, non sans une réelle admiration. L'homme jouait son rôle à la perfection. Alors qu'il croyait

l'avoir pris en faute, le colonel Leroc venait de battre en brèche ses soupçons. En revanche, Mélanie ne put s'empêcher de marquer un léger désappointement. La première phase de son plan avait lamentablement échoué.

– C'est possible, finit-elle par concéder avec un sourire énigmatique. Mais à présent j'aimerais vous montrer quelque chose...

– La démonstration dont vous parliez, peut-être ?

– On ne peut rien vous cacher.

L'ancien militaire la considéra d'un air impénétrable.

– Vous me surprenez, mademoiselle. J'ai le sentiment que vous avez compris...

– Compris quoi ?

– Le mode opératoire du criminel, n'est-ce pas ?

– Et vous ?

– Moi, non. Mais je meurs d'envie de le connaître !

Mélanie fit quelques pas, les mains croisées dans le dos, et jeta un bref coup d'œil en direction de Quentin, comme pour s'assurer de sa présence. Puis elle s'arrêta brusquement devant le militaire pour le fixer droit dans les yeux :

– Que diriez-vous d'une reconstitution sur les lieux du drame ?

Le visage massif du colonel se fendit d'un sourire.

– Hmm... Si vous me prenez par les sentiments, comment refuser ?

29. Des pas dans l'escalier

La jeune fille s'empara du sac contenant l'écharpe puis ouvrit la porte donnant sur le couloir, après avoir invité le militaire à passer devant elle.

Quentin attendit une bonne minute avant de leur emboîter le pas. La phase deux venait d'être entamée. Mélanie s'apprêtait à montrer au coupable comment il avait perpétré son meurtre parfait en invitant mademoiselle Lestrangle à prendre l'écharpe glissée au bas de la porte.

Elle voulait que le colonel sente l'étau se refermer progressivement sur lui. C'était, selon elle, le meilleur moyen de le pousser à l'aveu. Là encore, Quentin n'avait pas été convaincu par cette stratégie qu'il estimait très dangereuse. Pendant ce temps, il devait attendre au bas de l'escalier. Car selon elle, les marches métalliques, qui grinçaient horriblement lorsqu'on les sollicitait, auraient instantanément trahi sa présence.

Si Mélanie criait, il devait voler à son secours. Il n'était toutefois pas exclu que l'homme la prenne par surprise. Au cours de sa démonstration, elle ne cesserait de jacasser, sans observer de temps mort. S'il ne l'entendait plus, Quentin devait également intervenir sans tarder. Sa mission consistait donc à tendre une oreille très attentive.

Lorsqu'il se retrouva sur le pas de la porte, la tour était éclairée. Les lueurs qui filtraient par ses étroites fenêtres brillaient telles des allumettes dans une obscurité pesante. Le vent, imprégné d'une forte odeur d'algue, qui soufflait par rafales, lui faciliterait la tâche en couvrant le bruit de ses pas.

Il gagna l'entrée de la tour et s'y engouffra discrètement. Le voilà enfin, ce fameux escalier en spirale, songea-t-il en considérant d'un air méfiant la sombre volée de marches métalliques qui s'élevait devant lui.

Mélanie avait déjà commencé sa démonstration, mais impossible de comprendre ce qu'elle disait. Sa voix était amplifiée par un écho assourdissant. Il s'enhardit à gravir quelques marches, qui grinçaient effectivement, puis s'arrêta avant d'avoir atteint le premier niveau. Lorsqu'ils redescendraient, il devait être en mesure de revenir sur ses pas sans se faire remarquer.

Ce fut alors le début d'une attente interminable. L'oreille aux aguets, il essaya de suivre la conversation, en vain. Il avait du

mal à percevoir les silences, à supposer qu'il y en eût, tant l'écho répercutait la voix de son amie. Dix minutes passèrent, puis un quart d'heure, avant que des bruits de pas ne s'ajoutent à la discussion.

Ils reviennent ! songea-t-il, le front baigné de sueur. La seconde phase semblait donc avoir échoué. En vérité, il était soulagé de n'avoir pas eu à intervenir.

Il se hâta de rebrousser chemin, aussi discrètement que possible, pour regagner son poste d'observation derrière la porte de la bibliothèque.

Rassuré, il vit bientôt Mélanie réintégrer le salon, en compagnie du colonel qui ressemblait à tout sauf à un coupable acculé. La troisième phase de leur plan semblait compromise. Mélanie avait prévu de se livrer à une opération de chantage, histoire de voir sa réaction. Or les circonstances paraissaient peu favorables.

– Remarquable, répéta le colonel en reprenant place sur le canapé. Vraiment remarquable... Votre démonstration était sans faille. L'assassin a procédé de cette manière, c'est sûr. (Puis un sourire vindicatif inonda son visage :) Le scélérat ! Avoir utilisé mon écharpe pour commettre cet horrible crime ! Mais qu'avez-vous fait de cette pièce à conviction ?

– Comme je vous l'ai dit, je l'ai mise en lieu sûr.

Le sourire du vieux militaire s'accrut.

– Vous avez eu raison, mademoiselle. Avec un tel individu, il vaut mieux prendre ses précautions. Et qu'envisagez de faire, à présent ? Si j'ai bien compris, vous n'avez pas encore prévenu la police ?

Mélanie réfléchit un instant avant de répondre :

– Pas encore, non. Mais ça ne saurait tarder. Et il serait étonnant qu'après être passée entre les mains des experts, cette écharpe ne révèle pas l'identité du coupable...

– Pas forcément. Réfléchissez un instant. Des tests ADN prouveront simplement que j'en suis le propriétaire. Le coupable, lui, a dû la manipuler avec des gants.

Quentin eut une grimace. Mélanie semblait désormais impuissante face à son adversaire. Non seulement il esquivait les attaques, mais chacune de ses répliques faisait mouche. La phase trois, elle aussi, avait lamentablement échoué. Il ne restait plus qu'à entamer le plan de repli.

– Il y a quelque chose que j'ai du mal à saisir, reprit le colonel. Pourquoi vous êtes-vous adressée à moi en priorité ?

– Eh bien parce que... je voulais avoir votre avis de spécialiste, et la confirmation de mon hypothèse. Vous voyez, si

je me suis trompée, je me couvrirai de ridicule en allant trouver la police !

Le colonel hocha la tête en s'efforçant à la modestie.

– C'est vrai, vous n'auriez pu recevoir meilleur conseil. Mais il y a aussi votre oncle...

– Oui, mon oncle, répéta gravement Mélanie en baissant la tête. Justement...

– Ah ! je crois comprendre pourquoi vous teniez à ce qu'il ne soit pas présent ! s'exclama le colonel. Vous n'êtes pas sûre qu'il soit totalement étranger à l'affaire, n'est-ce pas ?

Mélanie pinça les lèvres en guise de réponse.

Quentin apprécia les talents de comédienne de son amie. Cette scène, ils l'avaient répétée ensemble, car soupçonner l'oncle Jerry était la seule manière de justifier cette invitation secrète, à l'insu du propriétaire.

– C'est intéressant, fit le militaire. Moi aussi, je l'ai soupçonné. Mais n'a-t-il pas un alibi inattaquable grâce à vous ? Dans ce cas, qui nous reste-t-il ? Morane et Bourgeois ? Avez-vous une préférence ?

– Je ne crois pas que ce soit Morane.

– À mon avis, vous avez tort. Je me suis toujours méfié de ce type. Nature instable, jeune, célibataire, il présente de loin le meilleur profil de tueur.

Il développa son réquisitoire avant de conclure :

– ... Et je suis sûr que la police le fera aisément passer aux aveux. Grâce à vous ! Bien, il ne me reste plus qu'à prendre congé et à vous remercier pour cette distrayante soirée. Encore bravo pour vos déductions ! Je ne pensais pas en vous voyant la première fois que vous seriez capable de... de... Décidément, les femmes m'étonneront toujours !

Cinq minutes plus tard, Mélanie se tenait derrière la fenêtre et regardait la voiture du colonel disparaître dans l'obscurité. Quentin sortit de sa cachette.

– Fiasco total. Ou ce type est très fort, ou nous nous sommes trompés sur toute la ligne !

– À mon avis, il n'y est pour rien, grogna la jeune fille, frustrée.

– C'est ce que je pense aussi. À aucun moment il ne s'est trahi. Pas la moindre expression suspecte, et tu peux me croire, je ne l'ai pas lâché du regard.

Mélanie s'approcha de son ami pour lui prendre les mains.

– Si tu savais comme je suis déçue ! Pourtant, j'ai tout essayé...

– Tu as été irréprochable, ma puce. Simplement, nous nous

sommes trompés !

Tenace, Mélanie passa en revue les différentes phases de la soirée pour déceler une faille dans l'attitude du colonel Leroc. Quentin l'écoutait en silence. À un moment, elle le vit changer d'expression, comme s'il avait remarqué quelque chose d'insolite derrière elle. Elle se retourna vivement et constata qu'il n'y avait rien d'autre que le grand miroir mural.

– J'ai dit une bêtise ? questionna-t-elle.

– Oui... enfin non. Je viens de penser à une réplique bizarre du colonel... J'ai dû me tromper. C'est rien. Tu peux continuer...

La pendule du salon sonnait 22 heures lorsque la jeune fille conclut sa rétrospective.

– Il ne nous reste plus qu'à rentrer...

– Oui, mais rien ne presse. Nous avons encore une demi-heure devant nous. J'aimerais te demander une faveur.

– Laquelle ?

– Voir la pièce du crime. Tu m'en as tellement parlé dans tes lettres !

Quelques instants plus tard, ils s'engouffraient une nouvelle fois dans la tour. Arrivé dans la chambre, après y avoir jeté un bref regard circulaire, Quentin fronça les sourcils.

– Je viens de penser à un truc. Ne bouge pas d'ici. Je reviens. Le temps de vérifier au salon...

Mélanie l'écouta descendre les marches métalliques puis s'approcha de la fenêtre, toujours privée de ses carreaux. Elle respira l'air iodé à pleins poumons, en tentant de percer l'obscurité. Sous ce ciel d'encre, elle devinait plus qu'elle ne voyait la mer. Sa puissante respiration avait quelque chose d'inquiétant, songea-t-elle, perdue dans ses pensées.

Soudain, la lumière s'éteignit.

Elle se retrouva seule dans les ténèbres. Quentin avait-il fait sauter les plombs ?

À tâtons dans le noir, elle chercha l'interrupteur. Elle l'actionna à plusieurs reprises. Sans succès.

C'est alors qu'elle perçut un bruit, un grincement dans l'escalier. Un frisson la parcourut des pieds à la tête.

Quelqu'un montait l'escalier. À pas lents, comme pour ne pas trahir sa présence...

D'inquiétantes images défilèrent alors devant ses yeux : l'ombre ruisselante de pluie qui s'était réfugiée dans la tour le soir où elle était revenue à pied du village... L'opiniâtre fantôme de Charlotte... La silhouette de l'assassin... Les mains de l'étrangleur se tendant vers elle... Elle se revit enfant,

remontant l'escalier en spirale de ses grands-parents afin d'inspecter le grenier...

Un spasme de terreur la secoua. Elle parvint à se dominer. Il n'y avait personne d'autre que Quentin ici. Les pas qu'elle entendait ne pouvaient être que les siens. Il avait constaté la panne de courant et revenait pour la lui signaler. Quant à sa lenteur, elle s'expliquait facilement : impossible d'aller vite dans l'obscur boyau de cet escalier.

Elle reconnut à peine le son de sa propre voix lorsqu'elle s'écria :

– Quentin, c'est toi ?

Seul le silence lui répondit. Un silence terrifiant, qui la glaça jusqu'aux os.

Et les marches continuaient de grincer...

D'une voix aiguë, elle scanda son prénom à plusieurs reprises.

Seul le bruit de pas, tout proche à présent, lui répondit. Son cœur se mit à battre la chamade. Ses sourdes palpitations parvenaient jusqu'à ses oreilles. Paralysée par la peur, elle sentit son esprit chavirer.

L'odieuse spirale de ses cauchemars allait-elle finir par avoir raison d'elle ?

En se raidissant, elle sentit le contact de sa lampe électrique dans sa poche.

D'une main tremblante, elle l'alluma. Le pinceau de sa lampe fendit les ténèbres au moment où l'ombre apparaissait au tournant de l'escalier.

Les yeux exorbités par la folie, l'étrangleur s'avancait vers elle en tendant de grandes mains avides... Elle crut défaillir en reconnaissant son visage... *C'était celui de Quentin !*

Épilogue

– Coucou, c'est moi !

L'expression menaçante du jeune homme avait fait place à un sourire malicieux, en même temps qu'il baissait les mains.

– Quentin... bredouilla Mélanie en portant sa main libre à la gorge.

– J'espère que tu me pardonneras cette innocente petite farce !

– Jamais...

– Je n'ai pas pu résister, j'ai coupé le disjoncteur et... Allons, remets-toi.

Il s'avança pour la prendre dans ses bras, mais fut accueilli par l'aller-retour d'une gifle cinglante, qui lui arracha une grimace. Il se massa les joues en maugréant :

– Bon, tu t'es vengée. Tu es contente ? Nous voilà quittes !

– Certainement pas. Ce que tu viens de faire est inexcusable.

– Allons, calme-toi, je voulais juste détendre l'atmosphère après cette soirée éprouvante...

– Tu n'as rien détendu du tout, imbécile ! Tu as failli me faire mourir de peur !

Le sourire de Quentin s'évanouit.

– Et que devrais-je dire ? Voilà trois semaines que je me fais un sang d'encre pour toi, que je passe des nuits blanches, que je t'imagine disparue, enlevée, assassinée, que j'essaie de démêler cette histoire de fou... Et tout ça à cause de toi !

Après une courte pause, il ajouta sans mâcher ses mots :

– Alors tu comprends, question reproches, je crois que tu es plutôt mal placée !

– Tais-toi, Quentin, s'il te plaît.

– Non, je ne me tairai pas ! J'en ai marre de tes manigances ! Réfléchis, et vois dans quel pétrin tu nous as fourrés !

– Si tu en as marre, tu peux t'en aller.

– C'est ce que je vais faire, figure-toi ! Tu ne m'en crois pas capable ? Tu te trompes, ma belle... Ni la nuit, ni le vent, ni dix kilomètres à pied ne me font peur.

– Et... où comptes-tu aller ?

– Loin d'ici. Le plus loin possible.

Sur ces mots, il tourna rageusement les talons et s'engagea dans l'escalier.

Quelques secondes plus tard, Mélanie entendit la porte claquer sècheement.

Son cœur cognait dans sa poitrine. Elle avait du mal à se ressaisir.

Après cette peur affreuse et cette violente querelle, elle ne savait plus où elle en était. Sauf, peut-être, au sujet de sa relation avec Quentin, définitivement rompue. Elle ne l'avait jamais vu ainsi... Cette farce de très mauvais goût, ces éclats de voix... Elle devait admettre, cependant, qu'il n'avait pas entièrement tort. Elle ne l'avait pas épargné, impossible de le nier.

Elle resta un long moment à méditer, bercée par les plaintes du vent et la rumeur de la mer. Soudain, la lumière réapparut. Quentin avait-il rebroussé chemin ? Elle perçut alors l'écho d'une voix familière :

– Hou ! hou ! Il y a quelqu'un ?

En reconnaissant la voix, elle eut un soupir de dépit. L'oncle Jerry était rentré plus tôt que prévu. Il ne manquait que lui ! Après avoir rétabli l'électricité, il avait dû constater que la tour était éclairée, et s'interroger. Elle n'avait aucune échappatoire.

Soudainement très lasse, elle décida de renoncer à la lutte. Elle allait devoir s'expliquer. N'était-ce pas préférable à une ultime improvisation qui ne ferait que l'enfoncer davantage ?

– C'est moi, oncle Jerry... Moi, Mélanie, finit-elle par crier en réponse à ses appels. Je descends.

Ce fut presque un soulagement lorsqu'elle le vit, bien qu'il parût alors passablement agité.

– Mélanie ? Que fais-tu ici ? Quelle drôle de soirée, vraiment ! En chemin, il m'a semblé voir la voiture du colonel, et juste avant, un jeune type sur la route... Que diable se passe-t-il donc ?

– Je vais vous expliquer, mon oncle.



Un peu plus tard, elle se retrouva dans le salon, enfoncée dans un fauteuil, réconfortée par le grog qu'il venait de lui servir. Elle évoqua le piège raté qu'elle avait posé au colonel, avec l'aide de son ami, assurément ce jeune homme qu'il avait croisé en chemin.

Jerry Lemaître aurait eu toutes les raisons de lui en vouloir, mais il hocha la tête en souriant.

– Je commence à y voir plus clair... Je suppose que c'est lui, le fameux collectionneur belge qui m'a posé un lapin ?

Mélanie acquiesça en déglutissant.

– Vous comprenez, mon oncle, je ne voulais pas vous mêler à ça.

– Bien sûr. Tu voulais débrouiller ce mystère toute seule ! Ah ! tu as de qui tenir, ma petite ! Je crois bien que tu as hérité du caractère de ton oncle, de son esprit facétieux, voire tortueux.

Mélanie s'efforça de lui sourire, en songeant avec angoisse à sa réaction, le jour, sans doute très proche, où il apprendrait qu'il n'y

avait pas le moindre lien de parenté entre eux.

Après avoir esquissé quelques pas devant la cheminée, songeur, il reprit :

– Je dois t'avouer que moi non plus, je n'ai pas été très fair-play avec toi.

– Ah ? fit-elle d'une voix détachée. À quel sujet ? Avec une moue d'excuse, il désigna le téléphone :

– C'est un ancien modèle, il est vrai, mais il n'est pas aussi détraqué que j'ai bien voulu te le faire croire. Dès que j'ai compris que tu tenais à tout prix à t'en servir, j'ai mis en place un dispositif pour qu'il ne fonctionne qu'à mon gré. Il me suffisait de débrancher un peu la prise...

– Comment ? Juste pour m'embêter ?

Il haussa les épaules :

– Tu devrais me connaître, depuis le temps. C'est plus fort que moi. Je ne peux pas m'empêcher de faire des farces, même aux gens que j'apprécie. Et ce n'est pas tout... J'ai pensé aussi que ranimer cette vieille histoire de spectre réclamant vengeance te divertirait. J'ai fait appel à Jeanne Crémier, ma secrétaire, qui du reste n'a jamais été souffrante et qui est davantage que ma secrétaire, si tu vois ce que je veux dire... Une fille simple, sans histoires, issue d'un milieu très modeste, qui m'est toute dévouée. Depuis qu'elle me connaît, elle s'est habituée à une certaine aisance matérielle, qu'elle ne tient pas à perdre. Elle est prête à fermer les yeux sur... disons certains de mes caprices, et à me prêter main-forte. Elle reviendra bientôt, lorsque les choses se seront un peu tassées... J'avais donc besoin de son assistance pour la murder party. Une aide discrète. Nul ne devait savoir qu'elle se trouvait dans la maison. Tu te souviens de cette ombre que tu as vu pénétrer dans la tour, ce soir d'orage ? Eh bien c'était elle. Nous l'avions raccompagnée à la gare, mais elle n'a jamais pris le train. Elle est revenue plus tard en tapinois, et c'est à ce moment-là que tu l'as surprise. Elle s'est alors réfugiée dans la tour, dans la chambre du haut. Elle a eu de la chance que tu aies peur d'entrer... En tout cas, elle a vite compris la situation. J'ai d'ailleurs parlé fort pour qu'elle entende ce qu'elle avait à faire. Elle a choisi très judicieusement de se cacher sous le lit. Bref, la chambre paraissait vide lorsque je suis entré pour l'inspecter.

– Astucieux, bredouilla Mélanie qui sentait un léger engourdissement la gagner. Mais alors...

– J'en termine avec mon histoire de fantôme. Jeanne devait passer deux ou trois jours incognito dans le grenier – comme tu l'as fait toi aussi par la suite, entre parenthèses. Par conséquent, elle était réduite à se déplacer la nuit, pour se nourrir, se laver... Elle m'a même dit t'avoir croisée lors de tes escapades nocturnes. Bref, tu as compris que

ce remuant fantôme n'était pas celui de cette malheureuse Charlotte...

Mélanie acquiesça comme un automate en sentant croître son insidieux malaise.

– C'est clair, mais quel était son rôle dans la murder party ?

Jerry Lemaître s'approcha de la cheminée en se frottant les mains.

– La nuit est fraîche, tu ne trouves pas ? J'ai les doigts engourdis.

Sur ces mots, il sortit de la poche de sa veste une paire de gants blancs qu'il enfila soigneusement.

– Son rôle ? reprit-il. Se faire passer pour mademoiselle Lestrangle, bien sûr. Il faut que je te dise d'abord que le voyou qui s'est introduit par effraction chez le colonel le mois dernier, c'était moi. Ce brave colonel... Un homme que j'apprécie, il méritait donc lui aussi une petite farce. En fait, il était nécessaire que je prenne connaissance des détails de sa murder party. Il était précisé dans le dossier qu'il avait consulté que mademoiselle Lestrangle portait toujours les mêmes vêtements, une cape rouge et un bandeau turquoise, et qu'elle se maquillait pour souligner son regard mystérieux. Qu'elle avait une trentaine d'années, de longs cheveux noirs, qu'elle était grande et élancée. Ce qui est, souviens-toi, le portrait de Jeanne. Bref, il fut aisé à Jeanne de se faire passer pour elle la nuit du crime. Mademoiselle Lestrangle, elle, suivait scrupuleusement mes consignes, croyant qu'il s'agissait du scénario de la murder party. La substitution a eu lieu juste avant que mademoiselle Lestrangle ne rejoigne la tour, donc peu avant 22 heures. Elle est sortie du salon en laissant volontairement la porte d'entrée se refermer derrière elle. Peut-être te rappelles-tu ce geste ? Elle s'est alors discrètement esquivée tandis que Jeanne, qui attendait dehors, a pris sa place. À la lumière du jour, ce subterfuge n'aurait peut-être pas fonctionné, mais souviens-toi qu'à partir de ce moment-là la pseudo mademoiselle Lestrangle est restée dans la pénombre. Une fois dans la chambre, elle s'est arrangée pour montrer son visage le moins possible. Tu comprends la situation, n'est-ce pas ? À 23 heures l'heure du crime, c'était Jeanne qui était enfermée dans la chambre du haut. Mademoiselle Lestrangle, elle, toujours sur mes directives, m'attendait à l'extérieur, derrière la porte de service de la cuisine. C'est à ce moment-là que je t'ai demandé d'aller voir si madame Harper n'avait pas envie d'un rafraîchissement. Et devine ce que j'ai fait pendant ton absence de trois ou quatre minutes...

Jerry Lemaître contempla un instant ses mains gantées, avec une évidente satisfaction, avant de se tourner vers Mélanie. Il lui adressa un sourire, mais ses yeux globuleux brillaient d'un éclat singulier.

Une sonnette d'alarme résonnait depuis un moment dans la tête de Mélanie. C'est à cet instant-là que la lumière se fit dans son esprit. En un éclair, elle comprit que le mystérieux étrangleur traqué par la police depuis des mois était devant elle, cynique, dominateur et

trionphant !

Il avait de toute évidence drogué sa boisson, car elle ne pouvait expliquer autrement l'apathie qui la paralysait. Elle se sentait encore libre de ses mouvements, mais elle eût été incapable de s'enfuir... Elle était à son entière merci.

– Petite sottise, déclara-t-il d'une voix changée. Tu pensais m'avoir berné avec ton Roméo ? Cette histoire de collectionneur belge n'avait aucun sens ! Vous me croyiez parti à Dinard ? Grave erreur ! Je suis resté là, caché dans l'ombre, et j'ai été témoin de votre mise en scène avec le colonel. J'ai assisté à son départ, puis à celui de ton tempétueux complice, juste après sa mauvaise blague et à votre poignante querelle. C'est alors que j'ai jugé bon d'intervenir, car il est temps de mettre un terme à ton audace.

– Vous... vous n'allez quand même pas me tuer... moi, votre nièce !

– Tu connais mon tableau de chasse, n'est-ce pas ? Quatre jeunes filles comme toi... Alors pourquoi pas une cinquième, fût-elle ma propre nièce ?

– En fait, je ne suis pas votre nièce.

– Ne sois pas stupide, voyons !

– Je vous le jure.

– Réfléchis donc, petite gourde, au lieu de dire n'importe quoi. Je ne peux pas te laisser en vie !

– On vous arrêtera. Quentin et le colonel diront que j'étais là !

– Et moi, je dirai simplement que tu n'étais plus là à mon retour. Tu vas disparaître à jamais dans une profonde crevasse, pas très loin d'ici.

– Pourquoi... Pourquoi avez-vous tué ces filles ?

Sans se départir de son sourire, l'assassin haussa les épaules.

– La première fois, ce fut presque un accident... J'ai rencontré cette jeune Irlandaise par hasard, lors d'une promenade. Tandis que je lui faisais la conversation, le plus naturellement du monde et sans mauvaise intention, j'ai senti qu'elle se méfiait de moi. Peut-être parce que nous étions dans un endroit isolé ? Alors, par jeu, j'ai eu envie de l'effrayer davantage. J'ai fait comme si j'étais un pervers en quête d'une proie... Et j'ai si bien joué mon rôle qu'elle s'est enfuie. Je me suis lancé à sa poursuite, elle a hurlé comme une folle. Elle est tombée, je l'ai rattrapée... Elle a crié de plus belle. Des cris affreux, qui me perçaient les tympans. Je l'ai saisie à la gorge et j'ai serré jusqu'à ce qu'elle se taise. Sur le coup, j'étais effrayé par mon acte, mais la frayeur intense que j'avais réussi à provoquer chez elle m'avait donné un merveilleux sentiment de puissance. C'était aussi une occasion unique de mettre en pratique mes connaissances d'expert en criminologie, c'est-à-dire de commettre un crime parfait, sans laisser d'indice derrière moi. Peu de temps après, j'ai décidé de renouveler l'expérience, avec une autre promeneuse, qui a eu la même réaction

qu'elle... et qui a connu le même sort. Les policiers ne pouvaient rien contre moi, j'étais trop habile pour eux, et je me suis enhardi à commettre un nouveau forfait. Parfaitement prémédité, celui-là, je dois l'avouer.

– Et pour mademoiselle Lestrangle ?

– Là, j'ai un peu corsé la difficulté. La murder party organisée par le colonel m'a grandement inspiré. J'ai décidé d'y ajouter ma touche personnelle. En outre, j'ai pensé que c'était aussi l'occasion de mettre un terme aux exploits de l'étrangleur. Car ce diable de lieutenant commençait à me soupçonner. Il fallait donc lui livrer un coupable présentable : le colonel Leroc, autre amateur éclairé d'énigmes. Ce ne fut vraiment pas difficile. Il m'a suffi de déposer sur le cou de la victime quelques fibres prélevées sur l'écharpe du colonel. Malheureusement, quelqu'un l'a fait disparaître, et a ruiné mon plan. Mon petit doigt me dit que c'est toi... Tu n'auras pas volé ce qui va t'arriver !

– Vous... vous m'avez droguée...

– Drogée ? En voilà un grand mot, ricana-t-il. J'ai juste ajouté une bonne dose de Valium à ta boisson. Cela t'empêchera de te débattre comme un poulet...

Ses mains blanches frémissaient dangereusement devant elle. Mélanie savait qu'elle n'avait plus la moindre chance de salut. Dans quelques instants, les doigts du tueur se refermeraient sur sa gorge comme un étau. Le monstre semblait d'ailleurs n'attendre que cet instant. Son instinct de survie lui intimait de réagir. Elle s'efforça de gagner du temps.

– Je n'ai toujours pas compris le meurtre de mademoiselle Lestrangle... Vous l'avez étranglée, soit. Mais après ?

– Après ? J'ai déposé son corps près des rochers, à quelques mètres de la porte de service. C'est sans doute à ce moment-là que sa montre s'est brisée. Elle indiquait donc avec précision l'heure du crime. La suite est simple comme bonjour. À minuit, nous avons fracassé la chambre scellée pour découvrir le faux cadavre, celui de ma complice, Jeanne. Après quoi nous sommes retournés au salon, à l'exception de Morane, qui avait pour consigne d'attendre dans ma chambre, afin de préparer son intervention dans le rôle de l'inspecteur Brown. Jeanne avait le champ libre. C'est une sportive accomplie, entre parenthèses. Bref, elle est immédiatement redescendue, elle a chargé le cadavre sur son épaule, puis l'a monté en haut de la tour, afin de le disposer comme nous l'avions laissée, elle, quand elle jouait à la morte. Je ne reviens pas sur l'ensemble des circonstances qui ont fait croire qu'elle avait été assassinée dans une chambre close. Tu connais l'histoire mieux que quiconque. Tu vois, c'est plus simple que ce stratagème d'écharpe passée sous la porte. Félicitations quand même ! Tu as

trouvé avant les policiers la fausse piste que j'avais préparée, afin d'accabler cet imbécile de Leroc !

Soudain, les yeux de Mélanie s'arrondirent d'étonnement, et son visage refléta une indicible expression de joie. Regardant par-dessus l'épaule de l'assassin, elle bredouilla :

– Quentin, c'est toi !

Lemaître partit d'un rire sonore.

– Allons, tu ne crois pas que je vais tomber dans un piège aussi grossier ?

La seconde d'après, il parut comme électrisé en entendant s'élever derrière lui une voix impérieuse :

– Dommage qu'elle ait fait disparaître l'écharpe l'autre soir, non ?

Il se retourna vivement et découvrit avec stupeur Quentin qui, dans l'encadrement de la porte de la bibliothèque, pointait sur lui un pistolet.

– Les mains en l'air, ordonna sèchement le jeune homme. Un seul geste et je vous troue comme une passoire. Et ce n'est pas l'envie qui m'en manque, croyez-moi ! Dirigez-vous lentement vers le téléphone et appelez la police. Précisez ce que vous avez sur la conscience et dites qu'un fou furieux risque de vous abattre si elle tarde à venir...

Un éclair démoniaque traversa le regard de Lemaître, qui parut hésiter l'espace de quelques secondes, à la recherche d'un expédient. La froide détermination du jeune homme finit par l'en dissuader. D'une voix tremblante de rage, il s'exécuta.

Chaque mot lui en coûtait, mais il parvint à délivrer son message. Alors qu'il raccrochait, un coup fracassant s'abattit sur lui. Chancelant, il s'affala sur le sol comme une poupée de chiffon.

Quentin caressa avec satisfaction la crosse de l'arme qu'il venait d'assener sans ménagement sur le crâne du meurtrier. Puis il s'avança vers Mélanie, qui le dévisageait comme si un ange lui était apparu.

– Tu m'excuseras pour la petite farce de tout à l'heure, dit-il, et la dispute qui a suivi. Je l'ai volontairement provoquée. Vois-tu, je tenais à ce que tu joues ton rôle à la perfection pour qu'il morde à l'hameçon. C'est pour ça que j'ai prétendu partir, afin de le mettre en totale confiance. J'avais compris ce qu'il avait derrière la tête. C'était une occasion unique de le piéger.

– Mais... comment as-tu deviné ?

– Tu te souviens de ma réaction de surprise, tout à l'heure, lorsque nous étions dans le salon ? Grâce au miroir, j'ai aperçu un bref instant le visage de l'oncle Jerry derrière la fenêtre. Un visage de dément, avec un sourire effrayant... Il te fixait avec des yeux de crocodile. J'ai immédiatement compris ses intentions...

Mélanie se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, puis ferma les yeux. Son visage était redevenu serein, comme celui d'une

princesse endormie. Enfin elle les rouvrit et demanda à son sauveur d'une voix languissante :

- Tu m'aimes toujours ?
- Oui. Et toi ?
- Demande aux Beatles. Ils te le diront !

She loves you, yeah, yeah, yeah...

She loves you, yeah, yeah, yeah...

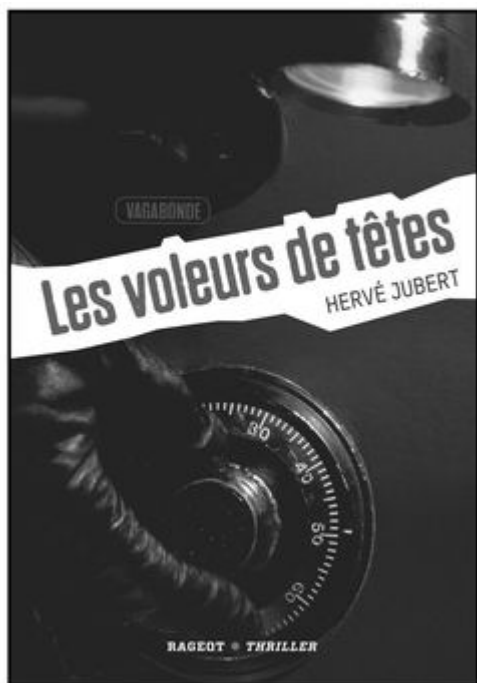
She loves you, yeah, yeah, yeah...

L'AUTEUR

Paul Halter est alsacien, natif de Haguenau. Il excelle dans les romans d'énigmes policières et de crimes impossibles. Il a remporté, en 1987, avec *La Quatrième Porte*, le Prix du Festival de Cognac, et, en 1988, avec *Le Brouillard rouge* le Grand Prix du roman d'aventures.

L'intérêt suscité par son œuvre a traversé les frontières et nombre de ses romans ont été traduits dans plusieurs langues, notamment en italien, en japonais, en chinois, et aux États-Unis.

RAGEOT ★ THRILLER

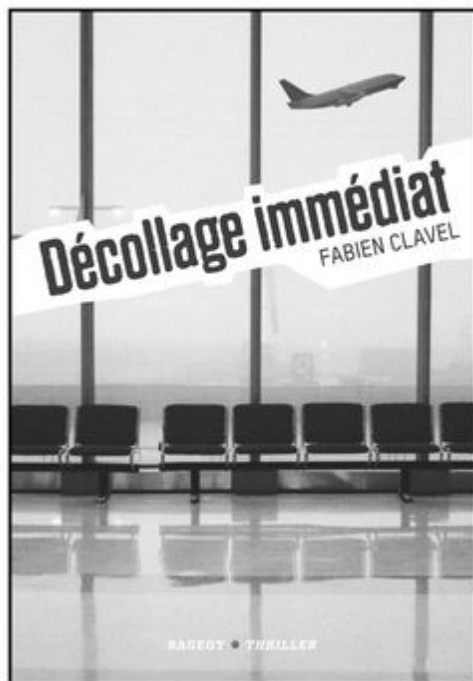


Hervé Jubert

Vagabonde - Les voleurs de têtes

Dans la famille Bird, on est voleurs de père en fils ! Ou plutôt en fille en ce qui me concerne. Moi, c'est Billie. J'ai un petit frère, Séraphin, pour le meilleur et pour le pire. En ce moment, c'est surtout le pire. Notre père a été enlevé ! Les risques du métier... Ses ravisseurs exigent en guise de rançon de précieuses statues : « les têtes du zodiaque ». Dans quel pétrin mon père s'est-il fourré ? Et puis-je faire confiance à Octave, un étudiant farfelu qui semble en savoir long sur ces fameuses têtes ?

RAGEOT ✱ THRILLER



Fabien Clavel

Décollage immédiat

Je m'appelle Lana Blum. Ma mère a disparu. Un homme me poursuit. Les rouages d'un incroyable complot se dessinent autour de moi. Je fuis. Je suis seule. Enfin, presque... Creep, un hacker, a décidé de m'aider malgré le danger. D'aéroport en aéroport, d'avion en avion, je n'ai plus le choix. Je dois être la digne fille de ma mère hôtesse de l'air ! Ce qui m'attend à l'arrivée ? Je l'ignore. Le plus dangereux, croyez-moi, ce n'est jamais le décollage, mais l'atterrissage...

Blog, avant-première, forum...

Adopte la livre attitude !



www.livre-attitude.fr

Retrouvez la collection RAGEOT  **THRILLER** sur le site
www.rageot.fr